

3
DAD AU
CIÓN GE

LA E
DE

IPSIROÉ

PQ2153

.A6

I6

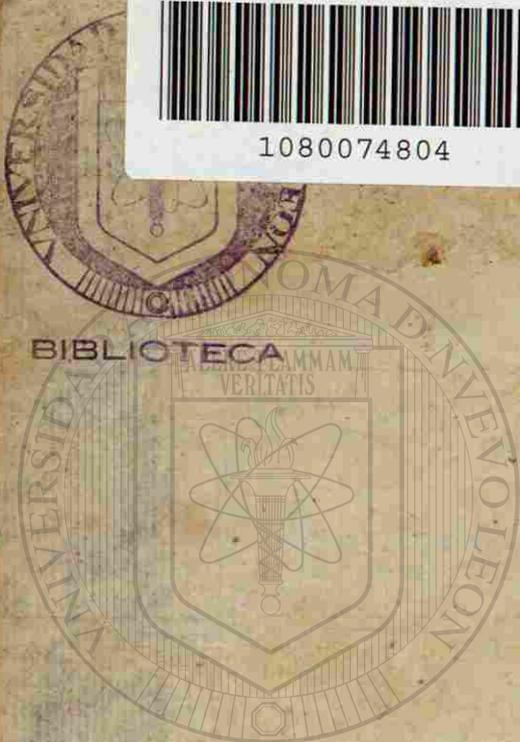
V.2

C.1

J
843.4



1080074804



5-15-79

84-3-4

UANL

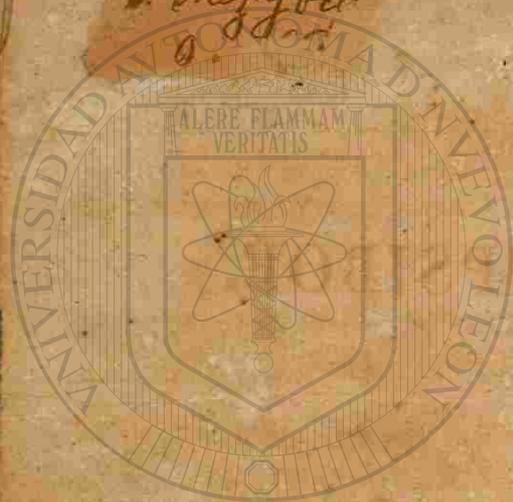
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Jan 25

1894

1000
1000
1000
1000



1894

IPSIBOÉ.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®

OUVRAGES DE M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT,

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES:

- LE SOLITAIRE**, 11^e édition, 2 vol. in-12, ornés de deux jolies figures, 6 fr.
- L'ÉTRANGÈRE**, 4^e édition, 2 vol. in-12, ornés de deux figures, 6 fr.
- LE RENÉGAT**, 7^e édition, 2 vol. in-12, ornés de deux figures, 6 fr.
- ISMALIE**, ou la Mort et l'Amour, 3^e édition, 2 vol. in-12, 6 fr.
- LA CAROLÉIDE**, 5^e édition, 1 vol. in-8^o, avec gravures, 7 fr.
- LE SIÈGE DE PARIS**, 1 vol. in-8^o, 4 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER, RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

IPSIBOË.

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

CINQUIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET ORNÉE DE DEUX JOLIES FIGURES.

Tomé Second.



PARIS.

PICHON ET DIDIER, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N. 49.

M^{me} V^o CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE,

MÊME QUAI, N. 57 ET 59.

1829.

30869



BIBLIOTECA

PG 2153

AC

I 6



A. B. PUBLICA DEL ESTADO

74804

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

60008

IPSIBOË.

LIVRE SEPTIÈME.

DEPUIS long-temps le chant du coq avait réveillé les hameaux, lorsque Morphée, du haut des airs, cessa d'appesantir ses pavots sur l'ancien page d'Aiguemar. L'orphelin jette un regard étonné autour de lui : quelle demeure somptueuse !.... Il croit d'abord dormir encore.

Mais non, ce n'est nullement un songe ; il a rappelé ses esprits et commente sa position. S'ouvrir franchement au grand-maître est une de ses premières pensées ; mais la physionomie sévère du duc repousse toute confiance. D'ailleurs, comment oser lui déclarer qu'il s'est joué impunément de lui et des *invisibles* ! qu'à la fois mystificateur et mystifié, bien qu'ignorant leurs grands secrets il a feint de les tous connaître ! qu'en-
5^e Édit. II.

fin, dans leurs enceintes sacrées, il a porté l'audace à son comble!... O trop humiliante démarche!..... Non : s'étant lancé à l'étourdie dans une aventure bizarre, il lui faut poursuivre son rôle, quelque événement qu'il survienne. Peut-être, avec le temps et l'adresse, il pourra franchir les écueils, et, sans révéler ses folies, percer enfin tous les mystères.

Mais pour qui le duc le prend-il? Pourquoi ce respect, ces égards?... Serait-il un haut et puissant seigneur? Non, *son dernier aïeul fut un serf*; ce sont les mots d'Ipsiboé. La dame de Saint-Chrisogone, en sa lettre au chef templier, aura brouillé les noms et les lieux, aura fait erreur et méprise, ce qui lui arrive fréquemment; et peut-être que de long-temps, ni elle, ni son protégé, ni le duc, ni les *invisibles*, ne démèleront clairement l'inextricable imbroglio.

Des serviteurs attentifs sont accourus à son réveil et prennent humblement ses ordres. De riches vêtemens lui sont présentés, il choisit les plus élégans. Un déjeuner splendide lui est préparé, il fait gaîment

honneur au repas. Ses pages louent sa bonne mine, il sourit à leurs flatteries. De beaux jardins lui sont ouverts, il en parcourt, joyeux, les bosquets. Il visite le palais et ses dépendances, dicte ses volontés, se fait faire de la musique, accorde des grâces, distribue des aumônes; et, sans plus songer au passé, sans plus réfléchir au présent, il passe la matinée entière en un cercle de jouissances.

« — Puisque, orphelin et sans asile, » s'est-il dit philosophiquement, « je dois courir les » aventures : ne prévoyons point les mauvai- » ses, et d'abord profitons des bonnes. Au- » jourd'hui la chance est heureuse, demain le » vent pourra tourner. Quelques plaisirs puis- » des soucis, des orages et du beau temps, » du bien et du mal mélangés, voilà la car- » rière des hommes. Chercher à voir dans l'a- » venir, c'est offenser la Providence; compter » le temps c'est l'allonger; réfléchir, c'est at- » trister l'existence. N'en déplaise aux pré- » tendus sages, celui qui veut couler des jours » fortunés doit toujours espérer, jamais crain- » dre; chercher le plaisir, fuir la peine; rire

» beaucoup et penser peu. Le mortel qui,
 » pur ici-bas, sut continuellement se dis-
 » traire, est le seul qui comprit la vie. »

Il dit, et s'établit des principes sans bien savoir s'il doit les suivre. A haute voix il les défend; en lui-même il se raille d'eux. Ainsi, les gouvernans de la terre posent publiquement des lois et secrètement les renversent.

Il ne peut douter qu'une vaste conspiration, organisée par les *invisibles*, ne s'appête à changer les destinées de la Provence; mais, placé par les plus étranges circonstances au milieu des chefs conjurés, il ne peut plus trahir leur cause, qui, d'ailleurs, paraît être celle de la monarchie légitime. La carrière où il se trouve lancé lui est peu connue; elle est périlleuse.... n'importe, il faut qu'il la suive. Reculer serait lâcheté, dénoncer serait infamie. En riant et sans nul effroi, il poursuivra sa route au hasard.

La journée touchait à sa fin. Alamède éloigne sa suite, et seul est descendu aux jardins. Il a remarqué qu'au fond d'un bosquet solitaire une porte, donnant sur des

rues écartées, pouvait facilement être ouverte. Il s'est couvert d'un grand manteau; et, déjà ennuyé de l'intérieur du palais, il brûle d'inspecter la ville.

Le *Jacquemart* (1), objet de l'admiration d'Aix, dont le marteau frappait les heures dans le clocher de la grande basilique, venait de donner le signal du *couvre-feu* (2); les ombres descendaient sur la ville. Alamède certain de n'être reconnu de personne dans une immense capitale que pour la première fois il habite, sort de sa magnifique demeure; sa toque rabattue sur ses yeux cache son visage en partie; il se rend à la cathédrale.

Il s'est rappelé qu'Ipsiboé, en lui donnant sa lettre explicative, lui avait recommandé de ne l'ouvrir que dans l'église métropolitaine, et à la chapelle de Saint-Fernand. Espérant

(1) Nom donné à une grande figure mécanique, qui, placée près de l'horloge, frappait les heures avec un marteau qu'elle tenait à la main.

(2) Voyez Ducange, Glossaire, ad verb. *Angelus*. — Velly, *Hist. de France*.

y pouvoir saisir quelque indice sur sa naissance, il est entré sous la nef sainte. Il cherche l'antique chapelle ; hélas ! elle n'existait plus , du moins dans sa forme primitive. Le matin même , par ordre du gouvernement , on en avait enlevé l'autel , les inscriptions , les statues , les ornemens et les tableaux.

« — Cette enceinte , lui dit un prêtre , va être restaurée à neuf.

» — Je comprends , répond Alamède ; dans certains cas , en termes augustes , détruire signifie restaurer.

» — Cette chapelle , ajoute l'ecclésiastique , sera vouée à Notre-Dame.

» — Et moi je suis voué aux mystères , » a répondu le jouvencel.

Il a déjà quitté l'église.

Appuyé contre l'angle d'un mur , en face du monument pieux , l'orphelin admirait l'innombrable quantité de petites figures d'apôtres , de prophètes et de saints , qui décoraient le grand portail , lorsqu'une exclamation de surprise , et son nom prononcé par une voix connue , l'arrachent à sa contempla-

tion. Qui l'a appelé ? qui l'aborde?... Le sire Hugues de Monterolles.

« — Vous voilà donc ! dit le croisé. Depuis le point du jour on vous cherche. Extravagant , d'où sortez-vous ?... »

» — Sire chevalier , » répond négligemment Alamède , « la fête d'hier m'a fatigué ; ce matin j'ai pris du repos. Ce n'est qu'à la chute du jour que j'ai quitté mes appartemens.

» — Vos appartemens ! » répète Hugues avec ironie ; « et , présentement , où votre seigneurie loge-t-elle ?... »

» — Au palais d'un de mes amis. Pour moi , de même que pour vous , je pense qu'une hôtellerie est un séjour peu convenable.

» — Au palais d'un de vos amis ! Et vous me disiez , il y a trois jours , que , dans cette cité populeuse , vous n'étiez connu de personne.

» — Je le croyais alors , seigneur Hugues ; mais je me trompais étrangement. J'ai trouvé ici une foule de connaissances et d'amis dont je n'avais aucune idée. Hauts barons et grands dignitaires m'ont accueilli avec transport ; bien qu'ils ne m'eussent jamais vu , ils m'ont reconnu sur-le-champ. L'un d'eux m'a

» cédé son palais, et j'ai cru devoir l'accepter.

» — L'aventure, reprend le chef, est véritablement merveilleuse. Votre Excellence inopinée, intime amie de potentats, doit n'avoir plus besoin de patron? et son élévation, sans doute, va me ravir un écuyer?

» — Vous gagnerez, seigneur, à le perdre : car si je me le rappelle bien, il connaissait peu son service; souvent même il extravaguait, et je le crois...

» — Tout-à-fait fou, » s'écrie le preux impatient. « Mais que vois-je ! quels vêtements ! Quoi ! du satin ! des broderies !... Qui vous a paré de la sorte ? »

» — Mes pages m'ont choisi ce costume, » répond d'un air indifférent l'audacieux élève d'Eral. « Vous paraît-il d'assez bon goût ? Je serais charmé qu'il vous plût. »

Le sire de Monterolles, surpris, regarde avec dédain l'écuyer, et d'abord n'a rien répondu. Puis, revenant à l'importante affaire qui, depuis le matin, l'agite, il change brusquement l'entretien; et, d'un ton rempli de hauteur, il lui adresse ces paroles :

« — Orphelin d'Aiguemar ! je ne descen-

» drai pas jusqu'à chercher ce que signifient vos discours, et de quelle source vous vient votre parure inconvenante. Peu m'importe que vous habitiez ou non un palais, et que vous deviez vos riches habits à des intrigues amoureuses, à des emprunts insensés, ou même à des menées coupables. Je dois, je veux tout ignorer. Vous cessez de m'appartenir, et je n'ai plus de droits sur vous.

» Mais si vos devoirs vous sont chers, si la reconnaissance envers un bienfaiteur vous parut jamais une loi, si l'honneur, enfin, parle à votre âme, vous devez détourner l'orage que votre conduite insensée a attiré hier sur ma tête. Vos deux insultes successives à la majesté souveraine, vos deux impertinentes folies, m'ont été imputées à crime; et je suis banni de la cour. Néanmoins, grâce à de puissantes intercessions, la reine me promet mon pardon, pourvu qu'avant huit jours expirés, le coupable, comparaisant devant elle et ses paladins, lui demande pardon, à genoux, du scandale qu'il a causé.

» Certain que, malgré la légèreté de votre

» caractère, vous avez assez de loyauté pour
 » avouer vos fautes, et assez de noblesse
 » d'âme pour les réparer, j'ai dû promettre
 » en votre nom...

» — Et vous avez eu tort de promettre, »
 s'écrie Alamède choqué de l'air méprisant et
 impérieux de l'ambitieux courtisan. « Si j'ai
 » fait une extravagance, je ne ferai point une
 » bassesse. S'arrêter un instant sous un bal-
 » con pour contempler une princesse jeune
 » et belle, puis tomber à ses pieds dans son
 » palais et lui baiser humblement la main,
 » sont-ce vraiment-là des forfaits!... Puisse
 » l'altière Zénaire n'avoir jamais en son royaume
 » de plus grands coupables que moi! »

Sa résolution est formelle, son refus semble inébranlable. « — Non, » dit Hugues changeant de ton et d'une voix presque suppliante, « non, vous ne serez pas assez
 » cruel pour résister à mes prières; vous ne
 » serez point assez ingrat pour vouloir perdre
 » votre ami. Alamède, je vous connais...

» — Vous me connaissez, » interrompt le malin jouvencel, « je vous en fais mon compliment, vous êtes plus habile que moi.

» — De grâce! trêve aux railleries!.....
 » Lorsque vous étiez malheureux, ai-je insulté à vos chagrins?... Ame insensible! es-
 » prit léger! ne tenez-vous pas plus à moi que
 » la feuille sèche d'automne à la branche qui
 » l'a nourrie!... »

L'expression douloureuse de ces mots a touché l'orphelin. Bon, loyal, franc et généreux, il sent sa fermeté fléchir. Le chevalier saisit sa main, et, la pressant entre les siennes : « Cher Alamède! reprend-il, vous êtes
 » ébranlé, je le vois. Ma confiance n'est pas
 » trompée. J'ai retrouvé votre cœur... Demain
 » vous vous rendrez au palais; croyez que je
 » saurai dignement récompenser cette preuve
 » de dévouement. »

Mais cette dernière phrase du preux, et ses manières orgueilleuses devenues soudain caressantes, ont indigné le jouvencel. Il retire sa main précipitamment. « — Seigneur!
 » vous m'avez mal jugé : mon dévouement
 » n'est pas à vendre. Je ne me rendrai point
 » au palais; et ni les louanges subites ni les
 » tendresses calculées ne changeront ma dé-
 » termination. Ne vous abaissez point à vou-

» loir me dégrader, vos efforts seraient inutiles.
 » Que d'autres flattent, moi je parle; que
 » d'autres rampent, moi je marche. Portez
 » ma réponse à la reine.

» — Ainsi, pour prix de mes bienfaits,
 » vous avez juré ma ruine!

» — Eh quoi! sire de Monterolles! ne plus
 » vous montrer à la cour, est-ce donc un
 » malheur si grand! Figurer à grands frais
 » parmi les pompeuses inutilités des palais,
 » voilà la véritable ruine. Libre du soin de
 » toujours feindre, vous aurez des chaînes de
 » moins, et, partant, des vertus de plus. Ah!
 » redevenez un guerrier, vous n'êtes aujourd'hui
 » qu'un esclave. »

Un regard menaçant lui est lancé. Il le remarque et continue : « — Mais, seigneur,
 » tranquillisez-vous; que je compare ou
 » non devant Zénaire, votre disgrâce sera
 » de peu de durée. Il est des mortels indis-
 » pensables pour les cours, et que les
 » grands recherchent avec soin. Le trône aime
 » à s'environner d'adorateurs. La reine ne tar-
 » dera point à vous rappeler auprès d'elle.

» Et qui m'assure, en outre, seigneur,

» que Sa Majesté mette autant d'importance
 » que vous semblez le croire à recevoir les
 » excuses d'un simple écuyer tel que moi? On
 » a pu vous avoir trompé. »

Le chef se recueille un instant : « — Ala-
 » mède, veuillez me suivre.

» — Sire chevalier, je ne le puis. J'ai quel-
 » ques ordres à donner.

» — A votre royal palais, sans doute?...
 » Et où s'élève ce monument?

» — Ne venez-vous pas de me dire que
 » mes secrets vous importaient peu; que vous
 » ne descendriez point jusqu'à me que stion-
 » ner; et que, quant à ce qui me concerne,
 » vous désiriez tout ignorer. Votre désir sera
 » rempli.

» — Du moins promettez, reprend Hu gues,
 » de vous rendre demain chez moi à la hui-
 » tième heure du jour.

» — Chevalier! je vous le promets. »

Tandis que l'ancien page d'Éral retourne
 gaîment à sa superbe demeure, en passant
 par les *bains de Sextius* (1), le banneret s'a-

(1) Ce furent les eaux thermales d'Aix qui décidèrent.

chemine tristement vers le séjour de Zénaire , et repasse dans son esprit par quels moyens il pourrait, le lendemain, vaincre l'obstination d'Alamède.

Le maréchal prince d'Orange (1) sortait du palais. Il était ami du croisé. Hugues l'aborde, et l'instruit du refus qu'il vient d'essuyer. « — Je vais, dit le grand dignitaire, répéter à Sa Majesté la réponse de l'écuyer, et m'efforcer, s'il est possible, de vous introduire auprès d'elle. »

Il quitte le preux à ces mots et retourne au salon royal. Le succès couronne ses vœux, et le sire de Monterolles est en présence de la reine.

Il implore humblement sa grâce. « — L'orphelin d'Aiguemar, s'écrie-t-il, a perdu

rent Sextius à bâtir la ville à laquelle il donna son nom : *Aquæ Scatiæ*. Tite-live, *epist.* 61. — Vell. Paterc., l. II. — Strab., l. IV.

(1) Voyez, sur l'illustre maison d'Orange, tous les historiens de Provence. Ses principaux membres figurèrent dans toutes les guerres du temps. L'un d'eux fut roi d'Arles et de Vienne. Dupuy, *Traité des domaines du roi*. — Bouche, t. II, p. 272. etc.

» complètement la raison. Si Votre Majesté
» l'admettait de nouveau devant elle, il oserait
» peut-être joindre encore une autre imper-
» tinance à ses deux premières folies. Qu'elle
» oublie ce jeune insensé. Je m'offre à venir
» publiquement demander pardon en sa place
» à mon auguste souveraine.

» — Quoi ! dit la fille de Raymond, ni
» prières, ni menaces, ne sauraient déterminer
» cet audacieux à comparaître devant moi ?..

» — Non, reine ; ce fier écervelé croirait
» s'avilir par cet acte. Il a osé me dire lui-
» même : *Si j'ai fait une extravagance, je ne*
» *ferai point une bassesse.* »

La belle Zénaire se lève : « — Sa grande
» jeunesse, dit-elle, mérite quelque indul-
» gence. La solennité d'une réparation publi-
» que est effrayante, je l'avoue ; je cesse donc
» de l'exiger. Néanmoins, je suis curieuse
» d'entretenir cet insensé. Qu'il vienne me
» témoigner ses regrets de son offense et
» de ses fautes ; je le recevrai seule, sans
» pompe, et j'étendrai sur lui ma clémence. »

Elle attendait une réponse ; mais le preux garde le silence.

Accoutumée à voir tout plier sous ses lois sans la plus faible résistance : « — Ne m'auriez-vous point entendue ? » reprend la reine avec hauteur.

« — Hélas ! dit le guerrier tremblant , le malheureux est assez fon pour s'obstiner effrontément... »

« — Retirez-vous, dit la princesse; et portez sur-le-champ mes ordres. »

« — Mais s'il refuse de me croire ?..... S'il veut douter de mon message ? »

La reine a paru réfléchir ; puis, s'adressant au maréchal : « — Prince ! vous vous rendez demain chez le sire de Monterolles, et vous m'amènerez Alamède. »

Les chefs saluent et se retirent.

Fille de Raymond Bérenger, l'un des héros les plus fameux du douzième siècle, Zénaire, appelée aux grandes destinées de la terre, joignait à la plus haute naissance la beauté la plus accomplie. Sensible et tendre par nature, elle était altière et vaine par principes. Son père, héritier de plusieurs couronnes, prince superbe et fils de rois, l'avait entourée

d'adulateurs dès l'enfance, et l'avait élevée à se faire de l'orgueil un devoir, et du despotisme une vertu.

Elle était généreuse et bienfaisante ; elle aimait peu la représentation et le faste ; mais, d'après les ordres de son père et le système de son éducation, elle se croyait obligée à tenir une cour splendide avec la pompe asiatique. Habitée à sacrifier ses inclinations particulières et son goût pour une vie paisible à la dignité de son rang, et au cérémonial des grandeurs, elle errait souvent, l'âme triste, au milieu des adorations de la foule ; et parfois, dans ses brillans cercles, regardant, cherchant autour d'elle, l'auguste fille de Raymond se trouvait seule... et soupirait.

Des chefs, des héros et des princes avaient ambitionné sa main, nul n'avait pu toucher son cœur. Leurs hommages et leur encens n'étaient reçus qu'avec dédain. Elle ne voyait dans leurs transports qu'un enthousiasme joué, dans leurs désirs qu'ambition, et dans leurs soumissions que bassesse. Plus ses amans s'humiliaient, moins ils lui paraissaient

dignes d'elle. Son orgueil était satisfait, jamais son cœur n'avait pu l'être.

Son pouvoir ne lui semblait plus qu'une éternelle servitude, et ses plaisirs que des fatigues. Ennuyée de sa magnificence, elle se sentait accablée du lourd fardeau de sa fortune.

Rompant par des folies imprévues l'uniformité monotone des fêtes sans joies de sa cour, Alamède l'avait étonnée. Au milieu d'esclaves soumis, d'êtres factices, trompeurs et maniérés, un homme fier, naturel et libre, se montrant soudain à ses yeux, était une nouveauté piquante. L'exaltation d'un cœur vrai l'avait flattée, l'avait émue; et les traits charmans d'Alamède s'étaient gravés dans sa mémoire.

Elle n'avait pas douté que le jeune enthousiaste ne saisît avec transport l'occasion de venir tomber de nouveau à ses pieds : oh ! que son refus l'a surprise ! qu'il a dû surtout la blesser ! Un écuyer l'ose braver ! Elle appelle et l'on ne vient point !... Il était donc possible qu'un mortel présomptueux pût à la fois vouloir résister à

ses charmes et désobéir à ses ordres. Jamais une pareille pensée n'était venue à son esprit. Le voir et le charmer est son vœu ; rabattre sa fierté est son but ; le subjuguement est son désir. Plus elle s'occupe de lui, et plus ses offenses l'irritent. Qu'eût répondu l'altière reine si quelqu'un eût osé lui dire que ce courroux toujours croissant était un prélude d'amour !

Le grand maréchal du palais s'est rendu, à l'heure convenue, chez le sire de Montterolles. Bientôt après la porte s'ouvre, et l'élève d'Éral a paru.

Il salue le prince d'un air étonné, mais avec sa grâce ordinaire ; et le dignitaire, surpris de ses riches vêtemens, l'est plus encore de sa charmante figure.

Hugues s'avance vers son écuyer, et, d'un geste majestueux lui montrant un siège, l'invite solennellement à s'asseoir. Le maréchal en costume de cour a pris place dans un large fauteuil doré ; il est couvert de décorations, et tient sabaguette blanche à la main. Hugues est armé de pied en cap. Les chefs, par ce

grand appareil, croient imposer à l'orphelin.

« — Jeune homme! » dit le prince d'Orange du ton sévère et réfléchi des diplomates d'une diète, « Vous vous êtes rendu coupable..

» — Pardon, s'écrie le jouvenceau, si je me
 » permets de vous interrompre; mais je prie
 » d'abord Votre Altesse de vouloir m'expli-
 » quer le but de cette illustre conférence, et
 » quel devoir elle m'impose. Je varie si sou-
 » vent mes rôles, et j'ai si peu le temps de les
 » étudier, que je crains bien de les confon-
 » dre. Suis-je devant un tribunal? M'a-t-on
 » mis en accusation? En ce cas vous êtes mes
 » juges; mais où donc est mon avocat?

» — Orphelin d'Aiguemar! » répond le
 sire de Monterolles, « le grand maréchal du
 » palais, le prince d'Orange, est devant vous.
 » Écoutez respectueusement un ambassadeur
 » de la reine.

» — Ah! combien je m'étais trompé!
 » Quel changement de position! Quelle sou-
 » daine péripétie! Au lieu d'être devant un
 » juge, je reçois un ambassadeur. L'honneur
 » est aussi grand qu'imprévu... J'écoute le
 » royal messenger. »

Il dit, et se renfonce sur son siège avec une dignité si plaisante et une gravité si maligne, que le grand maréchal lui-même a gardé difficilement son sérieux habituel.

« — Page d'Éral! a-t-il repris, la reine,
 » courroucée de votre conduite insensée,
 » vous avait condamné à une réparation pu-
 » blique. Vous deviez, devant sa cour assem-
 » blée, avouer humblement vos fautes, et
 » solliciter votre grâce: un tel châtement
 » était juste. Mais, à la prière de vos amis,
 » Sa Majesté, ayant égard à votre extrême
 » jeunesse, a daigné commuer la peine.
 » Seule, en ses appartemens, elle recevra vos
 » excuses sans apparat, sans pompe: et vous
 » épargnera ainsi la honte d'une expiation
 » solennelle.

» — Les prières de mes amis, répond l'or-
 » phelin, me pénètrent de reconnaissance.
 » Elles sont d'autant plus flatteuses pour moi,
 » que je n'ai réclamé nul appui, et que leur
 » source m'est cachée. Elles m'étonneraient,
 » seigneur, si je n'étais blasé sur les surprises.
 » Veuillez témoigner en mon nom, à mes

» affectionnés défenseurs combien je suis tou-
» ché de leur zèle.

» — Alamède ! poursuit le prince , l'au-
» guste reine de Provence vous attend ce
» matin même. J'ai ordre de vous conduire
» auprès d'elle. S'il est des vertus en votre
» âme, vous devez, de ce jour et à jamais,
» plein de gratitude pour ses bontés, vous
» dévouer à son service.

» — Je dois, en premier lieu, remercier
» votre altesse de ses bons et loyaux conseils.
» Dans le calme de la réflexion, j'en pèserai
» toute la force.

» — Et vous allez me suivre au palais?....

» — Prince ! j'en serais charmé sans doute ;
» mais il me faut au moins plusieurs jours,
» peut-être même plusieurs mois, pour me
» disposer dignement à cette royale entre-
» vue. Mon ignorance des usages de la cour
» a failli me perdre ; et je ne dois plus m'ex-
» poser légèrement aux mêmes périls. J'é-
» tudierai vos rites augustes. J'ai besoin d'ap-
» prendre par cœur le formulaire des palais,
» catéchisme des chambellans ; je suivrai un
» cours... d'étiquette. Puis, solennellement

» préparé, pénétré d'un profond respect,
» j'essaierai de porter mes pas jusqu'aux mar-
» ches saintes du trône. »

L'envoyé de Zénaïre, peu accoutumé à voir
ses messages reçus avec cette humilité déri-
soire, est près de laisser éclater son indigna-
tion ; mais contenu par la prudence, il ré-
pond ces mots avec calme :

« — Votre imagination vous égare. Je ne
» vois nullement la nécessité de tant d'ap-
» prêts pour une simple et courte entrevue
» avec la reine, auprès de laquelle vous ne
» serez admis peut-être que cette seule et
» unique fois. Qu'aurez-vous donc tant à faire
» et à dire ? Vous traverserez rapidement le
» palais ; vous fléchirez le genou devant Sa
» Majesté ; vous attendrez qu'elle vous parle ;
» puis vous lui demanderez pardon d'une of-
» fense involontaire ; votre faute vous sera re-
» mise ; et vous vous retirerez en silence.

» — Votre Altesse voit les tableaux en masse,
» elle néglige les accessoires. Qu'y avait-il
» aussi de plus simple que de passer à cheval
» sous un balcon ? Qu'y avait-il de moins dif-
» ficile que de faire haie dans une galerie ?

» Je n'ai pu cependant remplir ces légers de-
 » voirs d'une manière convenable. Une au-
 » dience de pardon a des antécédens et des sui-
 » tes, une entrée et une sortie, des demandes et
 » des répliques.... je puis, j'aime à le croire
 » du moins, garantir l'ensemble de l'acte ;
 » mais je ne réponds point des détails. »

L'impatience du prince est inexprimable.
 « — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. La
 » reine ordonne, *obéissez*.

» — Ce mot tranche la discussion ; voilà
 » le raisonnement du pouvoir, les conclusions
 » de l'arbitraire, la diplomatie de l'absolu.

» Mais, seigneur, accordez-moi, sinon
 » quelques semaines, du moins quelques
 » heures de délai, pour que je puisse médi-
 » ter avec fruit sur la circonstance présente.
 » Je me dois sans doute à la reine, mais je
 » me dois d'abord à moi-même. »

Puis regardant d'un œil malin son costume
 élégant : « — Je ne puis d'ailleurs, poursuit-
 » il, me présenter devant Sa Majesté dans ce
 » négligé du matin ; et de plus riches vête-
 » mens.... »

» — Vassal hardi ! plus d'objections.... »

interrompt le prince irrité ; « demain à midi,
 » au palais.

» — Mille remerciemens d'un délai si obli-
 » geamment accordé ! »

L'orphelin se lève à ces mots : « — Je pré-
 » sume, continue-t-il d'un ton à demi-ironique,
 » que la grande question qui nous a réunis,
 » ayant été aussi noblement présentée, aussisa-
 » gement discutée, et aussi mûrement appro-
 » fondie que le sont celles d'un congrès, vient
 » enfin d'être résolue à la satisfaction générale.
 » Il ne me reste plus, seigneurs, qu'à vous pein-
 » dre ma gratitude pour l'intérêt vif et sincère
 » dont vous m'avez donné tant de preuves. Vous
 » me verrez, en tout état de choses, répondre
 » avec le même empressement à vos généreuses
 » avances, et confirmer ainsi l'opinion flat-
 » teuse que vous avez conçue de moi. »

Il dit ; et, sauvant ses juges, il sort, les
 laissant courroucés de son aisance audacieuse,
 de sa gracieuse hardiesse, et de sa politesse
 impertinente.

Vers le milieu du jour suivant, le page
 d'Aiguemar est prêt à se rendre au palais.

« — Quel discours tiendrai-je à la reine ? se demandait-il à lui-même. Quel genre d'excuses ai-je à faire ? Un oubli, des légèretés, un contre-sens, des maladresses, dans le monde ce sont des torts, mais à la cour ce sont des crimes. »

Il demeure un instant pensif. « — Non, reprend-il, point de plan fixe !... Abandonnons-nous tout entier aux chanceuses lois du destin, à l'inspiration du moment. Une âme indépendante et fière se monte-t-elle à l'avance comme une mécanique à tisser ! je puis arranger un discours, accoler de sages paroles ; mais devant une belle reine, si, quand il me faudra des phrases, il m'arrive des sentimens, débrouillerai-je ce chaos ?... Mon parti est pris, point de plan. »

En prononçant ces mots, il jetait un coup d'œil satisfait sur sa magnifique parure. Des plumes écarlates, attachées à une toque du plus riche velours et s'élevant d'une gerbe de pierreries, retombent de côté sur son cou plus blanc que le cygne. Sa taille svelte, serrée par un pourpoint de brocart, se déploie avec liberté. Une écharpe de satin blanc

semé d'étoiles en rubis, rejoint le nœud de son épée. Sa chemise est en gaze d'or (1), ses houzelles (2) en maroquin pourpre. Moins beau, moins vif, moins radieux, s'offrit aux déités immortelles le jeune héritier d'Apollon, montant au palais du soleil..., dont il allait verser le char.

L'orphelin a recouvert d'un manteau brun ses vêtemens somptueux. Il sort par la porte dérobée du jardin ; et bientôt le grand-maréchal va le conduire chez la reine.

Le sénéchal, les chambellans, le connétable, l'échanson, le pannetier, les officiers de la vénerie, plusieurs dames de la cour, et presque tous les gardes d'honneur, curieux de voir l'écuyer qu'avaient rendu fameux ses extravagances, étaient accourus au palais. Les chevaliers de Zénaire, pour le déconcerter, le confondre, et se rire de son embarras, s'étaient mis en ligne sur son passage, et, par des honneurs ironiques, se préparaient à l'accueillir.

(1) Favyn, *Théâtre d'honneur*, l. I, p. 94.

(2) Chaussure du temps. Voyez les auteurs déjà cités.

Le page d'Éral se présente à la porte de la galerie ; voyant tant de preux rassemblés, il a deviné leurs projets et compris leurs intentions. Le front levé, la tête haute, et sans aucun trouble, il s'arrête....; puis soudain, jetant le manteau qui l'enveloppait, il s'offre, à l'extrême surprise des assistans, vêtu comme un prince royal donnant audience solennelle aux grands vassaux de la couronne.

Un murmure général d'étonnement, mêlé d'approbation, s'est élevé dans la salle ; les dames de la cour n'ont pu s'empêcher d'applaudir des yeux et d'encourager du geste l'élégant et jeune inconnu. Il traverse la galerie ; et c'est lui, parmi les railleurs, qui a pris l'initiative. S'emparant du rôle élevé qui répondait à son costume, il passe, d'un air dédaigneusement affable, au milieu des guerriers qui l'entourent ; les écarte avec dignité ; semble, en sa bienveillance hautaine, s'être attendu à leurs respects ; et, comme recevant leurs hommages, fait aux principaux dignitaires une légère inclination de tête. Puis, regardant en masse la foule avec cette au-

guste distraction, cette inattention occupée, cette pompeuse absence de vue qui composent un regard royal, il poursuit lentement sa marche.

A l'extrémité de l'enceinte, les *genti-femmes* étaient assises. Il découvre son front devant elles ; et, sans réfléchir s'il manque ou non à l'étiquette, si ses actions sont régulières ou ses manières déplacées, il les remercie toutes, par le plus aimable sourire, de leurs démonstrations obligeantes. Sans leur adresser la parole, il a su leur dire qu'elles étaient belles ; et son salut est à la fois galant, respectueux et tendre.

Près de quitter la galerie, il se tourne vers les chevaliers ; et, pour surcroît de hardiesse, il les congédie en monarque par un simple adieu de la main, comme un chef renvoie ses officiers après une revue, ou comme, avec deux doigts levés, bénédiction de clôture, un saint prélat vide une église.

Au fond de ses appartemens, dans un oratoire solitaire, entourée de tout ce que le

luxe a de plus raffiné, la belle reine de Provence attend l'orphelin d'Aiguemar. Sur un divan asiatique, négligemment penchée contre des coussins de drap d'azur parsemés de feuilles de rose et garnis de crépines d'or, la fille de Raymond est assise. Un voile en dentelles d'argent est jeté sur ses blonds cheveux, qu'un bandeau de perles relève. Un tendre demi-jour l'éclaire. Des parfums brûlent autour d'elle. Fraîche comme Hébé, attrayante comme Cypris, mystérieuse comme Diane, éblouissante comme Iris, elle seule est tout un Olympe. Alamède, introduit près d'elle, se croit entré dans le temple des voluptés, dans le sanctuaire des amours.

La riche parure du jouvencel a d'abord étonné la reine; elle sait que, simple écuyer, il n'a ni parens ni fortune : d'où lui viennent donc ses richesses?....

Les traits charmans de l'ancien page, sa physionomie vive et riante, son maintien noble et assuré, sa jeunesse ingénue et fière, ont de nouveau plaidé pour lui. L'altière princesse est troublée. Pour la première fois,

elle éprouve de l'embarras. Elle veut parler, elle hésite; les reproches sévères qu'elle avait préparés expirent sur ses lèvres; et son regard, auquel elle s'était promis de donner une expression majestueuse, a pris, au contraire, et malgré elle, un caractère si bienveillant qu'il en est devenu presque tendre.

« — Orphelin d'Aiguemar! » dit-elle après un long silence, « vous avez deux fois offensé votre reine. D'affreux malheurs ont failli être la suite de vos imprudences coupables. Qu'alléguez-vous pour votre excuse? »

Debout devant la fille de Raymond, Alamède écoute et se tait. La douce voix de Zénaire, complétant les séductions, est une puissance imprévue qui le ravit et le subjuge. A peine a-t-il compris les paroles, il est déjà vaincu par les sons. Elle est redevenue à ses yeux l'irrésistible déité. Son cœur avec force palpite.... il tombe à ses pieds et s'écrie :

« — O la plus belle des princesses! mes fautes sont inexcusables, que votre courroux m'en punisse. Celui qui put vous of-

» fenser, involontairement ou non, ne mé-
» rite aucune pitié. »

L'orgueilleuse reine triomphe : l'audacieux qui jusqu'alors n'avait reconnu aucun joug, maintenant soumis, prosterné, s'avouait humblement coupable. Si Zénaire eût suivi le mouvement de son cœur, elle eût tendu sa main au beau jouvencel; et, la lui laissant porter à ses lèvres, elle aurait prononcé sa grâce; mais c'est au devoir de son rang qu'elle se croit forcée d'obéir.

Le laissant donc à ses genoux, et le fixant d'un œil sévère, elle répond froidement ces mots :

« — Servant d'armes non admis encore
» parmi nos féaux chevaliers ! nous avons
» pitié de votre jeunesse égarée ; daignant
» croire à votre repentir, nous sommes dis-
» posée à la clémence ; il nous a paru pré-
» sumable que votre offense était involon-
» taire ; nous voulons bien, par notre seul
» bon plaisir, étendre sur vous notre indul-
» gence royale ; et nous regardons votre faute
» comme l'acte d'un insensé. »

Mais, pendant que la fille de Raymond

débitait avec emphase ces mots de formule monarchique, ces phrases d'édits souverains, ce protocole de rigueur à l'usage des majestés, Alamède, désenchanté, la considérait fixement ; et, retombant des cieus sur la terre, avait retrouvé la princesse et perdu la divinité.

Blessé du discours qu'il vient d'entendre, et indigné contre lui-même, il se relève brusquement : « — J'étais un insensé, je l'avoue, » s'écrie-t-il, je cesse de l'être. »

L'œil sombre et les sourcils froncés, il reste un moment immobile... ; puis, retrouvant sa gaîté, son audace et sa malice habituelles : « — Auguste reine ! a-t-il repris, » c'est sans doute un pardon royal que votre » bouche a prononcé. Peu fait au langage des » cœurs, j'en ai mal saisi les paroles, mais » j'en ai bien compris le sens. Pénétré des » bontés de ma souveraine, je me retire. Je » lui dois plus qu'elle ne le pense : car lors- » qu'ici, entouré de prestiges, ma tête et » mon cœur se perdaient, Votre Majesté, bri- » sant le charme elle-même, a daigné les » sauver tous deux. »

La reine est demeurée interdite; et dans ses mouvemens contraints son dépit perce malgré elle. Alamède allait s'éloigner : —
 « Jeune présomptueux ! lui dit-elle, comment
 » osez-vous, à ma cour, porter l'habit des
 » bannerets ? Votre naissance, votre rang,
 » vous en ont-ils donné le droit ?

« — Ils ne me l'ont point refusé, » répond le page d'Aiguemar.

« — Et qu'étaient vos aïeux ?

« — Princesse ! j'ai rarement songé à eux ;
 » et, mal instruit de mon lignage, je gravi-
 » rais difficilement mon arbre généalogique.
 » Mais, puisque Votre Majesté prend assez
 » d'intérêt à moi pour s'informer de ma fa-
 » mille, j'étudierai ce que je sais pour qu'elle
 » sache ce que j'ignore. »

A cette singulière réponse, qu'un regard plaisant accompagne, la reine affecte de sourire. Un ton sévère et menaçant n'a nul pouvoir sur l'orphelin; elle change de langage et d'armes. Un jeune fils de la Provence, admis dans ses appartemens, lui parle et lui répond sans trouble ! En voilà le premier exemple... L'air calme et dégagé d'Alamède

est un outrage impardonnable. L'orgueil de la reine est révolté, le cœur de la femme est blessé.

Elle appelle à son secours pour soumettre l'audacieux toutes les séductions de la beauté, toutes les grâces de la jeunesse, toutes les magies du sentiment; elle rejette en arrière le voile qui cachait à demi ses charmes éblouissans; et, belle comme l'aurore printanière entr'ouvrant ses nues diaphanes, douce comme la première voix éveillant le premier amour, elle prononce ces paroles :

« — Alamède, répondez-moi : êtes-vous
 » attaché à votre souveraine ? et voudriez-
 » vous la servir ? »

Au tendre accent de Zénaïre, à sa dangereuse question, l'orphelin, vivement ému, sent sa langue s'embarrasser. Il veut répondre, il balbutie.... et son cœur recommence à battre.

« — O reine ! s'est-il écrié, je n'oserais vous
 » dire *non* : je tremblerais de dire.... *oui*.

« — Je m'intéresse à votre sort, » poursuit la fille de Raymond. « Quelle carrière comptez-

» vous suivre?... Il est des places à ma cour ;
 » je puis vous rapprocher du trône.

» — La cour, dit l'élève d'Éral, est une
 » mer semée d'écueils ; l'homme artificieux
 » y navigue, l'homme loyal y fait naufrage :
 » loin de moi ses voies périlleuses. D'ailleurs,
 » je sens trop en moi-même que, tenant à
 » ma liberté, je dois fuir surtout....

Il s'arrête. « — Achez ! » reprend la prin-
 cesse. « Vous devez fuir surtout?... »

» — Zénaire. »

Il dit : la noble souveraine a réfugié sa di-
 gnité sous une distraction feinte. « — Eh quoi
 » donc ! a-t-elle ajouté, repoussant ici mes
 » bienfaits, vous refusez de me servir ? »

Puis, visiblement agitée : « — Pour dédai-
 » gner ainsi mes offres, il faut que de grands
 » avantages soient promis à votre avenir. Un
 » brillant hyménée vous appelle peut-être à
 » de hauts destins. Une riche héritière vous
 » aura peut-être déjà octroyé *le don d'amou-
 » reuse mercy.*

» — Depuis deux jours en cette ville, » ré-
 pond gaîment le jouvencel, « il m'est advenu
 » tant d'événemens étranges, que la soudaine

» passion de quelque opulente inconnue n'au-
 » rait rien qui pût me surprendre ; mainte-
 » nant je crois tout possible. Cependant, j'en
 » dois convenir, *le don d'amoureuse mercy*,
 » qui peut-être m'est destiné, ne m'est point
 » encore octroyé.

» — Tout orphelin de mon royaume, » re-
 prend gravement Zénaire, « trouve en moi
 » une protectrice ; et le titre que vous portez
 » vous garantit ma bienveillance. Si votre
 » cœur est libre encore, je veux vous choisir
 » moi-même une compagne dont la nais-
 » sance et la fortune vous assignent un rang
 » dans le monde, et vous assurent à ma cour
 » cette indépendance superbe qui paraît l'ob-
 » jet de vos vœux.

» — Qui ? moi ! » dit le page d'Éral, « je
 » ferais de l'autel de l'hymen le marchepied de
 » ma fortune ! Mettant à part le sentiment,
 » j'attendrais mon rang d'une épouse, mon
 » bonheur des distinctions, et ma liberté d'une
 » chaîne !... Non, mieux vaut, pour un cœur
 » aimant, douce amie que puissante dame.

» — Je le vois, interrompt la reine, votre
 » choix est fait, vous aimez. »

Elle dit ; et ces mots prononcés avec l'expression rêveuse d'un regret mélancolique ont, involontairement sans doute, provoqué un aveu d'amour. Une invincible attraction fixe sur l'œil brûlant d'Alamède le doux regard de Zénaïre... et l'orphelin n'est plus à lui.

« — Si j'aime!... s'est-il écrié. Oh! que
» n'ai-je encore en ces lieux le calme de l'in-
» différence! Hélas! je l'avoue en tremblant,
» Alamède n'est plus le même, et son im-
» prudence en est cause; pourquoi ai-je voulu
» quitter les vallons et la solitude!... Ah! pour-
» quoi surtout ai-je vu l'enchanteresse cou-
» ronnée dont le nom remplit l'univers!... »

Il s'interrompt..... son accent est passionné; ses paroles entrecompées semblent s'échapper avec peine..... Zénaïre paraît émue... Son trouble, et son silence ont enhardi le jeune homme!.....

« — Oui, poursuit-il avec transport, c'est
» dans ce palais enchanté que j'ai connu pour
» la première fois l'ivresse et le délire de
» l'âme. Ma raison en fut égarée; mes fau-
» tes en furent la suite..... Ah! jeune, ar-

» dent, et sans expérience, comment aurais-
» je pu résister aux premiers élans d'un cœur
» neuf qui jamais n'avait rien caché!... Aux
» lieux où la feinte est une vertu, mon en-
» thousiasme parut un crime. Bannissez-moi
» de votre vue..... O reine, vous êtes trop
» belle..... et je laisse trop lire en mon
» cœur... »

La fille de Raymond l'écoute; et le doux poison de l'amour s'est insinué dans ses veines.... Quand l'orgueil, soudain réveillé, lui montre une nouvelle offense dans les derniers mots d'Alamède. Se levant avec majesté : « — Je vous savais hardi, lui dit-elle ;
» mais je ne me serais jamais attendue à cet
» excès de témérité. Un vassal, un humble
» écuyer, un orphelin obscur et sans nom ose
» parler d'amour à sa reine!... »

A cette réponse terrible, à cette humiliation imprévue, que devient le fier Alamède?... Plus de tendres feux!... Il répond :

« — Votre Majesté s'est méprise. J'ai peint
» l'admiration soudaine qui, me saisissant à sa
» vue, a fait succéder en mes sens l'ivresse de
» l'enthousiasme au calme de l'indifférence ;

» mais je n'ai point parlé d'amour. Ah ! quel-
 » que attrayante qu'elle soit, l'idole qui ne
 » veut qu'un culte, des soumissions, des
 » prières, et qu'il faut adorer de loin, pourra
 » exalter mon esprit, mais non faire battre
 » mon cœur. Qui n'apprécie que les respects
 » n'allume point les douces flammes. L'homme,
 » avec trouble et tremblement, élève ses yeux
 » vers la nue... mais jamais, à moins de dé-
 » mence, cet homme, en une déité, n'ira se
 » chercher une amante.

» — Retirez-vous ! s'écrie la reine ; je vous
 » ai pardonné vos fautes, ne reparaissez plus
 » devant moi !

» — Mille grâces vous soient rendues ! »
 répond vivement l'orphelin : « je n'implorais
 » qu'une faveur, et j'en reçois deux à la
 » fois. »

L'audacieux est déjà loin.

LIVRE HUITIÈME.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le dé-
 part du duc de Roquemire. Le soleil avait fui
 sous l'horizon ; et l'heure fixée pour la nou-
 velle réunion des *invisibles* était au moment
 de sonner. Soudain la grande porte extérieure
 du palais habité par Alamède ouvre ses larges
 battans ; et le chef des templiers, montant
 un coursier belliqueux, et suivi d'une es-
 corte nombreuse, rentre en sa royale de-
 meure.

L'élève d'Éral est allé à sa rencontre ; et le
 duc, accourant à lui, paraît ravi de le revoir.
 Mais, aussi mystérieux qu'un prêtre des âges
 anciens, qu'un courtisan des jours modernes,
 ou qu'un conjuré de tous les temps, le chef,
 entouré de varlets, et craignant d'en être
 entendu, n'adresse au page d'Aiguemar que
 ces paroles vagues de politesse affectueuse
 qui semblent exprimer quelque chose, et
 pourtant ne signifient rien.

» mais je n'ai point parlé d'amour. Ah ! quel-
 » que attrayante qu'elle soit, l'idole qui ne
 » veut qu'un culte, des soumissions, des
 » prières, et qu'il faut adorer de loin, pourra
 » exalter mon esprit, mais non faire battre
 » mon cœur. Qui n'apprécie que les respects
 » n'allume point les douces flammes. L'homme,
 » avec trouble et tremblement, élève ses yeux
 » vers la nue... mais jamais, à moins de dé-
 » mence, cet homme, en une déité, n'ira se
 » chercher une amante.

» — Retirez-vous ! s'écrie la reine ; je vous
 » ai pardonné vos fautes, ne reparaissez plus
 » devant moi !

» — Mille grâces vous soient rendues ! »
 répond vivement l'orphelin : « je n'implorais
 » qu'une faveur, et j'en reçois deux à la
 » fois. »

L'audacieux est déjà loin.

LIVRE HUITIÈME.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le dé-
 part du duc de Roquemire. Le soleil avait fui
 sous l'horizon ; et l'heure fixée pour la nou-
 velle réunion des *invisibles* était au moment
 de sonner. Soudain la grande porte extérieure
 du palais habité par Alamède ouvre ses larges
 battans ; et le chef des templiers, montant
 un coursier belliqueux, et suivi d'une es-
 corte nombreuse, rentre en sa royale de-
 meure.

L'élève d'Éral est allé à sa rencontre ; et le
 duc, accourant à lui, paraît ravi de le revoir.
 Mais, aussi mystérieux qu'un prêtre des âges
 anciens, qu'un courtisan des jours modernes,
 ou qu'un conjuré de tous les temps, le chef,
 entouré de varlets, et craignant d'en être
 entendu, n'adresse au page d'Aiguemar que
 ces paroles vagues de politesse affectueuse
 qui semblent exprimer quelque chose, et
 pourtant ne signifient rien.

Bientôt il écarte sa suite, monte l'escalier du palais, et, seul avec le jouvencel :
 « — Comte Edgar ! dit-il à voix basse, le
 » Grand Cercle a-t-il ses lumières ?..... Nos
 » amis sont-ils rassemblés ?

» — Noble duc ! » répond l'orphelin d'un
 air non moins mystérieux, « les ténèbres ont
 » leurs clartés, le monument a ses colonnes. »

Mais, en pareille circonstance, et d'après
 les us du Saint Ordre, cette repartie et ce
 style n'étaient pas sans doute orthodoxes,
 car le duc paraît étonné ; néanmoins il pour-
 suit ainsi :

« — J'apporte d'heureuses nouvelles. Bien-
 » tôt l'aiglon, par nous lancé, prendra son
 » essor vers les cieus.

» — Pas trop haut ! réplique Alamède : qu'il
 » ne se perde point dans les nues ! »

Arrivé à son appartement, qu'il parcourt
 d'un air agité : « — Comte Edgar ! s'écrie le
 » grand-maître, mes vœux vont enfin s'accom-
 » plir. A pas pressés le siècle marche.

» — Asseyez vous, dit l'orphelin : vous

» avez besoin de repos : vous devez être fa-
 » tigué. »

Le templier n'a point remarqué le sourire
 moqueur de l'ancien page. Il est tout entier à ses
 vastes plans. « — En mon absence, reprend-il,
 » vous êtes-vous prudemment tenu caché sous
 » ces murs ? Personne ne soupçonne-t-il votre
 » arrivée dans cette ville ? Avez-vous fui tous
 » les regards ?

» — Seigneur ! » répond le jouvencel avec
 une fermeté imposante, « le ciel sait com-
 » ment j'ai suivi vos sages recommandations.
 » Je n'ai vu que ce qu'il me fallait voir ; j'ai tu
 » ce que je ne pouvais dire ; je n'ai rien divul-
 » gué de ce que vous cachez ; et, digne de
 » mes destinées, si je n'ai pas été entièrement
 » ce que je devais être, du moins je suis resté
 » ce que j'étais. »

Le chef a peu compris la réponse ; mais
 persuadé que le langage énigmatique du
 comte Edgar, à la manière d'Ipsiboé, ren-
 ferme un sens profond et caché, il n'ose en
 demander l'explication, et l'applaudit à tout
 hasard. « — Descendons à la grande salle,

» dit l'oracle des *invisibles* : déjà sans doute
» on nous attend. »

Il sort. Alamède le suit ; et le templier continue : « — Comte Edgar ! j'ai cru remarquer que les statuts de notre Ordre, ses signes, son langage et ses symboles, vous étaient encore peu familiers : la dame de Saint-Chrisogone, chargée de votre instruction, vous les aura mal expliqués. Après la grande conférence, si vous daignez me le permettre, je vous enseignerai moi-même le peu qu'il vous reste à savoir.

» — Je craindrais, répond l'orphelin, d'abuser de votre patience. Le peu qu'il me reste à savoir, pourra être long à m'apprendre. »

Ils sont arrivés à la salle où les membres de la société secrète. sont réunis. L'enceinte, bien que vaste, n'a pu suffire à l'affluence des chevaliers. Le désir de voir le jeune président que depuis long-temps appelaient leurs vœux, les a tous attirés en foule. De nouvelles banquettes encombrant la ga-

lerie ; et, pour arriver à l'estrade, à peine reste-t-il un passage.

Les frères assemblés se lèvent spontanément à l'aspect du comte Edgar. Revêtu d'un costume magnifique, il se présente avec sa grâce accoutumée, et captive de nouveau tous les suffrages. Sans la défense imposée par les statuts de l'Ordre, une salve d'applaudissemens l'eût accueilli à son entrée.

Il marche vers le siège qui l'attend, reste un instant debout sur l'estrade ; puis, après avoir salué l'assemblée avec ce sourire des grands, qui renferme mille promesses et qui n'en doit tenir aucune, qui paraît le reflet de l'âme et qui n'est que le jeu des muscles, il s'assied avec dignité.

« — Duc de Roquemire ! » dit-il, croyant devoir parler le premier pour ouvrir noblement la séance, « veuillez rendre compte à nos frères du succès de votre message.

» — J'ai d'abord, lui répond le chef, un devoir sacré à remplir. »

Et, s'avançant vers Alamède, il lui présente avec respect un large soleil d'or, enrichi de pierreries, et suspendu à un ruban

noir. « — Comte Edgar! au nom des fils de
 » la liberté, je vous confère par ce don le
 » titre de chef du Grand Ordre. Vous vous
 » placez de ce moment parmi nos premiers
 » dignitaires; et vous porterez sur vous cons-
 » tamment, soit cachée, soit en évidence,
 » cette figure symbolique de notre unité glo-
 » rieuse et de nos sublimes désirs.

» — Que ma reconnaissance est profonde! »
 a répliqué le jouvencel en acceptant l'offre
 précieuse. « Je n'eusse osé prétendre encore
 » à porter l'Ordre du soleil; mais le comte
 » Edgar, je le vois, est né sous une heureuse
 » étoile. »

Et l'astre d'or est sur son sein.

Le grand-maître s'étant assis s'adresse alors
 aux *invisibles*.

« — Guerriers, magistrats et pontifes! le
 » jour de la régénération des peuples s'a-
 » vance. Le bon grain va être séparé de l'i-
 » vraie. Entre le prince et les sujets va se
 » publier un grand pacte; et cette émana-
 » tion du pouvoir, cette lumière monarchi-
 » que, descendra du trône sur les hommes.

» — Toujours des jours et des lumières! »

se dit à lui-même Alamède, « et cependant
 » je n'y vois goutte.

» — Notre loi fondamentale et inviola-
 » ble, » poursuit le duc, « semblable à la
 » balance divine, fera ici la part de chacun,
 » et réglera le sort de tous. Je l'ai revue
 » et méditée. Elle sera parfaite, seigneurs,
 » quand vous y aurez apporté les modifica-
 » tions nécessaires.

» — Eh quoi! interrompt l'orphelin, vous
 » la dites inviolable, et déjà on peut l'atta-
 » quer!

» — Comte! répond le templier, perfec-
 » tionner l'esprit d'une loi n'est nullement
 » en violer la lettre; le développement d'un
 » principe n'en peut être pris pour l'atta-
 » que. Modifier en législation, c'est parache-
 » ver et raffermir. Mais revenons à mon mes-
 » sage.

» Exacts au rendez-vous fixé, les comtes
 » de Toulouse et de Forcalquier m'atten-
 » daient sur les bords de la Durance auprès
 » du bameau d'Albertis. Seigneurs, j'ai paru,
 » j'ai parlé... Ma voix ne s'est pas perdue

» dans le désert; et la semence féconde est
» tombée sur le terrain fertile.

» J'ai présenté le traité d'alliance qui vous
» est connu : les articles en ont été d'abord
» discutés, puis amendés selon l'usage.....;
» enfin, tel que nous l'espérons, je vous le
» rapporte signé. »

Déroulant, à ces mots, un long parchemin aux yeux des titulaires de l'Ordre, il leur montre, apposés au bas de l'acte, la signature et le sceau des souverains de Toulouse et de Forcalquier.

« — Nos puissans auxiliaires, continue-t-il, seront aux portes d'Aix avant peu. Leurs armées sont à la frontière; la fille de Raymond n'a que peu de troupes à leur opposer; et le nord de la Provence sera promptement envahi. Vous le voyez par ce traité, l'intention des princes coalisés n'est point de conquérir pour accroître leurs états; mais pour relever le trône légitime, et rendre à l'auguste famille des Bozons le sceptre usurpé par une race étrangère. La justice parle à leur âme, et l'honneur seul arme leurs bras. »

Mais le cœur loyal d'Alamède a frémi à ce discours. Eh quoi! les régénérateurs, appelant des armées étrangères, vont exposer le royaume aux ravages de la guerre!... Voilà donc leur patriotisme!... Alamède ne sourit plus, et sa gaieté a disparu. Il prend la parole à son tour :

« — Seigneurs! vos alliés, dites-vous, ne viennent envahir nos terres que pour nous délivrer de nos chaînes? Ah! l'histoire vous ouvre ses pages; de tels astres libérateurs sont des météores incendiaires; et les trônes qu'ils rétablissent sont de branlans échafaudages. »

Ces mots ont étonné l'assemblée, et produit sur quelques esprits une vive sensation; mais les principaux membres murmurent, et le grand-maître lui répond :

« — De tous les malheurs d'une nation, le plus horrible est l'esclavage; eh! quoi de plus honteux pour elle que le joug d'un usurpateur!... Quand une plaie est empoisonnée, un fer rougi dans un brasier, pour la guérir, la cautérise. Sans doute le remède est affreux, la souffrance est épouvantable;

» mais le malade hésite-t-il lorsque l'existence
 » en dépend ?... Il en est de même d'un
 » royaume à l'agonie, le secours d'un auxi-
 » liaire est la flamme dévoratrice; mais
 » le moment de douleur passe, et la monar-
 » chie est sauvée. Comme les honneurs et
 » la gloire, le salut lui-même s'achète.

» Les comtes de Toulouse et de Forcal-
 » quier que nous appelons à notre aide, sont
 » d'ailleurs des guerriers célèbres: et les
 » braves sont généreux. Ils tiennent trop à
 » leur renommée pour dégrader leurs noms
 » par des actions déloyales; et leur traité nous
 » répond d'eux.

» — Un traité ne répond de rien, s'écrie
 » le sire de Valbelle; un traité se signe et se
 » casse, tel qu'au souffle du moindre vent
 » un flambeau s'allume et s'éteint. Sans l'aide
 » d'une cour étrangère, ne sommes-nous
 » pas assez puissans pour détrôner l'usurpa-
 » trice et rendre le sceptre aux Bozons? Ne
 » souillons point une cause sacrée par un ap-
 » pel déshonorant. Notre or est pur, point
 » d'alliage!

Mais de bruyantes interruptions couvrent

la voix du préopinant. Il n'a pour lui que la pureté des principes, la noblesse des sentimens, la générosité des vues; et, aux grandes délibérations, dans la balance politique, ces bagatelles pèsent peu. En conséquence, malgré l'opposition de quelques guerriers, le traité du duc de Roquemire, déjà signé par les chefs de l'association secrète, est ratifié par la majorité de l'assemblée.

Le grand-maitre expose ensuite aux assistans le plan d'attaque des alliés. Le comte Guillaume de Forcalquier, à la tête de ses cohortes, doit passer la Durance, et fondre le premier sur le territoire d'Aix; puis, tandis que toute l'armée de Zénaire se portera au nord vers la contrée envahie, le comte de Toulouse, guidant une avant-garde légère, et accouru à marches forcées par les routes désertes de l'ouest, sera aux portes de la capitale avant qu'on ait prévu ses desseins.

« — Notre triomphe est infaillible, » dit le chef en terminant son narré. « La fille de Raymond, calme, confiante, et sans crainte, ne songe qu'à des fêtes nouvelles, et se joue au bord des précipices. Peut-être, sei-

»gneurs! serait-il en notre pouvoir de nous
 »emparer de son sceptre avant l'arrivée des
 »princes auxiliaires; et cette entreprise éner-
 »gique concilierait ici toutes les opinions di-
 »visées.

»L'usurpatrice a peu de gardes autour
 »d'elle; tous ses chevaliers sont aux camps:
 »emparons-nous de sa personne. Depuis hier
 »soir elle habite son château de plaisance de
 »*Moralin*, à une lieue de cette ville; et je
 »sais, par plusieurs de nos frères, qui, em-
 »ployés à son service, m'informent de ses moi-
 »dres démarches, qu'elle doit, cette nuit, se
 »rendre secrètement en pèlerinage à la grotte
 »de Sainte-Richilde, située dans un bois
 »épais peu éloigné de sa demeure.

»L'occasion est favorable. Trois prêtres et
 »quelques dames composeront seuls son es-
 »corte. Que plusieurs guerriers d'entre nous
 »se rendent à Sainte-Richilde; et la reine est
 »notre captive. Sitôt la nouvelle connue, les
 »*invisibles* se rassemblent, et la révolution
 »éclate. Nous proclamons le roi légitime:
 »nous nous rendons maîtres de la capitale,
 »dont nous ouvrons les portes au comte de Tou-

»louse, avant que les défenseurs de Zénaire,
 »alors attaqués par Guillaume, aient pu revenir
 »sur leurs pas: le fils des rois se montre au peu-
 »ple: plus de sang versé, plus de guerre; et
 »la Provence délivrée retrouve les Bozons et
 »la gloire.»

Il dit: son projet a l'assentiment de l'as-
 semblée. Des bravos réitérés partent à la
 fois du milieu et des extrémités de la salle.
 L'avis est adopté avec transport; la droite
 vote avec la gauche, et le centre avec tous
 les coins. Le comte Edgar est le seul qui
 semble ne point partager l'enthousiasme
 général.

«— Seigneurs!» dit tout à coup ce dernier,
 «si la reine tombe en votre puissance, ses
 »jours seront-ils respectés?... La frapper d'un
 »fer assassin serait une action infâme.

»— En révolution comme en guerre, »
 répond le baron de Melgueil, «il n'est point
 »d'actes infamans; il n'est qu'un seul crime...
 »échouer. Aujourd'hui comme de tous
 »temps, les princes et les grands de l'Europe
 »ont versé plus ou moins de sang, soit par le
 »glaive des combats, soit par l'arme des tra-

» hisons : leurs panaches et leurs diadèmes
 » s'en élèvent-ils moins altiers?... En princi-
 » pes diplomatiques , la maxime qui sert le
 » mieux , intègre ou non , est la meilleure. Il
 » n'est point d'ailleurs de forfaits que d'habiles
 » raisonnemens n'épurent et ne justifient. »

A cette odieuse morale , les sentimens d'un noble cœur se peignent sur les traits d'Alamède ; et le templier qui l'observe prononce à la hâte ces mots :

« — Le sang de Zénaire ne sera point ré-
 » pandu. Ses destins ont été réglés entre mes
 » alliés et moi. Les preux qui se saisiront
 » d'elle , la conduiront au monastère des filles
 » de Sainte-Hermengarde , dans les états du
 » comte de Forcalquier ; et , à l'exemple de
 » Fernand Bozon , qui , forcé de revêtir l'ha-
 » bit religieux , termina sa vie au couvent , la
 » princesse , prenant le voile , finira ses jours
 » dans un cloître. »

Il dit : six guerriers sont choisis pour l'expédition nocturne ; Alamède , le cœur serré , accablé de sa présidence , n'en peut plus supporter le poids ; il prononce inopinément la clôture de la séance ; et , laissant au duc de

Roquemire le soin de donner à ses agens leurs dernières instructions , il quitte son siège et la salle.

Retiré dans son appartement , il tombe en une profonde rêverie... Eh quoi ! la plus belle des reines , l'idole d'un peuple enthousiaste , l'amour des plus vaillans chevaliers , la déité de la Provence , Zénaire , demain peut-être , aura tout perdu sur la terre , puissance , gloire , adorations ! et , victime d'un noir complot , ira , gémissante et captive , mourir de douleur dans un cloître , si le poignard des traîtres l'épargne !

« — Non , s'écrie l'élève d'Éral ; non , elle ne périra point , et c'est moi qui la sauverai. »

Il descend à la dérobée l'escalier du palais , s'est glissé jusqu'au salon d'armes sans avoir rencontré personne , s'y revêt d'une forte armure ; puis , par la porte du jardin dont il a conservé la clef , il s'évade furtivement.

Va-t-il trahir les *invisibles* ? Non : loin de lui cette pensée. Où se rend-il ? à Moralin. Que compte-t-il y entreprendre ? il le sait à

peine lui-même. Est-il épris de Zénaire? il n'ose encore se l'avouer. Quels sont ses plans? ils sont à faire. Qui l'aidera? la Providence.

Certain que les membres de la société secrète travaillent à rendre à la Provence son légitime souverain, il croit leur cause juste et sacrée: mais il blâme au fond de son cœur et leur conduite et leurs principes.

Que de combats divers en son âme!... De sages méditations éclaireront-elles son esprit? Non, car la réflexion, sa plus terrible ennemie, ne peut le captiver long-temps. Déjà sa gaieté naturelle et sa courageuse assurance ont repris sur lui leur empire: « — Cette » nuit, sauons Zénaire, » se dit-il, marchant à grands pas, « puis le duc et les *invisibles*, » les Bozons et Ipsiboé, Alamède et le comte » Edgar, d'eux tous adviene que pourra!... » Êtres que je ne puis m'expliquer, troupe » étrange, Dieu vous bénisse! »

Il traverse la capitale; et, se souriant à lui-même: « — Il paraît, a-t-il ajouté, qu'il m'est » défendu de sortir de l'épaisse nuit des mys- » tères. Voilà ma conférence explicative avec » le chef des *invisibles* indéfiniment ajournée.

» et peut-être que, lorsqu'il m'attend pour dé- » mêler à mes regards les fils de son immense » trame, c'est moi qui lui en prépare à re- » tordre. »

Aix est déjà loin derrière lui; le trajet est long et pénible; la nuit avance; il est à pied; la pesante armure qu'il porte est celle des guerriers à cheval; et sa course s'est ralentie.

La soirée était douce et calme. L'orphelin ne perd pas courage. Il approche de Moralin. Une haute montagne escarpée, que bordait une avenue d'arbres, lui restait encore à gravir. Hélas! la fatigue l'abat, et les forces vont lui manquer.

De loin, aux rayons de la lune, il voit briller un bouclier. Un guerrier de haute stature, et que porte un coursier agile, descend lentement la montagne. Son vêtement est plus que bizarre. Le preux s'est fait une ehlamyde d'une des robes de sa mie, et de son voile une ceinture. Sa tête et ses jambes sont nues. L'ancien cothurne des Romains est sa simple et frêle chaussure. Il n'a pour armes qu'une pique, et pour défense qu'un écu. Dans cet

équipage léger, par suite d'une pénitence que sa dame lui a infligée, il doit, une semaine entière, chevaucher par monts et par vaux; il doit combattre tout paladin qui osera rire à sa vue (1); et s'il triomphe en cette entre-

(1) Ces vœux de chevalerie n'étaient pas rares à cette époque, l'histoire en rapporte de plus inconcevables encore. (Voyez le poème du *Vœu du héron*, vers 59 et suiv. — Le roman des *Vœux du paon*, inss. — Sainte-Palaye, t. I, p. 110. — La Colombière, *Théâtre d'honneur*, t. I, ch. LXXI.) On vit un chevalier faire vœu de ne point dormir à couvert, de ne manger que des herbes et de ne boire que de l'eau, jusqu'à ce qu'il eût exécuté les ordres de sa dame. On en vit un autre promettre de quérir aventure tout un hiver en simple veste de serge fine, sans plus, et portant cette devise :

Ki sert hoine amor,
Ne craint la froidure.

On en vit un autre, dit La Colombière, tome I, ch. XXI, p. 295, jurer de se faire une chlamyde de la robe de sa dame, une ceinture de son voile, et de combattre avec ce costume sans bouclier. En effet, il parcourut ainsi une grande partie du royaume, portant pour devise ces mots : *Seule force d'amour*. Voyez de pareils traits d'enthousiasme et de fanatisme dans

prise, l'hymen couronnera son amour. Les chevaliers de notre siècle vont aux autels à moins de frais.

L'aventureux est d'une taille élancée, mais d'une maigreur effrayante. Ses joues sont creuses et livides, ses yeux sont ternes et renfoncés. Son corps demi-nu n'est qu'ossemens, fibres et muscles. Alamède l'eût pris pour le héros de la Manche, si l'amant de Dulcinée eût fait parler de lui, sur la terre, seulement cinq cents ans plutôt.

Le chevalier à la *camise*, remarquant la démarche chancelante de l'élève d'Éral, retient la bride de son cheval, et d'un ton railleur l'apostrophe : « — Damoisel aux lourdes » ferrailles ! ta fatigue m'accable, assieds-toi.
« — Squelette au risible linceul ! » répond gravement l'orphelin, « ta nudité m'effraie.
» couvre-toi.

» — Jamais, continue l'étranger, tu ne

Choisy, *Vie de saint Louis*, p. 248. — D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. IV, p. 184. — Le fabliau de *La camise et des Trois chevaliers*, dans les *Fabliaux de Le Grand d'Aussy*.

» graviras cette côte. Piéton ! tu ne peux plus
» marcher.

» — Descends de cheval, dit Alamède ; et si
» tes os mal joints te soutiennent, spectre ! je
» te défie à la course.

» — Toi ! répète en riant l'inconnu ; bran-
» lant arsenal ! toi courir !...

» — Preux diaphane ! je t'attends, » répond
le jouvenceul d'Aiguemar ; « s'il coule autant
» de sang dans tes veines qu'il manque de
» chair sous ta peau , tu accepteras mon défi ;
» sinon je te déclare un lâche. Le vainqueur,
» selon la coutume, aura les armes du vaincu.

» — Or sus, déshabille-toi d'avance ! » s'é-
crie le chef à la *camise*.

Et, descendu de son coursier, qu'il laisse
pâître au pied d'un arbre, il s'avance d'un air
moqueur vers son malin antagoniste :

« — Me voici prêt, a-t-il repris : le but est
» le sommet de ce mont : allons, masse af-
» faissée ! remue-toi.

» — Je t'accorde vingt pas d'avance, » dit
l'ancien page sans bouger ; « triste et long
» mât ! enfle tes voiles. Pars, Hippomène dé-
» charné ! »

Le chevalier a pris sa course. Son essor
est rapide, son costume aérien ne gêne aucun
de ses mouvemens ; et, ne regardant point
en arrière, de crainte de ralentir son élan,
il a déjà fourni la moitié de sa carrière, et
se croit sûr de la victoire.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre
derrière lui. Le paladin tourne la tête.... O
incident inattendu ! le damoisel dont il a raillé
la lassitude, est monté sur son destrier, et
fend les airs à perdre haleine.

Alamède a joint l'inconnu ; il passe à ses
côtés et lui crie : « — Preux discourtois et
» ricaneur ! je t'ai défié à la course ; mais était-
» ce comme cavalier ou comme piéton ? C'est
» ce que je n'ai point expliqué. Une autre fois,
» prends mieux tes mesures, dresse autrement
» tes batteries : et, sur les routes, désormais,
» n'insulte plus les voyageurs. Que ma leçon
» te soit utile ! d'un passant tu t'es voulu rire,
» et c'est lui qui se rit de toi. »

Arrivé au but, il s'arrête ; et, de loin, il
adresse encore ces mots au guerrier : « — Pa-
» ladin aux os dépouillés ! tes vêtemens, de
» droit, m'appartiennent. Mais j'aime peu les

» draperies ; et , par égard pour le public , je
 » respecte ce qui te couvre : garde donc ta
 » robe et ton voile. Je n'ai pas non plus le
 » dessein de te ravir ton palefroi ; mais je te
 » l'emprunte pour deux jours. A la troisième
 » aurore , tu le trouveras attaché contre une
 » barrière près des grilles de Moralin. Mata-
 » more aux gazes flottantes ! si tu te sens las ,
 » assieds-toi. »

Il dit : un torrent d'invectives est la seule
 réponse du chef ; mais elles se perdent dans
 les airs , et l'orphelin a disparu.

Possesseur d'un coursier vigoureux , Ala-
 mède est en peu d'instans au pied des murs de
 Moralin. Ses grilles extérieures sont fermées ; et
 la grande horloge du château vient de sonner
 minuit. Ciel ! il est peut-être trop tard. La
 reine doit être partie pour la grotte de Sainte-
 Richilde... , et l'arracher aux ravisseurs peut
 déjà n'être plus possible.

Il pique les flancs de son destrier , il s'en-
 fonce en un bois obscur ou plutôt dans une
 forêt qui mène à la caverne sacrée. Toute l'an-
 née , les pieux habitans du canton s'y rendent

en pèlerinage. Là se portent les plus riches
 offrandes ; là s'opèrent de nombreux miracles ;
 et là séjourne une religieuse âgée , qui , re-
 venue depuis peu de la Palestine , y vend aux
 fidèles chrétiens les antiquités les plus rares ,
 et les reliques les plus précieuses (1). Ré-
 cemment une dame de haut parage avait ob-
 tenu de cette sainte femme , à force d'or et
 de prières , vingt lentilles , presque en pous-
 sière , venant du fameux plat d'Ésaü ; une mè-
 che des cheveux d'Absalon , pris à l'arbre qui
 l'accrocha ; un morceau de la langue de Ba-
 laam , coupé après qu'elle eut parlé ; le cé-
 lèbre clou de Jahel tiré du front de Sisara ;
 et trois crins du bœuf de la crèche.

L'orphelin avance et tressaille... Derrière
 l'épais taillis des bois , il croit ouïr un son
 plaintif... Ah ! si la reine est au pouvoir de

(1) A cette époque , il n'est pas un individu qui , né
 chrétien , ne voulût avoir des reliques. Pour s'en
 procurer , on employait , à défaut d'argent , la ruse
 et la violence. (Voyez Luitpr. , l. IV , ch. XII.) De
 là vint le trafic scandaleux des fausses reliques , contre
 lequel l'Église fut obligée de prendre des mesures
 sévères. Voyez Hist. de France.

ses ennemis, comment la délivrera-t-il !..... Roland, selon le véridique Turpin, sur cent guerriers qu'il attaquait, en tuait seul quatre-vingt-quinze... mais Alamède est-il Roland ! Le comte d'Angers, de la même lance qui venait de transpercer deux soldats, en enfilait encore un troisième, et jetait en l'air la brochette (1)..... mais qui copierait ce grand homme ! Désarmé, le neveu de Charles, en saisissant de chaque main les têtes de ses adversaires, les arrachait, selon l'histoire, comme on cueille une prune mûre (2) : mais le comte Edgar aux combats est loin d'être de cette force ; et peut-être même il ne fera jamais si hautes prouesses, et surtout exploits aussi vrais.

Les vents agitaient la cime des arbres ; et des nuées couvraient le ciel. L'orphelin descend un sentier raboteux que croisent les rameaux de la forêt ; il longe un ruisseau rapide dont les eaux roulent en cascade. De nouveaux cris se font entendre... Il prête une oreille attentive..... Non, ses sens ne le trompent

(1) *Roland le furieux*, Arioste.

(2) *Voyez l'Arioste.*

point : il vole où l'on implore un secours... Dieu ! que vient-il d'apercevoir !

Six guerriers en embuscade ont fondu sur la fille de Raymond et sur sa faible escorte. Les aumôniers et les dames du palais ont fui par des routes diverses ; et leurs torches qu'ils ont jetées, jonchant le sol sans s'être éteintes, éclairent la funeste rive. Tandis que la moitié des assaillans poursuit les prêtres et les femmes, l'autre s'est emparée de la reine. En vain Zénaïre éplorée s'est jetée aux pieds des barbares : ni la magie de la beauté, ni les accents de la prière n'ont de puissance sur leurs âmes : sans l'écouter ils le saisissent, et sans la regarder ils l'entraînent.

» — Lâches ! s'écrie tout à coup une voix, » arrêtez !... »

A ce cri répété par les échos d'alentour, les traîtres étonnés tournent la tête ; et un cavalier armé de pied en cap, figure noire et menaçante, sortie des ténèbres du bois, s'offre à leurs regards effrayés.

Le paladin brandit sa lance ; son coursier impétueux, bondissant entre les sapins, et à moitié caché par les ombres, semble, comme

l'hippogriffe d'Atlant, prêt à développer des ailes. Avant que les ravisseurs, revenus de leur étonnement, aient tiré leurs fers du fourreau, Alamède s'est précipité sur eux, et leur chef est tombé sous ses coups.

Les deux autres agens du duc veulent remonter à cheval; mais, attaqués avec fureur, ils ne peuvent y réussir. Le vaillant jeune homme triomphe; il n'a plus qu'un rival à vaincre.

Hélas! les trois guerriers qui poursuivaient l'escorte de la reine accourent au bruit du combat; et Zénaire au désespoir, voyant ce renfort ennemi, tombe éperdue au pied d'un arbre, en poussant des cris de détresse.

Les nouveaux assaillans, fermes sur les arçons et la lance en arrêt, s'élancent vers le brave inconnu. Le coursier d'Alamède frappé par une triple atteinte, n'a pu résister à la violence du choc; il chancelle et mord la poussière.

Cependant, se débarrassant de ses étrières, l'orphelin, armé de son glaive, se relève et combat encore. Étourdi de sa chute, il est hors d'état de résister à quatre adversaires, et pourtant il continue avec acharnement la

plus inégale des luttes. Appuyé contre un vieux sapin, il déploie en héros exercé l'adresse la plus intrépide. A la fois il attaque, il pare, il recule, il avance, il frappe..... Mais, ô douleur! un fer ennemi vient d'être enfoncé dans ses flancs! Bien que la blessure soit peu profonde, il sent qu'il va perdre ses forces, il voit qu'il est près de périr.... Soudain une pensée lumineuse éclaire ses esprits troublés. Il se souvient qu'il porte, caché sous ses armes, le soleil d'or des *invisibles*. Saisissant l'auguste symbole, non loin d'une torche allumée il la présente radieuse aux satellites du Grand Ordre; et d'une voix forte il s'écrie: « — Osez verser le sang » d'un chef!..... Guerriers! je suis le comte » Edgar! »

Au signe sacré des grands-maîtres, au nom puissant du comte Edgar, à sa voix qu'ils ont reconnue, les combattans, pétrifiés, ont humblement baissé leurs glaives....., et l'affreux combat a cessé. Aussitôt l'élève d'Éral, monté sur un tertre voisin, lève sa flamberge sanglante; et, du ton d'un chef absolu, avec la dignité d'un prince: « — Retirez-vous, » a-

» t-il repris, le fils d'Ipsiboé vous l'ordonne. »

Le nom magique d'Ipsiboé complète la force du charme. Ce talisman irrésistible achève de subjuguier les assaillans. Ils courbent leurs fronts humiliés; ils obéissent sans murmure; et, remontés sur leurs coursiers, ils s'éloignent silencieusement, laissant le page d'Aiguemar aussi surpris de sa puissance qu'ils peuvent l'être de sa conduite.

La reine, presque évanouie, avait vu l'étonnante bataille et sa fin plus étonnante encore. Elle avait reconnu l'audacieux écuyer du sire de Monterolles, et avait ouï confusément ses paroles aux ravisseurs. C'est donc à l'élève d'Éral qu'elle doit sa délivrance; mais comment l'a-t-il opérée!..... Ah! ses sens l'ont trompée sans doute... Des visions ont passé devant elle.... Et, dans tous les objets qui l'ont frappée, il ne peut y avoir de vrai que la vaillance d'Alamède.

Ses regards levés vers le ciel semblent rendre grâce à l'Éternel; mais son cœur, resté sur la terre, ne remercie que l'orphelin. Elle est tremblante et abattue. Son li-

bérateur est près d'elle; il la soulève avec respect, il la soutient avec amour. Hélas! oubliant ses périls, trouvant un charme en sa faiblesse, la reine entre les bras du guerrier ne cherche point à reprendre ses forces; et, pour rester plus long-temps appuyée sur son sein, elle revient lentement à la vie.

« — Alamède! » dit-elle enfin d'une voix pleine de douceur et de tendresse, « c'est » donc vous qui m'avez sauvée!..... »

Le jouvencel souffre de sa blessure, le sang coule sous son armure; mais, tout entier à Zénaire, il ne sent plus rien que son cœur, et n'est plus à rien qu'à l'amour.

« — Alamède, » a-t-elle repris, « comment » m'acquitter envers vous! Où trouver des » expressions qui peignent ma reconnais- » sance! »

Il tient sa main entre les siennes, la princesse l'y a laissée; il porte cette main à ses lèvres, la reine ne l'a point retirée. Hors de lui-même, ivre de joie, et fixant sur elle un regard passionné: « — O Zénaire! » s'écrie-t-il, « quoi! j'ai pu conserver vos jours! » quoi! c'est vous qui m'adressez les paroles

» du sentiment!... Ah! pour votre heureux
 » défenseur quelle journée et quels momens!
 » Arrête, char fuyant de la vie!..... cette
 » heure est toute une existence. »

— O funeste poids des grandeurs! chaînes
 pesantes du devoir! l'auguste fille de Ray-
 mond a trouvé dangereux pour elle l'en-
 thousiasme d'Alamède, et se lève bien qu'à
 regret. Déguisant sous un front sévère le
 trouble enivrant de son âme, elle retire sa
 main brûlante de celles du poursuivant d'ar-
 mes; et, chancelante, elle s'éloigne.

Il étouffe un profond soupir, reprend ses
 armes et la suit. Soudain elle a rompu le si-
 lence: « — Retournons-nous à Moralin? »
 dit l'héritière de Raymond. « Qu'elle est la
 » route qu'il faut prendre? »

« — Je l'ignore, » lui répond-il. « Un destin
 » bizarre me jette constamment dans des voies
 » inconnues. Que votre majesté me guide!...
 » car, près d'elle, ici comme ailleurs, je ne
 » saurais que m'égarer. »

« — Près de ce ravin, » poursuit-elle. « plu-
 » sieurs flambeaux brûlent encore. Prenez-
 » les, leurs clartés utiles.... »

Mais un coup de vent, à ces mots, a soufflé
 les dernières torches. « — Partout où se
 » trouve Alamède, » réplique en riant l'an-
 cien page, « il n'est question que de clartés...
 » et toutes les lumières s'éteignent. »

« — Expliquez moi, » reprend la reine,
 « un inconcevable mystère. Lorsque vous
 » combattiez pour moi, j'ai cru voir briller
 » tout-à-coup entre vos mains, un ordre en
 » pierreries. Que signifie ce simulacre? »

« — Reine! je vous l'expliquerais... mais
 » je suis encore à l'apprendre; et même, à
 » ce louable effet, j'ai en ce moment, à la
 » ville, un maître habile qui m'attend. »

« — Parlant à mes vils ravisseurs, ne vous
 » êtes-vous pas écrié? *Soldats! je suis le comte*
 » *Edgar.* »

« — Princesse! c'est mon nom de guerre. »

« — Et même votre nom de victoire, » dit
 Zénaire avec impatience: « mais enfin qui
 » pouvez-vous être? »

« — Tout ou rien, » répond Alamède,
 « trompeur ou trompé, centre ou pôle, une
 » puissance ou un atôme... que Votre Ma-
 » jesté choisisse! »

» — Ainsi donc ?...

» — Tel est mon partage. Je ne sais pas ce que je suis ; souvent j'ignore ce que je fais ; et je n'ose , en certains momens , me demander ce que j'éprouve... »

Cette dernière phrase , prononcée d'une voix expressive et tendre , allait ramener l'entretien au sujet que redoutait la souveraine ; elle presse aussitôt sa marche ; et , montant un sentier du bois , elle s'écrie d'un air inquiet :

« — Quelle solitude profonde !

» — Oui sans doute , pour une reine : » a reparti le jeune homme avec un sourire forcé. « Noble exilée de la nature ! pour vous le tumulte est la vie , le factice est la vérité : » ce lieu doit vous paraître un désert. Quelle différence entre nous ! La vraie solitude pour moi est la salle glacée des trônes. »

La fille des héros et des rois a feint de n'avoir point entendu. « — Quelle obscurité ! » reprend-elle , « quelle ombre épaisse en ces forêts !... »

« — Princesse ! » répond l'orphelin , « à l'imitation de l'orgueil qui étouffe le senti-

» ment , ce voile nocturne , peut-être , veut rendre la nature imposante... il ne la rend que funéraire. »

Pour la première fois les comparaisons d'Alamède , si habituellement enjouées , avaient pris de sombres couleurs ; et ses railleries étaient amères. Mais sa blessure s'enflammait ; ses douleurs devenaient aiguës ; et , dissimulant ses souffrances de crainte d'alarmer la reine dans un moment où son secours lui paraissait si nécessaire , il sentait ses forces se perdre , et sa gaieté s'évanouir.

Tout à coup un bruit confus de voix et de pas fait retentir la plage. Une clarté rougeâtre éclaire la forêt. Une troupe inconnue s'avance ; et dessous inaccoutumés ont troublé la paix du désert. Zénaire effrayée quitte le sentier battu qu'elle suivait , et se cache sous les taillis.

Cependant aucun spectacle alarmant n'allait se présenter à sa vue ; ce sont des chants.. et des chants d'amour que le vent porte jusqu'à elle. La princesse revient sur ses pas ; et , dérobée aux regards par les rameaux

épais qui bordent la route, elle examine l'étrange cortège qui traverse la solitude.

C'était la confrérie des pénitens d'amour (1) : c'était la secte des Gallois. De longues files d'hommes et de femmes marchant deux à deux, enlacés de chaînes de fleurs, et couverts d'habits chamarrés de rubans, se rendent en pèlerinage à la grotte de Sainte-Richilde. Leurs vêtemens, chargés de devises, sont de diverses couleurs; et chaque amant porte en ses mains la coupe de la fidélité : il ne peut boire qu'à ce vase.

Les pénitens d'amour, selon leurs statuts révévés, doivent rechercher les tourmens en l'honneur de la foi jurée. Pour prouver l'excès de leur flamme, il leur faut braver avec opiniâtreté les saisons les plus rigoureuses et les plus cruelles souffrances. Pendant les chaleurs de l'été, ils doivent, sous des manteaux de laine, gravir des rochers calcinés par les rayons brûlans du soleil; et, quand

(1) Voyez, sur cette étrange secte, La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, t. II, p. 62. — Le chevalier de la Tour.

mugissent les hivers, il faut qu'ils errent lentement, vêtus d'une légère toile, sur la neige où souffle la bise. Il n'est, disent ces enthousiastes, qu'un bien et qu'un mal dans ce monde; c'est être aimé ou ne pas l'être, c'est trouver ou perdre une amie.

La procession passe avec ordre; déjà les pénitens sont loin, et leurs chants ne s'entendent plus. Le jouvencel et la princesse sont restés à la même place. Tous deux soupirent et se taisent.

Zénaire s'arrache la première à sa rêverie mélancolique « — Quelle bizarre institution! » dit-elle d'une voix altérée; « quelles lois et » quels vœux absurdes! que d'insensés sur » cette terre!

« — Si les gallois, dit Alamède, sont heureux par le sentiment, je ne les trouve point » insensés. S'il est un excès pardonnable, ce » doit être l'excès d'amour.

« — Mais leurs pénibles sacrifices...

« — A qui aime rien n'est pénible. Qui » peut être seul et heureux? qui peut même » être seul et bon? Où trouver le bonheur » ici-bas, si ce n'est dans les tendres com-

» munications du cœur, dans les sacrifices
 » mutuels ! malheur à qui vit et meurt seul !
 » De l'enfer quel est le supplice ? ne pouvoir
 » plus jamais aimer.

« — Où se rendent ces fanatiques ? » interrompt la reine troublée.

« — Sans doute à quelque sainte chapelle ;
 » toute âme tendre aime à prier. L'ambition
 » ni les grandeurs n'occupent point *ces fanatiques*. En eux la vanité des hauts rangs
 » ne vient point flétrir les pensées , n'a point
 » séché les sentimens , n'a pas mis à nu l'existence , et des champs fleuris du bel âge n'a
 » point fait une plaine aride. »

Il dit : la reine se détourne , et cache son émotion croissante. Ils sont sortis de la forêt ; et les tours crénelées de Moralin se sont déployées à leurs yeux. La princesse est parvenue aux murailles qui ferment le parc du château ; elle ouvre une porte dérobée , et va rentrer dans ses jardins. L'orphelin d'Aiguemar s'arrête , et d'un ton plaintif a repris :
 « — Reine , je ne vous suis plus utile ; ma tâche est remplie , je vous laisse.

» — Alamède ! » interrompt Zénaire , « oh !
 » ne me quittez pas encore !... »

Elle dit : sur sa physionomie angélique quels tendres regrets exprimés ! En sa prière , en son accent , que d'involontaires aveux !.. L'élève d'Éral se rend maître de lui-même , et répond avec fermeté :

« — Ma résolution est prise , je dois vous
 » fuir... et pour toujours.

» — Quoi ! mon palais ?

» — Je le déteste.

» — Mon amitié ?

» — Je la rejette.

» — Ma voix ?..

» — Je ne veux plus l'entendre. »

Puis , avec l'énergie brûlante du sentiment :
 « — Cette soirée , » continue-t-il , « a changé
 » tout entier mon être. Loin des grands , des
 » cours et des villes , je veux à jamais m'exiler. Où es-tu , hameau d'Aiguemar ! Et
 » qu'ai-je fait en te quittant !... Heureux
 » champs de la liberté , vous rouvrirez-vous
 » devant moi !... Je le sais , un vallon désert
 » est désormais le seul asile , le seul séjour
 » qui me convienne. J'irai sur des plages

» lointaines ensevelir ma destinée. Dans quel-
 » que retraite sauvage peut-être trouverai-je
 » une amie... et peut-être une voix, un jour,
 » daignera répondre à la mienne. Ah ! qu'un
 » cœur batte enfin pour moi ! je ne demande
 » qu'un cœur à la terre. »

C'en était trop pour la princesse ! Jusqu'à ce moment le devoir de son rang et la fierté de son âme avaient soutenu sa faiblesse ; ils cèdent enfin à l'amour. Au pied d'un tertre de verdure, formé de marches en gazon, elle tombe presque défaillante, et cache son visage en ses mains..... Zénaire verse des larmes.

« — Eh quoi ! » s'écrie l'orphelin s'élançant vers elle, « vous êtes jeune, belle, puis-
 » sante... Vous êtes reine, et vous pleurez !

» — O Alamède ! » répond-elle de l'accent le plus douloureux, « c'est parce que
 » je suis reine que je pleure. »

Qui peindrait les transports du jouvencel à ces douces et tendres paroles ! Dans son ivresse inexprimable, il s'est jeté à ses genoux, étend ses bras avec amour... et va la presser sur son cœur... lorsque, épuisé par

le sang qu'il a perdu, et par les émotions violentes qu'il a ressenties, il perd le sentiment et la vue. Soudain l'air manque à sa poitrine ; ses yeux se ferment ; et sa tête pâle et glacée tombe sur les genoux de la reine.

Mais, en cet accident funeste dont elle ignore la vraie cause, Zénaire n'a pu voir qu'une offense nouvelle, qu'un oubli de toute bienséance, et qu'un délire impardonnable. Elle n'avait point fixé ses regards sur lui, de crainte de rencontrer ses yeux ; et, bien que le ciel commençât à s'éclairer, elle n'avait point remarqué l'affreux changement de ses traits.

Elle le repousse avec courroux ; craignant tout et d'elle et de lui, elle cherche au hasard dans sa pensée le langage le plus terrible, et croit, pour son propre salut, ne pouvoir assez s'irriter. Hélas ! l'inconcevable amour ne se plaît que dans les extrêmes. Elle prononce ces paroles :

« — Retirez-vous, audacieux ! Oubliez-
 » vous qui je suis !.... Rappelez-vous donc
 » qui vous êtes !.... Vous croyez-vous le

» droit de m'outrager pour m'avoir sauvée
 » cette nuit par je ne sais quels moyens
 » étranges!.. Guerrier! j'apprécie vos ser-
 » vices; vous avez pris les armes pour moi...
 » mais avez-vous exposé vos jours!.... »

A ce langage cruel, le jouvencel expirant
 soulève sa tête abattue, et sur la fille de
 Raymond tourne un regard où se peignent
 les plus mortelles souffrances et le plus juste
 des reproches. Un des premiers rayons de
 l'aurore, se faisant jour à travers les arbres,
 éclaire en ce moment son visage... La reine
 jette un cri d'effroi. « — Dieu! reprend-elle,
 » qu'ai-je dit!... »

L'orphelin, pour toute vengeance, porte
 la main à sa blessure... La princesse aper-
 çoit le sang, et a vu la plaie sous l'armure.
 Désespérée, elle s'écrie : « — Généreux et
 » cher Alamède! tu combattis pour moi, tu
 » meurs; et ton ingrate souveraine... »

Alamède ne l'entend plus.

~~~~~

LIVRE NEUVIÈME.

DEUX fois douze heures avaient fui depuis  
 le combat de la forêt. L'orphelin d'Aigue-  
 mar, dévoré par une fièvre brûlante, étendu  
 sur le lit des douleurs, et comme entre la  
 vie et la mort, n'avait encore repris ses sens  
 que par instans et à de longs intervalles. La  
 troisième aurore allait paraître, il revient en-  
 tièrement à lui. Transporté par les soins de  
 la reine dans un des plus riches apparte-  
 mens du château de Moralin, il avait été  
 constamment entouré des *mires* les plus re-  
 nommés et des serviteurs les plus attentifs.  
 Ses souffrances sont apaisées, et ses jours  
 sont hors de danger; il entr'ouvre languis-  
 samment sa paupière; mais hélas! avec la  
 pensée revient aussi le souvenir.

Il se rappelle les terribles paroles de la  
 princesse, prononcées au moment même où  
 il tombait mourant à ses pieds, victime de  
 son dévouement; et, les gravant en traits de

» droit de m'outrager pour m'avoir sauvée  
 » cette nuit par je ne sais quels moyens  
 » étranges!.. Guerrier! j'apprécie vos ser-  
 » vices; vous avez pris les armes pour moi...  
 » mais avez-vous exposé vos jours!.... »

A ce langage cruel, le jouvencel expirant soulève sa tête abattue, et sur la fille de Raymond tourne un regard où se peignent les plus mortelles souffrances et le plus juste des reproches. Un des premiers rayons de l'aurore, se faisant jour à travers les arbres, éclaire en ce moment son visage... La reine jette un cri d'effroi. « — Dieu! reprend-elle, qu'ai-je dit!... »

L'orphelin, pour toute vengeance, porte la main à sa blessure... La princesse aperçoit le sang, et a vu la plaie sous l'armure. Désespérée, elle s'écrie : « — Généreux et cher Alamède! tu combattis pour moi, tu meurs; et ton ingrate souveraine... »

Alamède ne l'entend plus.

~~~~~

LIVRE NEUVIÈME.

DEUX fois douze heures avaient fui depuis le combat de la forêt. L'orphelin d'Aiguemar, dévoré par une fièvre brûlante, étendu sur le lit des douleurs, et comme entre la vie et la mort, n'avait encore repris ses sens que par instans et à de longs intervalles. La troisième aurore allait paraître, il revient entièrement à lui. Transporté par les soins de la reine dans un des plus riches appartemens du château de Moralin, il avait été constamment entouré des *mires* les plus renommés et des serviteurs les plus attentifs. Ses souffrances sont apaisées, et ses jours sont hors de danger; il entr'ouvre languissamment sa paupière; mais hélas! avec la pensée revient aussi le souvenir.

Il se rappelle les terribles paroles de la princesse, prononcées au moment même où il tombait mourant à ses pieds, victime de son dévouement; et, les gravant en traits de

flamme dans sa mémoire, il se jure de ne jamais lui pardonner sa révoltante ingratitude. Il lui voue secrètement un ressentiment éternel; il ne songe qu'à la vengeance;..... mais, pour n'être plus à l'amour, Alamède est trop à la haine.

Plus d'une fois Zénaire était venue furtivement le voir; mais il n'en a rien su. Les rayons brillans du soleil éclairaient les riches tentures de son lit; une grande rumeur s'élève tout à coup dans son appartement; on marche, on se parle, on s'agite; un grand personnage s'avance, des guerriers armés le précèdent: serait-ce un ministre? est-ce un prince? Non, c'est la reine elle-même.

Elle écarte et renvoie sa suite; elle s'approche de l'orphelin. Que de vœux ardents et secrets elle a faits pour sa guérison! Avec quelle impatience elle attend les premiers mots qui pourront sortir de sa bouche!..... Il a tourné ses yeux vers elle: il semble vouloir lui parler..... Oh! comme son cœur palpite!.....

« — Reine! qu'est devenu mon cœur? »

La fille de Raymond pâlit. Voilà donc ces premières paroles après lesquelles elle soupirait depuis si long-temps!.... Cachant son dépit et sa peine, « — Alamède, » lui répond-elle, « je ne m'attendais pas qu'en revenant à la vie, ce serait votre destrier qui » seul occuperait d'abord vos pensées et vos » souvenirs... N'importe! calmez vos soucis; » mes écuyers l'ont été chercher dans la forêt » par mon ordre, et l'ont ramené au château: le vif intérêt qu'il vous inspire le rend » à mes yeux d'un grand prix; et vous reverrez bientôt, je l'espère, ce compagnon » fidèle et chéri.

« — Votre Majesté se trompe: je n'y » prends nul tendre intérêt; et ce n'est » qu'un cheval d'emprunt: mais il me faut » le rendre à son maître. Une promesse et » mes devoirs ont eu mes premières pensées. » — A qui donc est ce palefroi? »

« — Reine, je l'ignore moi-même. J'ai le » malheur, depuis long-temps, d'être voué » à l'inconnu: *Je n'en sais rien* est ma devise. » Aussi, dans quelles difficultés me jettent

» les personnes qui pensent pouvoir me dire :
 » *Rappelez-vous donc qui vous êtes !* »

Le trait a porté. Les fatales expressions ,
 que Zénaire ne se rappelle que trop , vien-
 nent de résonner à son oreille comme un
 arrêt vengeur. Une vive rougeur a coloré son
 visage. Ses genoux tremblent , elle s'assied.

« — Comment pourrai-je , » reprend-elle ,
 « faire rendre le coursier à son maître , si ce
 » maître m'est inconnu ?

» — Que Votre Majesté donne ordre qu'il
 » soit conduit à la grille de son château , près
 » des premières barrières. Celui à qui il ap-
 » partient l'y réclamera ce matin.

» — A quel signe le reconnaître ?

» — A son étrange vêtement , et à son air
 » plus étrange encore. Sa taille maigre est
 » d'un squelette , son teint de plomb d'un
 » exhumé. Une des robes de sa mie lui sert
 » de costume et d'armure ; et ce voile à replis
 » flottans , serré autour de ses flancs nus ,
 » cache à demi son corps osseux.

» — O ciel ! » dit la reine surprise , « qui
 » l'a réduit en cet état ?

» — L'amour , » lui répond l'orphelin.

» L'humiliation qu'il endure lui est imposée
 » par sa mie , comme preuve de sa tendresse.
 » C'est le triomphe de l'orgueil. Dédains ,
 » mortifications et souffrances , voilà le par-
 » tage du preux qui offre follement son cœur
 » aux beautés nobles et hautaines !

» — L'hymen , » a repris la princesse ,
 « sera le prix de son dévouement.

» — Je le souhaite , » dit Alamède , « mais
 » je crains pour lui le contraire. Lorsque aux
 » pieds de sa dame il viendra tomber couvert
 » de blessures et mourant , peut-être n'aura-
 » t-il , pour toute récompense et pour seul
 » accueil , que ces mots ! *Guerrier ! j'ap-
 » précie vos services ; vous avez pris les armes
 » pour moi , mais avez-vous exposé vos
 » jours !* »

En tenant ce langage , sa voix affaiblie ,
 lente , grave et entrecoupée , contrastait
 avec l'ironie maligne de son regard. Zénaire
 ne peut supporter davantage d'aussi cruelles
 railleries. Elle se lève , pâle et troublée :
 « — Je me retire , lui dit-elle ; il faut du
 » calme à vos esprits. Cet entretien épuise
 » vos forces , et je crains de le prolonger ;

» mais, avant de m'éloigner, je dois vous
 » adresser, ô mon généreux libérateur ! les
 » témoignages bien sincères de ma recon-
 » naissance. Je n'oublierai jamais vos ser-
 » vices, vos dangers, votre dévouement ;
 » et je.... »

L'orphelin l'interrompt : « — Princesse ! »
 répond-il froidement, « comme vous, je n'ou-
 » blierai rien. Un jour s'exprimer dans un
 » sens et le lendemain dans un autre, est
 » l'usage des Majestés ; mais, de même que
 » leur personne, leur langage est toujours
 » sacré. Je suis donc pleinement touché des au-
 » gustes expressions que daigne m'adresser ma
 » souveraine. Toutes ses paroles, que j'ai soi-
 » gneusement recueillies, ont été rangées avec
 » ordre dans ma mémoire, et y seront con-
 » servées avec respect. Le faisceau peut-être
 » est étrange ; mais c'est un monument royal. »

Le sarcasme était trop amer. La fille de
 Raymond, courroucée, rappelle sa suite au-
 tour d'elle. Avec froideur et dignité, elle n'a-
 dresse plus au malade que des mots vagues
 et polis ; puis, d'un air plein de majesté, elle
 sort de l'appartement.

Mais que son cœur est déchiré, et qu'il va
 l'être plus encore ! Une lettre de son père lui
 est remise. Le souverain de Barcelone lui
 mande sa prochaine arrivée ; Louis VII a ré-
 pudie sa femme Éléonore de Guienne. Une
 assemblée d'évêques français a prononcé la
 sentence du divorce (1) ; et le monarque de
 Lutèce ayant demandé la main de Zénaïre,
 Raymond Bérenger vient à Aix y conclure ce
 grand hymen.

Le héros espagnol a déjà promis sa fille à
 Louis. Il sent que par ce mariage il s'ac-
 quiert un allié puissant ; il n'ignore point
 l'état alarmant de la Provence, et a pensé que,
 menacée au dehors par des ennemis redou-
 tables, et au dedans par de nombreuses fac-
 tions, elle ne pouvait être sauvée que par
 l'aide du roi de France. Un ambassadeur de
 Lutèce est parti pour la ville d'Aix, où, au
 nom de Louis, il doit épouser Zénaïre ; et
 Raymond donne ordre à sa fille de tout prépa-
 rer à l'avance pour l'auguste cérémonie. ®

La princesse a terminé la lecture de cette

(1) Voyez Anquetil, *Hist. de France*, t. II.

fatale dépêche, et est restée anéantie sous le poids de la douleur. Elle connaît Raymond Bérenger; ses volontés sont inébranlables. Il fut toujours prince absolu, et ne sut jamais être père. L'éloignant de lui dès l'enfance, il s'en fit plus craindre qu'aimer. Sa missive est toute politique; il ne consulte point, il ordonne. Que peut-elle faire?... Obéir.

La nouvelle inattendue, portée par un chef catalan, est déjà connue à la cour, et s'est répandue à la ville. La reine, enfermée dans ses appartemens, ne se montre plus en public; nulle fête n'est ordonnée, et pourtant l'envoyé de France est attendu de jour en jour.

Huit fois l'astre de la lumière s'était levé sur l'horizon. Alamède, entièrement guéri, ne souffre plus de sa blessure. Un jus de simples précieux, baume sauveur à cette époque et dont le secret s'est perdu, a refermé la plaie du malade; son teint a repris sa fraîcheur, son œil sa maligne assurance, et sa physionomie sa gaieté.

Quitter le palais de la reine est son projet

déterminé. Mais où portera-t-il ses pas? il ne se l'est point demandé. Ce n'est qu'au moment du départ qu'il se promet d'y réfléchir.

Un inconnu demande à l'entretenir. Il lui porte un secret message. Alamède rompt le cachet. L'écrit était d'Ipsiboé.

« — Fils coupable et dégénéré! tu as trahi
 » honteusement l'espoir d'une nation géné-
 » reuse. O démente! ô lâches amours! Toi
 » verser le sang des grands hommes pour les
 » assassins de ton père!... Toi aux pieds de
 » l'usurpatrice!..... Amant aveugle, ouvre
 » les yeux! Fils des preux, songe à tes an-
 » cêtres! Lion endormi, réveille-toi!

» Que ma lettre soit le miroir enchanté
 » qui, brisant les prestiges voluptueux qui
 » fascinent tes sens, te montre hideux à toi-
 » même, et te rende enfin à l'honneur!.....
 » Le repentir lave le crime. Lis, et pars
 » soudain; je t'attends au marais de Saint-
 » Chrisogone. Puisse-t-il être la piscine sa-
 » lutaire d'où tu ressortiras épuré, comme
 » Naaman des eaux du Jourdain. »

En ouvrant la lettre d'Ipsiboé, l'orphelin avait espéré y trouver des éclaircissemens

sur les mystères de sa vie. Vaine attente !
Il a relu deux fois l'écrit ; il en étudie chaque phrase ; l'énigme reste inexplicquée. —
« Rendons-nous demain , s'est-il dit , au
» marais de Saint-Christophe , et sachons
» enfin qui je suis. »

Il s'occupe des apprêts de son départ. Il a retrouvé dans son appartement le soleil d'or des *invisibles*. Mais il cherche en vain le reliquaire précieux qu'il portait habituellement à son cou. Ce médaillon a disparu. Il l'aura peut-être perdu lors du combat de la forêt.

Il fait demander à la reine la permission de prendre congé d'elle ; et, tout en désirant la revoir , il craint l'entrevue qu'il sollicite. Il se flatte en secret que son départ l'affligera, qu'elle voudra le retenir à sa cour, qu'elle laissera paraître des regrets ; et il attend impatientement sa réponse. O surprise !... Sa Majesté ne peut lui accorder une audience particulière ; elle travaille avec des plénipotentiaires étrangers, et se prépare au noble hymen qui l'élève au trône de France. Un chevalier arrivé des bords de la Durance, lui a porté l'heureuse nouvelle d'une victoire

remportée par ses troupes sur celles du comte de Forcalquier. Guillaume et ses soldats, repoussés de l'autre côté du fleuve, sont poursuivis par les vainqueurs ; et des réjouissances publiques viennent d'être ordonnées par la reine.

Sa Majesté témoigne à l'orphelin d'Aiguemar ses regrets de ne pouvoir l'admettre auprès d'elle dans la matinée : mais le soir au cercle de la cour où, par une faveur spéciale, il lui sera permis de se rendre, elle recevra ses adieux.

Ce froid message de la princesse a dissipé les illusions dont s'était bercé l'ancien page. Le dépit, l'indignation et le courroux se sont emparés de son âme ; il prend mille résolutions qu'il rejette tour à tour ; il veut sortir du palais à l'instant même ; puis il veut rester....., puis écrire. Il se décide enfin à se rendre au cercle où la reine l'invite.

La réunion sera brillante, mais peu nombreuse ; elle ne doit être composée que du grand maréchal, des chevaliers d'honneur, des chambellans, du sénéchal, des grands veneurs, des officiers de la fauconnerie et

des premières dames de la cour. Plusieurs poètes célèbres y doivent lire quelques fragmens de leurs œuvres; et des troubadours renommés y feront entendre leurs chants sur la mandore provençale.

Les ministres ne pourront assister à cette assemblée, par une raison assez simple: ils avaient été destitués la veille. C'était assez l'usage à Aix de changer souvent les puissances; et les brevets de remplacemens étaient une sorte de navette administrative, toujours allant ou revenant, et presque jamais en repos. Cependant, en huit ou dix ans, la capitale n'avait vu passer qu'environ quatorze ministres. Dans un semblable laps de temps, à en croire la calomnie, une grande ville moderne en a admiré soixante-huit.

Divers costumes avaient été portés à Alameda par les pages de la princesse. Vêtu avec moins de richesse que d'élégance, il s'est rendu à la salle des concerts où se tient le cercle royal; mais le maître des cérémonies, jaloux du sauveur de la reine comme tous les preux du palais, avait ou-

blié, à dessein, de lui indiquer l'heure de la réunion; et depuis long-temps la cour était rassemblée lorsque, au milieu d'une lecture, le jouvencel fit son entrée.

Son arrivée tardive a paru un nouveau manque de respect à la dignité souveraine; et des murmures peu flatteurs, des sourires méprisans, des regards d'inimitié, ont seuls accueilli l'orphelin.

Il feint de ne rien remarquer. Au fond de la galerie magnifiquement éclairée, Zénaire est assise dans un fauteuil royal, entourée de ses chambellans et de ses dames. Il la salue profondément; et non loin d'elle il a pris place en un siège resté vacant.

Le jouvencel, par malheur, se trouve assis près du sénéchal. Ce proche parent de la reine est le plus hautain des guerriers. Bien qu'à l'hiver de ses années, il se figure être au printemps. Quoique sans talent poétique, il se croit un fils d'Apollon. Son costume est celui des jeunes chevaliers; et ses discours maniérés, ceux des faux élèves du Pinde.

La lecture, un instant suspendue, va être

reprise. L'élève d'Eral a porté les yeux sur l'auteur qu'écoutait l'assemblée ; il l'a reconnu, c'est Drollon, le descendant de Roscius.

« — Sire chevalier ! dit-il au sénéchal, » oserais-je vous demander quel est le titre » du poème ?

» — *La vie et la mort d'Hosannah* (1), » répond le puissant dignitaire.

« — *D'Hosannah !* répète Alamède. Le » plaisant héros à chanter !

» — Dans ce poème remarquable, » a repris gravement le chef, « Drollon conduit l'*Hosannah* personnifié depuis son berceau jusqu'à sa tombe ; et sa muse sème de fleurs » le sentier de sa noble vie.

» — La lecture est-elle avancée ?

» — Le poème est au dénouement. *Hosannah* a perdu la vie.

(1) C'était encore là une des folies du temps ; on personnifiait tout, et on faisait de la poésie sur les objets les plus antipoétiques : c'étaient des tours de force qui charmaient les lecteurs. Voyez Duradier, *Récréat. hist.*, t. I. — *Hist. de Nîmes*, t. III.

» — Il n'est plus !... » poursuit l'orphelin avec une expression pathétique : « Ah ! combien je me reproche de n'avoir pas assisté » à ses derniers momens !

» — Silence ! » dit le sénéchal.

Drollon tient son cahier et déclame.

.....
Hélas ! devers l'ancien des siècles disparus
Sa belle âme avait fui... Hosannah n'était plus.
Ah ! du bel Hosannah que deviendra la mie !
Tendre Iza, que fais-tu, qu'attends-tu de la vie ! ! !...

A l'autre du torrent, au roc de la forêt,
Sur le sol des déserts la triste Iza pleurait...
O de la solitude ineffable harmonie !...
L'eau murmure un soupir, l'air une voix chérie.

Iza tombe à genoux. Entre les noirs sapins
Soudain siffle en courroux le vent des monts lointains.
« — Hosannah ! dit la vierge ; ô moitié de mon être ! »
La voix de la tempête a répondu : « — Peut-être. »

« — Dieu ! dit la douce fille, il vient... il est ici...
PEUT-ÊTRE ! mot sublime ! ah ! lui seul parle ainsi.
Réponds encor ! réponds !... » Vain espoir ! vaine attente !
Un lugubre silence a repoussé l'amante.

Le désert est muet ; le ciel est ténébreux ;
La lune entre les rocs glisse ses pâles feux.
Iza, fleur du torrent ! rose pâle et flétrie !

Hosannah s'est éteint... plus d'hymne pour ta vie.
 Ah! la vie ici-bas qu'est-elle? Un doute amer;
 Une orageuse nuit dont l'amour est l'éclair.

Iza pousse un soupir... un tombeau s'ouvre encore.
 Mystérieusement son âme s'évapore.
 Chant de l'enthousiasme! ah! de l'amour d'Iza
 Sois le DE PROFUNDIS! et pleurons... HOSANNAH.

Drollon a terminé sa lecture; et l'orphelin surpris, se tournant vers le sénéchal: « — La » singulière poésie! dit-il. Quel est ce nouveau genre d'ouvrage? Des mots sonores, » je l'avoue, ont souvent charmé mon oreille; » mais je n'ai pu saisir, dans leur pompe » harmonieuse, aucune suite et nulle idée. » Quel brillant vague et quel beau vide!

« — Tous les esprits, » répond le dignitaire avec emphase, « ne sont point appelés à com- » prendre cette poésie mystérieuse de l'âme, » dont l'exaltation est l'essence, dont l'im- » mensité est la carrière, et dont l'Éternel est » le secret. Drollon est le premier qui, doué » parmi nous du génie de l'inspiration rêveuse, » a fait connaître au monde savant, la su- » blime profondeur des pensées spiritualisées,

» et l'harmonie des images passionnées que » la terre peut dérober au ciel.

« — Et pourriez-vous, reprend Alamède, » me définir les héros bizarres qu'a choisis le » docte Drollon? Ne pourrais-je savoir quel » est cet *Hosannah* qui a une *mie*, et qui » meurt? cette *Iza* qui erre, je ne sais com- » ment ni pourquoi, au milieu des rochers, » des torrens, des forêts et du désert?... » Pourriez-vous m'expliquer *cet air qui mur- » mure une voix; cette tempête qui dit peut- » être; cette âme qui mystérieusement s'éva- » pore; cette vie qui est un doute amer; et » cet enthousiasme qui est le déprofundis de » l'amour?*

« — La poésie de l'âme, » répond le séné- » chal, « poésie qui va faire tomber à jamais » toutes les autres, est comme la divinité » même; elle se sent et ne s'explique point. » Étendue comme l'infini, elle est un accord » échappé des concerts du palais céleste, des » chœurs de l'éternel amour.

« — L'accord est descendu de trop haut, » interrompt l'élève d'Éral; « il s'est perdu » 5^e Édit. II.

» dans les espaces; et la route a faussé le
» son. »

Un juge instruit les écoutait; il prend la
parole en ces termes :

« — Il n'est point en littérature de genre qui
» doit faire proscrire les autres: tous ont leur
» charme et leur pouvoir. Le chantre absurde
» qui les traite les rend également ridicules;
» mais que, sur chacun d'eux au hasard, le
» génie exerce sa plume, le sublime sera
» partout. »

Un troubadour s'était levé; la cigale d'or
brille à son front (1); il prélude sur sa man-
dore; et, d'une voix tendre et flexible, il chante
cet hymne à la reine.

Fille des héros et des rois!
Astre brillant de la Provence!
Ta gloire égale ta puissance:
Heureux qui naquit sous tes lois!

(1) Les troubadours attachaient, les jours de
grande cérémonie, une cigale d'or à leurs toques
ombragées d'aigrettes. — (Voyez *Hist. des trouba-*
dours.) Les poètes grecs, selon Platon, portaient
aussi quelquefois une cigale d'or à leur coiffure.

Ah! tous les trésors d'un empire,
Tous les sceptres des souverains,
Valent-ils pour nos paladins
Un doux regard de Zénaïre!

Ah! soyez, tous, ses défenseurs,
O vous qui cherchez la victoire!
Elle est la fille de la gloire,
Comme elle est la reine des cœurs.
Bardes, que le génie inspire!
Guerriers, que charment les combats!
Il n'est de céleste ici-bas
Qu'un doux regard de Zénaïre.

Minerve a formé son grand cœur;
Partout les Grâces l'ont suivie;
Hébé lui donna sa fraîcheur,
Et chaque Muse son génie.
Du Dieu d'amour elle a l'accent;
De Vénus elle a le sourire;
Et le Ciel tout entier descend
Dans le regard de Zénaïre.

La salle applaudit avec enthousiasme;
et l'altière souveraine témoigne au chantre
sa satisfaction. Alamède seul n'a point mêlé
ses acclamations à celles de l'assemblée.
Le regard tant vanté de Zénaïre est tombé
sur lui avec l'expression d'une froideur dédai-
gneuse... Tout dans son cœur parle contre
elle; et la secrète irritation de ses pensées
s'accroît des flatteries du poète.

Un autre fils de la Provence a modulé les
vers suivans en s'accompagnant de la harpe.

Amour! sur ta lyre attendrie
Fête une nouvelle Cypris!
Moi, je célèbre ton génie,
O moderne Sémiramis!
Comme un héros tu tiens les rênes
Du royal char des potentats;
Et le plus puissant des états
Est à la plus belle des reines.

Elle est notre immortelle égide,
Notre sublime déité;
N'ayons plus que sa voix pour guide,
Et pour lois que sa volonté.
De Guillaume en nos vastes plaines
Elle a vaincu les légions.
La plus belle des nations
Est à la plus grande des reines.

Ces louanges outrées, ce concert d'adulations ont ravi tous les assistans; et l'impatience d'Alamède est à son comble. Parmi les courtisans de la princesse il vient de reconnaître des membres de l'association secrète qu'il a présidée chez le duc de Roquemire; et ce sont ceux dont les applaudissemens et les transports éclatent avec le plus de violence. L'orphelin connaît leurs véritables sentimens;

et son courroux, qu'il contient à peine, égale son indignation.

La fille de Raymond n'ignore pas le talent musical d'Alamède. Elle sait que jadis il avait formé le projet d'être troubadour; et, désirant entendre sa voix, elle le fait prier par un de ses chambellans de lui chanter quelques rondeaux. Le désir de punir l'insolence marquée des courtisans à son égard, d'effrayer les traîtres, et de se venger d'une reine ingrate en rabaissant sa fierté, s'empare à l'instant de son âme. Il accepte la lyre offerte; il ne songe ni à l'audace de son projet, ni aux suites qu'elle peut avoir; et l'imprudent, qui ne sut jamais réfléchir, chante d'une voix harmonieuse ce *servente* qu'il improvise.

Fille des rois! un vil encens
Peut-il flatter ton âme altière!
Vains éloges! trompeurs accens!
Toutes les reines de la terre
Ont entendu les mêmes chants.

Seul, je te parle sans détour
Sur le sol de la flatterie.
Ouvre enfin les yeux au vrai jour!
Je ne vois que la perfidie
Dans les cœurs où tu vois l'amour.

A cette seconde strophe, une rumeur toujours grossissante interrompt le chantre inspiré. Zénaire, vivement agitée, laisse apercevoir son trouble. Ses dames, d'un œil irrité, désavouent leur ancien protégé. Aucun signe d'approbation n'encourage le troubadour; et cependant il continue avec une énergie nouvelle :

Quand l'orage gronde à l'entour,
Tu dors sans ouïr le tonnerre.
Tremble, idole de ce séjour!
Autour des trônes de la terre
Est un vaste gouffre... la cour.

Reine! ici quel flatteur accueil
Ont reçu de folles louanges!
Ah! des grandeurs quel est l'écueil?
Qui perdit le roi des archanges?
Ce qui t'égare aussi... l'orgueil.

Un cri général d'indignation est parti de tous les points de la galerie. La souveraine s'est levée, et rentre dans ses appartemens. Elle n'a pas eu la force de commander à ses gardes l'expulsion du téméraire..... Mais, sortir courroucée de la salle, c'est donner tacitement aux officiers de son palais l'ordre de sévir contre lui.

Ses genti-femmes et une partie de sa cour l'ont suivie. Les poètes et les troubadours s'écartent avec effroi d'Alamède, comme si la lèpre l'eût frappé. Les harpes ne résonnent plus. Le salon des fêtes se vide; et un silence menaçant y succède aux chants d'allégresse.

Le jouvencel, calme et serein, ayant alors déposé sa lyre au pied de l'estrade royale, traverse l'enceinte à pas lents... Mais le sénéchal, sa baguette blanche levée, s'avance vers lui d'un air grave, lui ferme le passage et s'écrie : « — Audacieux aventurier ! obscur orphelin d'un hameau ! qu'un châtement juste et vengeur punisse enfin ton impudence ! »

Jetant un regard moqueur sur le pourpoint rose et argent du représentant de la reine : « — Noble vieillard !... » dit Alamède.

« — Insolent et vil bateleur ! » interrompt le haut dignitaire, « rends-moi sur-le-champ ton épée ! tu n'es point fait pour la porter. »

« — Sans mon respect pour les cheveux blancs, » lui répond l'élève d'Éral, « le »

» chef qui m'ose ainsi parler posséderait
» bientôt ce fer..... mais au milieu de sa
» poitrine. »

Le sénéchal, non moins emporté qu'orgueilleux, ne se contient plus à ces mots, et fond sur lui à main armée. Irrité de cette attaque aussi lâche que brusque, l'orphelin d'Aiguemar recule, esquivé l'atteinte perfide, et, tirant son glaive à la hâte, a paré les coups ennemis.

Les officiers du palais, qui, par respect pour le rang élevé du parent de leur souveraine, s'étaient tenus à l'écart, s'empres- sent de voler à son aide. Hélas! il est déjà trop tard. Le sénéchal, en son aveugle rage, s'est jeté sur le fer d'Alamède, et s'est percé lui même..... Il tombe baigné dans son sang.

Autre scène, nouveau tumulte! les chevaliers d'honneur de la reine accourent aux cris du blessé. Le vainqueur n'avait pas frappé, il n'avait fait que se défendre. N'importe, les preux le saisissent, et le déclarent assassin. Il est traîné, chargé de chaînes, vers une des prisons du palais. Avoir osé

lever une arme homicide sur un prince du sang des Raymonds, sur le premier des grands du royaume, est un forfait irrémis- sible. Un conseil de guerre s'assemble; et la condamnation du prétendu meurtrier ne saurait être mise en doute.

Le maréchal prince d'Orange préside le conseil de guerre qui va juger l'orphelin d'Aiguemar: et la reine au désespoir, trompée par le faux rapport des officiers de son palais, abandonne à toute la rigueur des lois celui qu'une voix universelle a déclaré coupable d'assassinat. Elle n'ignore pas l'attachement que porte le roi son père au sénéchal qu'il a placé près d'elle. Elle sait qu'il l'accablerait de son courroux, s'il n'était tiré une prompte vengeance de l'homicide; et la malheureuse princesse attend, dans une anxiété inexprimable, l'arrêt qui va briser son cœur.

Parmi les membres du conseil, il en est qui, s'étant rendus en secret près d'elle, l'ont quittée avec le projet de sauver les jours d'Alamède. Elle aura sans doute plaidé

la cause de son libérateur; mais, craignant de laisser lire en son âme, elle n'a point osé commander; et lorsque le pouvoir en est réduit à prier, il est plus sage à lui de se taire.

L'arrêt est prononcé dans la nuit. Loix anciennes, décrets nouveaux, vieux édits, modernes statuts, tout a été fouillé, compulsé, discuté, interprété, analysé, et ajusté à la circonstance en l'espace de moins d'une heure. Le guerrier nommé rapporteur auprès du tribunal suprême, a d'abord prouvé incontestablement que le dernier acte d'Alamède était la suite inévitable de ses antécédens. Il a fait lumineusement ressortir de l'histoire de sa vie, sinon des crimes constatés du moins son aptitude aux crimes. Il a démontré clairement que tout habile observateur aurait pu remarquer, dès le jour de son arrivée à la cour, sa tendance à l'assassinat. Puis, le savant logicien, après une péroraison touchante sur la clémence et l'humanité, a conclu à peine de mort.

Cependant une voix s'est élevée pour faire valoir en faveur de l'accusé les circonstances

atténuantes. N'a-t-il point sauvé la princesse! et lorsqu'il a tiré le glaive, n'avait-il point été frappé?... Mais, hélas! dès les premières paroles prononcées à la décharge d'Alamède, l'orateur est interrompu. De tous côtés on s'écrie que la discussion est close; que l'assemblée est suffisamment éclairée; que l'affaire a été exposée, détaillée, débattue, comprise, approfondie, défendue et mûrie avec toute l'équité convenable; qu'une sagesse prévoyante veut en certaines occasions une justice expéditive; et que haranguer est chose intempestive quand frapper est chose pressante.

Les lois d'ailleurs, qui, selon leur constant usage, ont mille développemens inimaginables et mille explications inattendues, prononçaient toutes, ce jour là, la condamnation d'Alamède. Ses services mêmes, accompagnés de commentaires, se sont criminalisés tout à coup. Il se trouve avéré qu'il a eu des rapports secrets avec l'association ténébreuse nommée les *invisibles*; qu'il porte un soleil d'or sur lui, tel qu'en possèdent les adeptes; qu'il tient le fil d'une trame immense à ramifications européennes; et qu'à l'effet de s'in-

roduire au palais comme guerrier libérateur, il s'entendait avec les soldats qui, au bois de Sainte-Richilde, osèrent attaquer la reine. Enfin, atteint et convaincu de haute trahison, le meurtrier du sénéchal sera, par arrêt souverain, décapité le jour suivant.

Le char de la nuit parcourait silencieusement la plaine éthérée; et l'élève d'Éral, après s'être long-temps débattu avec ses douloureuses pensées, venait enfin de s'endormir lorsque la porte de sa prison s'ouvre et l'éveille. C'est l'arrêt du conseil de guerre que vient lui lire un magistrat. Alamède connaît son sort.

«—Quoi, déjà! s'est-il écrié. Ainsi donc, » en ce moment, j'ai dû avoir été cité à un tribunal où je suis censé avoir été en toute règle » écouté, défendu, interpellé, convaincu, » jugé et condamné; la douleur a sans doute » égaré mes esprits, car je ne me souviens » nullement de tous ces préludes de mort.

«—Vos juges, d'après l'ancienne coutume, » répond gravement le magistrat, font cher-

» cher à Aix quelqu'un de vos parens pour » exécuter la sentence.

«—J'entends, pour remplir envers moi les » nobles devoirs de bourreau (1). L'aimable » et touchante coutume! c'est quelque con- » damné ingrat qui sans doute a fait ce pro- » verbe : *Il n'est rien de pis que les siens.*

«—Accusé! les membres illustres de la » haute-cour ont daigné, en leur bienveillance » pieuse, vous accorder la permission de verser » votre repentir dans le sein d'un ecclésiastique.

«—Remerciez gracieusement pour moi les » membres illustres qui vous envoient; je suis » extrêmement touché de leur sollicitude » obligeante en faveur de mes derniers mo- » mens. »

Le magistrat s'est retiré. Un soupir involontaire échappe du sein d'Alamède. L'au-

(1) A cette époque, les fonctions de bourreau étaient honorables : cet exécuteur de la justice était revêtu d'un surplis, comme les prêtres, et se faisait une gloire de sa charge. *Hist. du Dauphiné*, t. I, p. 26, col. 2. — Papon, *Hist. de Provence*, t. II, l. III, p. 210.

rore éclairera son échafaud ; et c'est au printemps de ses jours qu'il va prendre congé de la vie.

Mais ces tristes réflexions sont interrompues par un bruit léger. Des pas furtifs s'avancent vers sa sombre demeure. Une clef, inconnue peut-être au geôlier, ouvre la redoutable porte. Une jeune fille à demi-voilée se présente ; elle pose un doigt sur sa bouche ; elle détache ses fers à la hâte , et lui dit à voix basse : « — Suis-moi. »

Le jouvencel obéit. A la clarté d'une lampe que tient sa libératrice , il franchit diverses enceintes ténébreuses , monte ou descend plusieurs escaliers tortueux , parcourt des corridors déserts , et se trouve enfin , après une longue marche , dans un des appartemens de la reine.

Là , son guide s'arrête et le quitte. O quel instant pour Alamède ! Au fond du salon peu éclairé où ses pas ont été conduits , la fille de Raymond l'attend. Elle est assise , son visage est souffrant et pâle , et des vêtements noirs la couvrent.

« — Orphelin d'Aiguemar ! » lui dit-elle

d'une voix altérée , « un meurtre horrible a » souillé votre main ; et , quoique la blessure » du sénéchal ne soit pas mortelle , les lois » sévères du royaume ont prononcé votre » trépas. Cependant votre sort m'intéresse. » Je ne puis oublier que je vous dois la vie ; » et , bien qu'une circonstance inexplicable » ait jeté contre vous sur le combat de la fo- » rêt une sorte de voile odieux , je rejette » l'affreux soupçon et veux vous sauver à mon » tour. Une de mes *ancelles* (1) va diriger » votre fuite. Vous échapperez à tous vos en- » nemis , hors au plus cruel... le remords.

« — Eh quoi ! s'écrie le jouvencel , vous avez » pu me croire assassin !... Ainsi donc , comme » toutes les puissances couronnées , vous » voyez par les yeux qui vous entourent ; vous » pensez par l'esprit d'autrui ; et , royale nuée » à mille formes , vous êtes ici tout... hors » vous-même. »

Puis , avec toute l'énergie de l'innocence et toute la force de la vérité , il lui raconte la funeste scène qui précéda son arrestation.

(1) Suivante.

» — Reine ! » poursuit-il en achevant son récit , « mon sort, m'avez-vous dit, vous intéresse ; et cependant ce n'est que lorsqu'un arrêt infamant m'a frappé que vous m'appellez pour m'entendre ! Ce n'est qu'au moment de périr que je puis venir, mystérieusement, me justifier à vos yeux ! Ce n'est qu'en me facilitant une honteuse évâsion que vous sauvez mes jours condamnés ! Ce n'est enfin qu'en me déshonorant plus encore que vous m'arrachez à l'échafaud !

» — Hélas ! réplique Zénaire, je n'ai pu faire davantage pour vous en ce funeste jour. Le prince d'Orange et le sénéchal, placés par mon père à la tête du gouvernement pour me servir de conseils et de guides, ont plus d'empire ici que moi.

» — Et c'est donc là, dit l'orphelin, cette haute souveraineté dont votre âme s'enorgueillit ! Votre sceptre, vain ornement, n'est qu'un simulacre pompeux ; et le faste qui vous entoure, la couronne que vous portez, rien qu'un appareil dérisoire. Ah ! dépouillée de sa puissance, et ne conservant que ses chaînes, la grandeur, imposante et vide,

» qu'est-elle ?.... un squelette paré. O princesse, que je vous plains !

» Pardon !.... un langage aussi franc plaît peu, je le sais, aux monarques. Je ne dirai plus que quelques mots : vous êtes entourée de traîtres, et de grands dangers vous menacent. Au dernier concert de la cour, j'ai vu, j'ai retrouvé, j'ai reconnu vos plus perfides ennemis parmi ceux dont l'enthousiasme pour vous éclatait avec le plus de force. C'est contre eux que tonnait ma lyre, et.... »

La reine alarmée l'interrompt : « — Quels sont ces traîtres ? nommez-les-moi.

» — Selon mon étrange habitude, » lui répond-il en souriant, « j'entre parfois dans les salles du mystère, mais jamais dans le secret des noms. Ceux que portent vos ennemis me sont aussi cachés... que le mien.

» — Mais de noires machinations se tramment, dites-vous, contre moi ?

» — Les complots se forment toujours où s'élèvent les diadèmes. Doublez le nombre de vos gardes, et veillez sur la capitale. »

L'horloge du palais sonne la deuxième
5^e Édit. II.

heure de la nuit. « — Le temps presse ! dit
» Zénaire ; séparons-nous.

» — Et pour jamais , » a reparti le jou-
vencel.

« — Pour jamais ! » répète en tressaillant
la princesse , « pourquoi cette sombre pen-
» sée ?... Vous ne marchez point à la mort.

» — Vous allez marcher à l'autel , » ré-
pond tristement Alamède. « Dans quelques
» jours vous serez reine de France. Un au-
» tre sceptre , un nouveau trône , vous appel-
» leront en d'autres climats. Vous posséderez
» tout sur la terre..... hors un cœur tendre
» et dévoué. Séparés par un sort contraire ,
» nous le serons bientôt par de vastes ré-
» gions. Mais peut-être une sympathie dou-
» loureuse unira nos destins divers. Hélas !
» du trône à la chaumière souvent les sou-
» pirs se répondent. Vous gémirez au sein
» des cours , et je pleurerai dans la solitude.

» — Vous pleurerez ! » dit Zénaire levant
sur lui des yeux baignés de larmes ; « qui ?
» vous , indépendant , jeune et libre ! Ala-
» mède , vous pleurerez ?....

» — Pour la dernière fois je vous parle , »

reprend-il avec véhémence , « et je ne vous
» offenserai plus. Oui , je le sens , le léger ,
» l'insouciant , le joyeux page d'Aiguemar n'a
» plus de bonheur à attendre dans sa car-
» rière ; il vous a vue , il pleurera. Pardon-
» nez un dernier transport à qui ne doit plus
» vous revoir !.... Oh ! pourquoi un diadème
» fatal couvre-t-il votre front ! pourquoi vous
» défend-il d'écouter les seuls mots célestes
» de la vie , ces paroles enchantées : *Je*
» *t'aime !* »

Le feu de ses regards , l'expression de son
charmant visage , la douloureuse harmonie
de ses accens , ont porté le dernier coup à
l'âme sensible de la reine. Elle n'a plus la
force d'interrompre des aveux qu'en son es-
prit l'orgueil repousse , mais qu'en son cœur
l'amour appelle ; et le jovencel continue :

« — Que n'ai-je un sceptre à vous offrir !
» ou plutôt que n'êtes-vous la simple fille
» des valions et moi le pâtre des montagnes !
» Au séjour paisible des champs , j'aurais pu
» vous dire « *je t'aime* , » et là vous m'eussiez
» écouté !..... Heureux toits de la solitude ,
» où les cœurs se parlent sans contrainte ,

» ah ! vous êtes les vrais palais , et l'amour
» seul le vrai monarque !

La fille de Raymond se lève , et lui tend
une main tremblante. « — Alamède , dit-
» elle , adieu !... »

Mais sa voix entrecoupée a prononcé ces
mots comme s'ils eussent été les derniers
qu'elle dût proférer de sa vie. Zénaire ne
cache plus ni son abattement ni ses pleurs.

« — Reine ! » a repris le servant d'armes
d'un accent non moins étouffé , « montée
» sur le trône de France , vous souviendrez-
» vous d'Alamède ?

« — Ah ! que trop ! » répond la princesse.
« Homme cruel ! regardez-moi. Que pou-
» vez-vous demander encore ! et que puis-je
» dire de plus !... »

Il se précipite à ses pieds. Il va faire éclater
de nouveau son amour et sa reconnais-
sance. Mais la fille de Raymond l'arrête ; et ,
reprenant sa dignité : « — Alamède ! c'en est
» assez ! je vous ai laissé lire en mon âme...
» Séparons-nous , et pour la vie ! Imitiez-moi ,
» sacrifiez l'amour au devoir ; et , condamnés
» à l'infortune , prouvons du moins , par nos

» vertus , que nous méritions le bonheur.
» Alamède ! Il n'est que trop vrai , mon avenir
» désenchanté ne me présente plus ici bas
» qu'un sceptre et des larmes... Adieu. »

Elle dit.... elle a disparu. L'orphelin ,
accablé par le passage subit de la joie la plus
vive au désespoir le plus affreux , est resté le
front abattu , et comme dans un état d'in-
sensibilité totale. Il est aimé , et pour tou-
jours il perd celle qu'il aime : il vient d'en-
tendre des paroles de tendresse , et elles sont
un arrêt d'exil.

Une voix douce l'appelle , et le retire de
son immobilité douloureuse. L'ancelle (1) de
Zénaire est debout devant lui , sa lampe à la
main. « — Où veut-on que j'aïlle ?... » dit-il
d'un ton brusque et l'œil égaré. Puis , sans
résistance , il la suit.

Après avoir traversé divers appartemens
obscurs , et passé par plusieurs communica-
tions secrètes , Alamède , qui n'a rien vu , rien

(1) Suivante ou chambrière. Ce mot est souvent
employé par les anciens auteurs. Voyez Roquesfort ,
Gloss. de la langue romane , v°. Ancelle.

écouté, rien remarqué, se trouve en un vaste jardin que la nuit couvre de ses ombres. Bientôt il arrive à une porte du parc donnant sur la forêt de Sainte-Richilde. Voilà le tertre de gazon où il tomba privé de ses sens aux pieds de Zénaïre. Là, sa conductrice s'arrête. Elle lui parle; elle lui indique les routes de la forêt qu'il doit prendre; elle a prononcé les noms de chevaux et de voiture; elle lui a expliqué tout ce que la reine a disposé pour assurer sa fuite; l'orphelin n'a rien entendu. Cependant, d'un signe de tête, et comme l'ayant parfaitement comprise, il la salue, la remercie; et la jeune fille le quitte.

Alors, seul, il s'éloigne précipitamment de la demeure royale; mais il n'a suivi aucune des recommandations qui lui avaient été prescrites; il n'a point pris le chemin qui lui était désigné; il marche à l'aventure au milieu des bois, et laisse errer ses pas au hasard.

L'air frais de la nuit a rétabli par degrés le calme dans ses sens; son désordre mental a cessé; sa course s'est ralentie; et ses yeux

levés vers la voûte éthérée semblent adresser une prière au Consolateur immortel.

Tout à coup, derrière lui, un bruit continu et croissant fait mugir les échos lointains. A la clarté scintillante des étoiles, il aperçoit une sorte de char antique et découvert, qui, traîné par deux coursiers agiles, traverse avec rapidité la forêt, et va passer auprès de lui. Une femme assise en tient les rênes; et sa stature remarquable, son costume plus que bizarre, son excursion induc, tout rappelle en elle les magiciennes nocturnes, qui parcourent furtivement, selon les traditions superstitieuses, les solitudes funéraires. Cette inconnue, qui peut-elle être?... La dame de Saint-Christogone.

Sur sa tête s'élève une haute coiffure, en forme de casque à longue visière, et surmontée d'une touffe de plumes noires. Une mante juive, de couleur azurée, sans manches, sans attaches et sans ceinture, est drapée autour de sa taille; une épaisse fourrure grise enveloppe son cou et la partie inférieure de son visage; enfin, une espèce de

banderolle en soie pourpre, enflée par le souffle des vents, flotte, froissée, sur ses épaules, semblable à une bannière usée revenue d'un combat funeste.

Un cri de surprise et de joie a fait retentir la forêt. Elle a reconnu Alamède; et ses grands yeux noirs fixés sur lui, brillent, en ces bois ténébreux, comme deux escarboucles ardentes au fond d'une caverne enchantée.

Elle étend vers lui ses bras nus avec une sorte d'égarément, telle que la possédée d'Endor en apercevant Samuël; et, tenant dans une de ses mains une bague jaune empreinte de caractères hébraïques, elle eût semblé Assuérus tendant le sceptre d'or à Esther, si Alamède en ce moment eût eu la moindre ressemblance avec la fille de Mardochée (1).

« — O mon fils!... » s'est-elle écriée.

Elle arrête son char. L'orphelin s'élançe vers elle. Elle le presse contre son cœur; et, tandis que ses fiers coursiers reprennent

(1) Fille adoptive. Esther était sa nièce.

leur essor rapide, l'enthousiaste Ipsiboë, revenue de ses premiers transports, lui adresse les mots suivans :

« — Eh quoi! c'est seul et perdu dans
 » les forêts, comme l'animal timide et sau-
 » vage, que je devais te retrouver! Quand
 » la Provence tourne ses regards avides vers
 » une aurore libératrice, quoi, cette aurore,
 » se voilant au lieu de s'élever radieuse, se
 » perd sous de sombres nuées! Nouveau Sam-
 » son déshonoré qu'a plongé dans les fers
 » une moderne Dalila, ne peux-tu relever
 » ton front et renverser le temple impie!
 » Indigne héritier de trois siècles de gloire,
 » vois couler les pleurs que ton amour in-
 » fâme m'arrache!.... Mère tendre et chré-
 » tienne infatigable, j'ai donc vainement de-
 » contrée en contrée, et de chapelle en cha-
 » pelle, imploré pour toi le Seigneur; tu tra-
 » his toutes mes espérances. Ah! lorsque, au
 » pied des saints autels, je courais supplier
 » pour toi les effigies miraculeuses de nos
 » Thébâides sublimes (1), les prêtres des loin-

(1) Alors, sur les rives incultes de la Durance, et
 5° Édité. II.

» taines rives se demandaient avec surprise :
 « Quelle est cette pèlerine inconnue, dont
 » la foi vive et les prières remplissent nos
 » enceintes pieuses des parfums de l'amour
 » divin?..... » Hélas! et mon attente est
 » trompée! Mes longues peines sont perdues!
 » O mon Alamède! ô mon fils! pour ta mère,
 » et pour tout un peuple, ici tu devais être
 » un Éden, et tu n'es qu'un désert stérile. »

Sa tendresse exaltée, ses larmes éloqu岸tes et sa douleur religieuse ont pénétré le cœur d'Alamède. Elle a repris sur lui son empire; et, sous le poids de ses reproches, le jouvencel reste atterré.

Ils sont sortis de la forêt. Déjà les murs d'Aix s'aperçoivent. Ils seront en peu d'instans aux portes de la ville. Ipsiboé, donnant son char à guider à l'orphelin pour mieux se livrer aux inspirations de son âme, lève au ciel ses mains et s'écrie :

« — Grand Dieu! bannis de sa pensée

dans des champs encore déserts, une légion d'anachorètes s'étaient établis à l'exemple des Pères du désert. *Hist. de Provence*, Papon.

» une image fatale! Daigne extirper de son
 » sein une flamme coupable! La tempête
 » gronde et s'avance, la foudre va sillonner
 » les nues, l'heure de la régénération sonne.
 » Arbitre éternel, parle-lui!..... purifie la
 » coupe royale d'où doit découler sur la Pro-
 » vence l'eau vive de la liberté! relève la tige
 » des grands hommes! et que mon Edgar,
 » repentant, au sein d'un nouvel Israël, mon-
 » tre un nouveau David à la terre! »

Les magiques rayons des astres de la nuit éclairaient son visage expressif. Les vents agitaient le panache noir qui ombrageait son front. Son char fendait les airs, semblable au tourbillon qui enlevait Hénoch. Alamède écoutait avec surprise comme Moïse au buisson ardent; et les vagues lueurs du firmament, en harmonie avec les mystérieuses prières d'Ipsiboé, jetaient sur cette scène imposante une solennité fantasmagorique.

L'orphelin ose enfin parler : « — Je suis
 » moins coupable que vous ne le pensez, dit-
 » il : apprenez que, par une cruelle fatalité,
 » j'ai perdu, avant d'avoir pu le lire, l'écrit
 » où vous me révéliez le secret de mon ori-

» gine. J'ignore encore qui je suis et à quoi
 » je suis appelé. Peut-être qu'éclairé sur mes
 » destins, je n'eusse pas trompé votre at-
 » tente : peut-être que sachant mon nom...

» — Se peut-il ! » interrompt la dame de
 Saint-Chrisogone, « le mystère de ta nais-
 » sance ne t'est point encore révélé !... »

Elle porte ses mains à son front, et paraît
 méditer profondément. Le char traversait
 alors les rues de la capitale ; et les chevaux
 qui le traînaient, appartenant sans doute au
 duc de Roquemire, se dirigeaient, en redou-
 blant de vitesse, vers le palais du templier.

« — O ma première protectrice ! » reprend
 le jeune homme suppliant, « de grâce rompez le
 » silence ! nommez-moi ceux à qui je dois la
 » vie ! »

Ipsiboë se lève brusquement ; puis, de-
 bout sur son char, lui montrant le dôme
 éternel, et dans l'attitude inspirée d'une
 prêtresse de l'ancienne Gaule : « — Ala-
 » mède ! » s'écrie-t-elle avec une force ex-
 traordinaire, « j'en atteste la sphère divine
 » et les puissances invisibles qui m'entourent
 » et qui m'écoutent : tu es Edgar, fils de

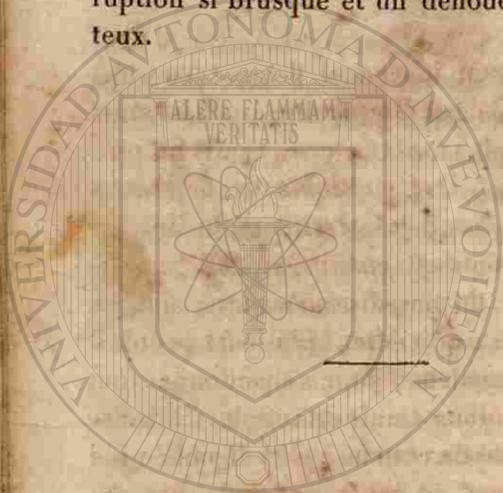
» Fernand ; tu es le souverain légitime de ces
 » immortelles contrées, le dernier enfant
 » des Bozons, l'héritier des rois de Pro-
 » vence !

» — Qui ? moi ! » répond l'élève d'Éral.
 « Moi, le fils de Fernand Bozon ! l'héritier
 » des rois de Provence ! Encore une ques-
 » tion, et ma mère ?....

» — Ta mère !..... eh quoi ! tu le deman-
 » des ?... la voix du sang est donc muette !...
 » ton cœur ne te dit point : *la voilà !* »

Elle dit, lui ouvre ses bras avec amour,
 et Alamède s'y précipite. Mais, ô fatale étour-
 derie ! l'imprudent, pour s'abandonner tout
 entier aux doux transports de la tendresse
 filiale, a jeté de côté les rênes du char qu'il
 conduisait ; et, en ce moment, une torche
 allumée à l'angle d'une rue ayant épouvanté
 leurs fougueux coursiers, tous deux se ca-
 brent et s'emportent. Cruelle et déplorable
 aventure ! tandis qu'Ipsiboë serre son fils
 contre son sein, le char fuit comme enlevé
 par les vents ; et soudain une de ses roues,
 montée sur un amas de pierres, renverse en
 une épaisse couche de paille, au pied des

degrés d'un portique, le couple qui se reconnaissait. Hélas! la scène dramatique avait trop noblement commencé pour une interruption si brusque et un dénouement si pitoyables.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

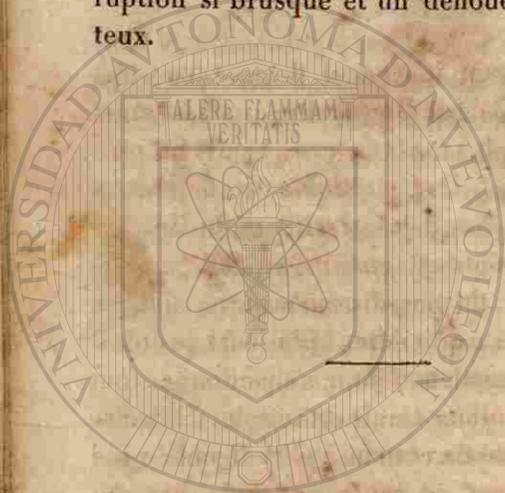
LIVRE DIXIÈME.

Aux cris du jouvencel d'Aiguemar, les portes du palais de Roquemire; sous les murs duquel le char s'était renversé, s'ouvrent précipitamment. Une multitude de flambeaux éclairent la rue; les serviteurs du duc arrêtent les coursiers emportés; et le grand-maître, suivi de plusieurs chevaliers, s'élance vers Ipsiboé, que depuis plusieurs heures il attendait impatiemment.

Au milieu d'un cercle de torches, la puissance du marais revient à elle. Tombée sur un vaste amas de paille, elle n'a pas été blessée; mais sa chute l'a étourdie; et le désordre de ses vêtements est la seule suite fâcheuse de son accident désastreux.

La mante qui lui servait de robe, et qui, sans attaches et sans ceinture, l'enveloppait comme un proconsul du peuple-roi, s'est entièrement séparée d'elle; sa cravate de fourrures s'est dénouée; sa coiffure à pana-

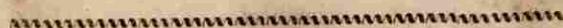
degrés d'un portique, le couple qui se reconnaissait. Hélas! la scène dramatique avait trop noblement commencé pour une interruption si brusque et un dénouement si pitoyables.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS Y ARCHIVOS

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



LIVRE DIXIÈME.

Aux cris du jovencel d'Aiguemar, les portes du palais de Roquemire; sous les murs duquel le char s'était renversé, s'ouvrent précipitamment. Une multitude de flambeaux éclairent la rue; les serviteurs du duc arrêtent les coursiers emportés; et le grand-maître, suivi de plusieurs chevaliers, s'élance vers Ipsiboé, que depuis plusieurs heures il attendait impatiemment.

Au milieu d'un cercle de torches, la puissance du marais revient à elle. Tombée sur un vaste amas de paille, elle n'a pas été blessée; mais sa chute l'a étourdie; et le désordre de ses vêtements est la seule suite fâcheuse de son accident désastreux.

La mante qui lui servait de robe, et qui, sans attaches et sans ceinture, l'enveloppait comme un proconsul du peuple-roi, s'est entièrement séparée d'elle; sa cravate de fourrures s'est dénouée; sa coiffure à pana-

che est disparue ; et , par une métamorphose rapide , la dame à la toge romaine et aux draperies majestueuses se relève tout à coup , en blanc corset , en jupe courte , telle qu'une laitière de hameau à ses occupations matinales.

Ses bras , ses épaules et sa gorge sont nus ; quelques-uns des templiers qui l'entourent , et qui par des vœux sacrés , se sont interdit toute pensée mondaine et sensuelle , croient d'abord devoir détourner la tête avec un pieux respect ; puis , bien que dans le fond de leurs âmes ils rient peut-être du danger , ils se sont voilé le visage , comme le fit Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie.

Mais tandis que l'embarras se peint sur les traits du duc et des autres graves assistans , Ipsiboë , ne faisant pas la moindre attention à son déshabiller lesté et léger , ne paraît ni troublée ni confuse. N'ayant pas retrouvé sa haute toque à plumes noires , elle tortille à la hâte , en turban , et parmi ses cheveux qui tombent en désarroi de tous côtés , la banderole de soie pourpre qui flottait l'instant d'auparavant sur ses épaules. Ressaisissant sa

longue mante , elle en noue une partie à l'entour de sa taille avec la bande de fourrures qui lui serrait le cou avant sa chute ; en rejette l'autre partie au-dessus de sa tête en guise de capuchon ; et la nymphe au cotillon court , incompréhensible protégée , s'offre maintenant en vieux moine aux yeux des spectateurs ébahis.

Au vestibule du palais , une foule de membres de l'association secrète , prévenue à l'avance de son arrivée , est accourue à sa rencontre : là , présentant majestueusement une de ses mains au duc de Roquemire , de l'autre elle élève avec dignité la baguette jaunée et symbolique qui semblait alternativement lui servir de fouet ou de sceptre ; et , ne s'occupant pas plus de sa catastrophe que d'un événement arrivé depuis un quart de siècle , « — Illustres chevaliers ! » dit-elle , « la constitution du royaume est-elle signée ? est-elle prête ? »

Ces premiers mots d'Ipsiboë , cette question pompeuse , étaient peu en rapport sans doute avec les lieux et la circonstance ; mais

l'exaltée des lacs sauvages, soit sur la paille ou sous l'hermine, hors de saison ou à propos, soit debout ou soit renversée, avait toujours devant les yeux la grande idole de sa vie.

Une réponse affirmative a confirmé ses espérances. — « Nobles seigneurs ! » continue-t-elle, « la couronne de l'usurpation sera brisée cette nuit même.

» — Notre char est en mille pièces, » interrompt l'élève d'Éral.

« — Je viens vous annoncer, » poursuit-elle, « les plus favorables nouvelles : avant le retour de l'aurore, le trône des Raymonds tombera.

» — En ce cas, c'est la nuit des chutes, » reprend Alamède à voix basse.

Elle est entrée dans la salle des conférences. « — Princesse ! » lui dit le grand-maître des templiers avec un empressement inquiet, « vous offrirai-je quelque liqueur fortifiante ? Un instant de repos ne vous serait-il pas nécessaire ? Ne vous seriez-vous point blessée ?

» — Moi ! » répond Ipsiboé portant sur le

duc un regard mécontent, « je ne suis blessée que de vos craintes puériles et de vos offres déplacées. S'agit-il, en ce moment décisif, de s'occuper de la course plus ou moins rapide de vos chevaux, d'une descente de char plus ou moins précipitée, d'une manière plus ou moins commode d'arriver au but d'un voyage !....

» Toute considération personnelle doit s'évanouir devant l'intérêt général. Il ne doit plus être pour nous qu'une pensée : rendre à la liberté la Provence, et couronner son roi légitime.

» Chevaliers ! » poursuit-elle avec énergie, « apprenez qu'avant une heure le comte de Toulouse, arrivant à marches forcées, sera aux portes de la capitale. Guillaume de Forcalquier, qui n'avait fui devant les troupes de l'usurpatrice que pour les attirer dans un piège, vient de remporter sur elles une victoire complète. L'armée de Zénaire est détruite, et son diadème est à nous.

» Duc de Roquemire ! le guerrier qui commande dans Aix à la porte du nord, est un

» membre des *invisibles*, et l'un de nos agens
 » les plus dévoués. Qu'il soit à l'instant pré-
 » venu de l'arrivée des toulousains! Aux
 » armes, braves paladins!... Que les uns s'em-
 » parent du palais! que les autres volent au-
 » devant des alliés! et que cette nuit mémo-
 » rable immortalise la Provence!»

Elle dit : son capuchon, rejeté en arrière, laisse voir à la lueur des flambeaux, son visage rayonnant d'espérance. Son courage est celui des héros; et son mâle discours, prononcé d'un ton d'autorité souveraine, a porté l'enthousiasme dans tous les cœurs.

Les chefs de la société secrète obéissent à son ordre : ils vont courir aux armes, Ipsiboé les arrête; et, saisissant la main d'Alamède :
 « — Illustres preux! un mot encore!... Voilà
 » votre prince et mon fils! voilà ce jeune
 » comte Edgar qu'appellent nos provinces es-
 » claves!... Fasciné par l'invincible magie de
 » la beauté, égaré par le philtre passager des
 » amours, il a pu quelques momens tromper
 » votre attente et la mienne, en tombant aux
 » pieds d'une sirène ennemie; mais alors,
 » étant un mystère à lui-même, il ignorait

» son nom, ses destins, ses devoirs; et ce qui
 » lui eût paru un crime comme fils des fameux
 » Bozons, ne pouvait le lui sembler tel comme
 » orphelin obscur d'un hameau.

» Il s'est justifié à mes yeux. Sa mère a
 » dû lui pardonner! Oubliez donc aussi ses
 » erreurs, et ne songez plus qu'à ses droits.
 » Au palais où règne l'ingrate Zénaïre, qu'il a
 » sauvée à Sainte-Richilde, sachez que cette
 » nuit il a été condamné à mort... et que,
 » dans son âme courroucée, la soif d'une
 » juste vengeance doit avoir remplacé l'amour.

» Chevaliers! portez-lui des armes, et qu'il
 » vous guide au champ d'honneur!»

Elle dit : ses commandemens sont ponctuellement exécutés. Une partie des guerriers a quitté la salle. Chacun d'eux se rend au poste qui lui est assigné; et la dame de Saint-Chrisogone, dont les paroles coulaient comme l'huile perpétuelle de la cruche du prophète (1), reprend avec une nouvelle force :

(1) Elie chez la veuve de Sarepta, *Livre des Rois*, ch. XVI.

» — Noble Provence ! royaume des Bozons !
 » tu vas secouer enfin le joug d'un despotisme
 » sans vigueur. Bientôt va disparaître avec la
 » fille de Raymond ce gouvernement à face
 » changeante, à vue courte, à marche ram-
 » pante, à pensée rase, qui, se méfiant sans
 » cesse des serviteurs de la grande dynastie,
 » regarde comme séditieux tout souvenir d'an-
 » tique gloire, toute exaltation des cœurs
 » libres, tout essor d'esprit élevé, tout en-
 » thousiasme de génie. Oui : demain même
 » sera anéanti ce gouvernement à conceptions
 » rétrécies, à routes sinueuses, à lumières
 » occultes, qui se croit étendu, et qui n'est
 » pour ainsi dire qu'aplati.»

A ce dernier mot, à cette dernière image, Alamède, bien que l'âme triste et serrée, n'a pu retenir un sourire; et, grâce à l'épithète *aplati*, la brillante sortie d'Ipsiboé contre Zénaire, ne lui présentant plus qu'une phrase facétieuse, a manqué sur lui son effet.

Le jouvencel attendait impatiemment la fin de ces mouvemens oratoires, comme certains estomacs affamés la conclusion d'une séance législative quand sonne l'heure du re-

pas; mais la dame de Saint-Chrisogone était en verve; et, grosse de pensées, elle semblait avoir retiré de sa chute une véhémence virile, à l'exemple du roi Antée, qui, dans ses luttes contre Hercule, ne se montrait jamais plus fort que lorsqu'il était renversé.

» — Duc! » continue Ipsiboé, « vous te-
 » nez entre vos mains le pacte sacré qui doit
 » lier le prince au peuple. Songez qu'il faut
 » le promulguer avant trois jours.

» Quant à moi, ma tâche n'est point ter-
 » minée. Je n'aspire pas seulement à réta-
 » blir en Provence la monarchie légitime,
 » mais encore à en extirper l'effroyable hé-
 » térodoxie. La secte des manichéens étend
 » de plus en plus ses racines sur notre sol
 » qu'elle empoisonne. L'infâme Pierre de
 » Bruys voit s'augmenter chaque jour le nom-
 » bre de ses prosélytes. Il faut frapper un
 » coup terrible, et j'en suis chargée par le
 » ciel.

» Cette nuit, Bruys et ses principaux sec-
 » taires se rassemblent, non loin de la grotte
 » de Sainte-Richilde, au monastère inhabité

» qui porte le nom d'*Ingoiza*. Ce bâtiment
 » extraordinaire, à tourelles et à fossés, cons-
 » truit en bois et délabré, est le repaire de
 » ces monstres, qui, dévoués aux Bérengers,
 » sont actifs, nombreux et puissans. Je m'y
 » rendrai dans quelques heures avec vingt
 » de nos chevaliers. Les chefs impies faits
 » prisonniers, leurs soldats seront peu à crain-
 » dre. Pendant que vous et les Toulousains
 » vous foudroierez l'usurpation, j'exterminerai
 » l'hérésie. »

Deux servans d'armes du grand-maître
 ont interrompu l'entretien. Ils portent au
 comte Edgar une magnifique armure. Sous
 les murailles du palais, le fils des rois est
 attendu par les preux armés pour sa cause.

« — Va, noble descendant des grands
 » hommes! » s'écrie la dame du marais, « le
 » trône et la gloire t'appellent. »

Conspirateur malgré lui, chef à contre-
 cœur, et souverain improvisé, le jouvencel
 d'Aiguemar suit machinalement les guerriers
 qui l'entraînent aux combats. Monté sur un
 destrier superbe, vêtu d'armes étincelantes,

et le casque orné d'un panache, il écoute
 à peine les preux qui, l'ayant placé à leur
 tête, l'ont assailli de leurs hommages, l'ob-
 sèdent de leurs flatteries, le fatiguent de
 leurs respects.

Tout occupé de Zénaire, et peu fier de
 son nouveau rang, il ne sait s'il doit sou-
 haiter de vaincre ou d'être vaincu. Lancé à
 l'improviste et sans l'avoir désiré, au faite
 périlleux du pouvoir, dans une carrière à
 tempêtes, dans une sphère à hauts désas-
 tres, il regarde avec la même épouvante et
 le présent et l'avenir, et les revers et le triom-
 phe.

Alamède et les *invisibles* passaient près de
 la cathédrale, lorsqu'un cavalier accourt vers
 eux à toute bride; il porte une nouvelle im-
 portante. Le comte de Toulouse et ses guer-
 riers viennent d'arriver devant Aix. La porte
 du nord leur a été livrée, ils sont maîtres
 de la capitale.

Soudain la trompette et les clairons re-
 tentissent. Quelques postes ont pris les ar-
 mes et combattent les Toulousains. La ville
 est réveillée aux cris de guerre et de trahi-

son. Les soldats alliés se répandent sur les places et les carrefours en poursuivant leurs ennemis. Les habitans épouvantés se barricadent dans leurs maisons. Le désordre et la confusion sont au palais. Les conjurés triomphent; et, la main armée de torches, ils parcourent les rues terrifiées en vomissant contre le pouvoir s'écrasant les imprécations de la haine. Le fer brille, le tocsin sonne; les ténèbres éclairées ne présentent de toutes parts que les scènes de la terreur, le triomphe de la perfidie, et le spectacle des vengeances.

« — En quels lieux est la reine? » dit Alamède au messager des rebelles.

« — A Moralin, lui répond-il. Elle n'est point captive encore; mais un escadron de nos braves s'est dirigé vers son château pour se saisir de sa personne.

» — Et ses jours seront-ils respectés?

» — L'ordre du duc de Roquemire est qu'elle soit conduite dans une abbaye, pour y servir d'otage aux vainqueurs. Il a été défendu d'attenter à sa vie; mais si le peu de guerriers qui l'entourent osent impru-

» demment la défendre, il est à craindre qu'au milieu de la nuit et du désordre d'un combat, elle ne soit frappée elle-même d'un coup mortel. »

Quelles paroles pour Alamède! Tout son corps en a tressailli; et dans le secret de son cœur une résolution soudaine est prise.

Tandis que le tumulte redouble, que les factieux et leurs alliés, s'emparant de toute la ville, débouchent par toutes ses issues; tandis que, donnés par divers chefs, des ordres mal compris et mal exécutés se repoussent et se contredisent; tandis que la discorde, s'élevant déjà au milieu des rangs vainqueurs, y brandit sa torche infernale, l'héritier de Fernand Bozon s'est dérobé à tous les yeux le long d'une rue écartée; et, seul, parvient à s'échapper par une des portes de la ville.

Il prend la route de Moralin; il presse de l'éperon les flancs de son coursier; il franchit un espace immense avec la vitesse d'un ouragan. Il a rejoint et dépassé sans en avoir été vu, l'escadron fatal envoyé contre la reine: il est aux grilles du château; et

son malheureux destrier, haletant, les naseaux ouverts et les flancs convulsivement agités, n'a plus que peu d'instans à vivre.

La nouvelle de la prise d'Aix vient d'arriver à Moralin. Un courrier de la capitale y a annoncé que les *invisibles*, aidés par Alphonse Jourdain, allaient y proclamer roi un comte Edgar, fils des Bozons; et la consternation règne au château.

Les principaux officiers de la cour tiennent conseil. Zénaire, au fond de ses appartemens, attend la décision de ses preux; l'alarme générale a dispersé ses serviteurs; et Alamède, parvenu jusqu'à elle, la trouve seule, agenouillée, implorant l'Arbitre suprême.

«— Princesse, fuyez! s'écrie-t-il; quittez
» ce funeste séjour! toute résistance y serait
» vaine et compromettrait votre vie. Ce
» château n'est point fortifié, et votre garde
» est peu nombreuse. Fuyez! vos ennemis
» s'avancent; réfugiez-vous dans quelque fort
» inaccessible, et dérobez-vous à leurs fu-
» reurs.

«— Avertissez le conseil!» répond la reine

éperdue; « réunissez quelques soldats! guidez-vous-mêmes notre fuite!

«— O ciel! il est déjà trop tard, » crie Alamède au désespoir.

Par les fenêtres de la salle, il vient d'apercevoir aux grilles du château, qu'éclairait un brillant fanal, l'escadron armé des rebelles.

Dieu! quelles horribles clameurs!.... les glaives ennemis se croisent dans les cours d'honneur et sous le vestibule; le cliquetis des armes se mêle aux cris des femmes épouvantées fuyant au hasard; les gémissemens des soldats blessés se joignent aux menaces des soldats vainqueurs; le sang inonde les portiques; et les *invisibles* triomphent.

Selon l'usage en pareil cas, les dignitaires du royaume, que divers avis partageaient, s'invectivaient à l'assemblée, pour mieux se préparer aux combats. Ils débattaient un plan de résistance, tandis qu'on abattait les portes du château. Au lieu de faire la défense des braves, ils faisaient la guerre... des phrases. Plusieurs péroraïsons savantes avaient vaincu... plusieurs opinions, lorsque l'argument de

l'épée vint clore la discussion. Il ne put jamais être su qui d'entre eux en cette séance avait remporté la palme... de l'éloquence. Toutes les langues oratoires, au point du jour, étaient muettes.

Mais pendant l'affreuse bataille, l'auguste Fille de Raymond avait retrouvé son courage. S'emparant à la hâte de ses pierreries les plus précieuses, elle sort du château par des passages inconnus; se glisse, à la faveur des ombres, sous les bosquets touffus des jardins; et parvient, suivie d'Alamède, à la porte ouverte du parc conduisant à Sainte-Richilde.

Ils s'enfoncent précipitamment dans l'épaisseur de la forêt; ils sont sans guide et sans secours. Exposés aux plus grands périls, ils n'ont que peu à espérer; et tout est à craindre pour eux. Pourquoi donc les souffrances et la douleur ne viennent-ils point les accabler?... Pourquoi ne succombent-ils pas à la terreur, à la fatigue?... Ah! c'est qu'un enchanteur invisible est en tiers avec le jeune couple; il couvre de ses voiles magiques les

perspectives douloureuses; et, comme les conduisant à son temple, il étend un sceptre de fleurs sur les épines de la route; à leur âme il prête des forces; en leur sein il porte ses flammes; il éclaire l'ombre des nuits; il colore les infortunes; il charme les tourmens eux-mêmes; et cet enchanteur... c'est l'amour.

Après une marche de plusieurs heures, Zénaire, appuyée sur Alamède, ralentit ses pas fatigués. L'aube du matin allait poindre. Frappée par le sort, et proscrite, elle lève les yeux sur l'unique défenseur qui lui reste, son seul espoir, sa seule force, et peut-être son seul ami. Leurs regards se rencontrent; elle soupire... Ah! ce n'est point le trône qu'elle perd, ni les grandeurs qu'elle abandonne, qui, sur la plage solitaire, sont venus faire battre son cœur... Non: sans oser se l'avouer, Zénaire, trahie par la fortune, se sent heureuse, en ce moment, d'une chute qui, pour ainsi dire, la jette délaissée et sans sceptre entre les bras de son amant.

Sa bouche ne lui parle point; mais l'expression de son visage a prononcé plus que

des mots. Ils étaient seuls; l'air était pur et balsamique; les brises de la nuit soupiraient doucement autour d'eux; nulle dignité souveraine ne leur défendait en ces lieux les doux aveux du sentiment; aucun cérémonial glacé ne les enlaçait de ses chaînes; nul témoin perfide et jaloux n'imposait la feinte à l'orgueil; les tourmens, les hasards, les privations et les fatigues, tout était devenu commun entre eux; tout les rapprochait l'un de l'autre; et les douces ombres de la forêt, les tendres harmonies de la nature, les solitudes de la nuit et de l'amour, remplissaient l'âme des amans de leurs voluptés ineffables.

« — Reposez-vous quelques momens, » dit Alamède à Zénaire, « nous sommes » échappés aux dangers.

« — Les dangers! » répète la reine avec un mouvement d'effroi, et comme sortant d'un long rêve.

Puis avec calme, et souriant: « — Alamède! à quoi donc pensais-je!... je les avais » presque oubliés. »

Elle s'assied, au pied d'un orme, sur une pierre que recouvrent un tapis de mousse et

des pampres de lierre. Son sein est oppressé; ses membrassent tremblans; et, contre l'arbre protecteur, elle penche sa tête abattue.

O vanités de la grandeur! hier encore la belle et puissante Zénaire s'offrait aux regards de son peuple environnée du faste de la souveraineté, des pompes de la magnificence...; et aujourd'hui, tombée du trône, errante de nuit dans les bois, sans autorité, sans royaume, elle n'a pour abri... qu'un arbre: ô dérision de la fortune!

« — Princesse! » s'écrie Alamède, « de » grâce reprenez courage! ne désespérez pas » du destin, et ne vous laissez point abattre » par un revers momentané; vous semblez » avoir tout perdu, mais...

« — Tout perdu! » interrompt la reine avec un accent plein de tendresse, « Alamède, » n'êtes-vous pas là!

« — O Zénaire! » répond-il, « si le sou- » venir des grandeurs pouvait s'effacer de » votre âme, si l'amour le plus tendre pouvait » suffire à votre cœur, ah! loin de ces palais » splendides où le sentiment repoussé n'a » plus de rayons pour la vie, sur le sol même

» de l'exil, vous trouveriez le vrai bonheur. »

Hélas ! le langage brûlant de la passion dans la bouche de celui qu'elle croit un simple écuyer, ne peut encore être toléré par l'altière fille de Raymond ; mais, tout en l'offensant, il la charme : « — Sortons de ces bois solitaires, » dit-elle d'une voix émue : « j'ai déjà fui bien des dangers ; mais les plus grands pour moi sont ici. »

Par l'effort qu'elle a fait pour se relever, elle a brisé une chaîne de cheveux suspendue à son cou. Un médaillon s'échappe aussitôt de son sein, et roule à ses pieds sur la bruyère. O surprise ! Alamède a reconnu le reliquaire précieux dont il avait déploré la perte.

« — Zénaire ! » s'écrie-t-il avec un enthousiasme passionné, « ne résistez plus à vous-même : nous ne sommes plus au salon des rois où l'orgueil seul est écouté. Sous ces abris silencieux la nature seule commande. Que votre cœur me parle enfin ! Dites : *Alamède, je t'aime* ; qu'une fois j'entende ces mots, et qu'à l'ivresse du bonheur j'aie la puissance de survivre !... Amour ! auprès de Zénaire un instant de tes joies divines ! et,

» quelles que soient ses délices futures, le ciel n'aura plus rien à m'offrir.

« — C'est assez !... c'est trop !... , laissez-moi... » dit la princesse hors d'elle-même. « Cruel ! pour que vous m'entendiez, est-il donc besoin que je parle ! »

Quelle plume trempée de flammes peindrait les transports d'Alamède !..... « — Ah ! pourquoi ces aveux funestes ! » reprend la fille de Raymond. « Pourquoi ce délire trompeur ! les destins nous ont séparés, le bonheur nous est interdit, je ne puis jamais être à vous. Née sous la poupre souveraine..... »

« — Et vous dites que vous aimez ! » interrompt-il avec amertume. « Ah ! comparez mon cœur au vôtre, l'amour vous est encore inconnu. Vous, comme une barrière entre nous, vous placez constamment votre rang, vos devoirs et votre naissance ; moi, naissance, rang et devoirs, pour vous ici j'oubliais tout..... Je vous ai tout sacrifié. »

« — Que dites-vous ! quel sacrifice ? Expliquez-vous !..... »

» — Non, » répond le généreux prince,
« ce n'est ni l'heure ni le lieu. »

Mais les regards de Zénaire se sont portés sur le reliquaire tombé à ses pieds. La chute en a brisé le ressort inconnu. Le médaillon est entr'ouvert, et c'est un portrait qu'il renferme. Elle se baisse, le saisit; ô découverte inattendue!.... Elle aperçoit, peinte sur émail, la figure connue du monarque détroné par son père, du malheureux Ferdinand Bozon. Autour du portrait sont ces mots: « *A mon fils Edgar Alamède, légitime roi de Provence.* »

« — Grand Dieu! se peut-il!.... » dit la reine. « Vous le descendant des Bozons!.... »
« Eh quoi! c'est vous que, sous » les murs de la capitale, on proclame en ce moment roi » de Provence!

« — Et c'est moi, peu fier de mon nom, » poursuit tristement Alamède, « qui, ne songeant nullement au sceptre, ne voyais que » vous sur la terre, et préférerais ce bois sauvage à tous les palais souverains!

« — Qu'ai-je appris!.... » s'écrie la princesse, « et, par un dévouement héroïque,

» rejetant le trône et la gloire pour partager » mes infortunes, vous me cachiez vos grands » destins! O délicatesse inouïe! ô magnanimité sans exemple!.... »

Sa tête tombe entre ses mains, des larmes inondent ses joues, et sa respiration est coupée.

« — Noble Edgar! vous aviez raison: je » n'ai pas su aimer comme vous.... Est-il un » chef, est-il un prince qui mérite mieux la » couronne!... Alamède, abandonnez-moi!... » Zénaire, plus que jamais, se trouve encore » loin de vous: son cœur n'est pas digne du » vôtre.

« — O ma bien-aimée! » répond-il, « quels » mots avez-vous prononcés! Lorsqu'il ne me » croyait qu'un orphelin obscur et sans nom, » votre cœur se donnait à moi. Qui de nous » a le plus de droits à la reconnaissance de » l'autre! Ah! je puis tout abandonner, » richesse, gloire, diadèmes, tout ici bas... » hors Zénaire. »

Le galop de plusieurs coursiers s'est fait entendre; Alamède saisit la main de la reine, et l'entraîne, à travers les bois, loin de tout

chemin fréquenté. C'est vers le château fortifié de Monterolles qu'elle voudrait se diriger, elle s'y croirait en sûreté; le vieux baron n'existe plus, et Hugues lui est dévoué. Mais pourra-t-elle y arriver? et comment en trouver la route?

L'aurore, humide de rosée, va reparaitre. Elle jette, de son char doré, sur la nature s'éveillant, et sa lumière et ses parfums. Dissipant les sombres nuages, elle sourit à l'univers, comme si l'univers, ne lui présentant que de joyeux spectacles, n'avait ni larmes ni tombeaux.

Les deux amans ont atteint la lisière de la forêt. Une vallée déserte est à droite; et sur une hauteur, à gauche, est un bâtiment isolé, vers lequel ils portent leurs pas. Alamède, par son courage et sa gaieté, soutient et ranime les forces de sa compagne: « — Là, » dit-il en lui montrant l'édifice abandonné, « là, nous trouverons un abri; » point de sceptre, mais la liberté; point de lambris dorés, mais l'amour. Vous ne sauriez y être seule: trois personnes vous y conduisent; Alamède, enfant du hameau:

» le comte Edgar, fils du mystère: et Bozon, » héritier d'un trône. Ah! que ne pensez-vous comme moi! Pour nous, désormais, » plus de joug! plus de chaînes! plus de » fardeaux!... Quel gain qu'une couronne » perdue!»

Ils arrivent au bâtiment solitaire qu'environne un large fossé plein d'une eau stagnante et bourbeuse; son vieux pont-levis est baissé; et l'orfraie aux lugubres cris en paraît l'unique habitant.

« — La singulière demeure! » dit le prince. » Cette énorme tour en bois qui s'élève sur » cet amas de pierres antiques, est une construction moderne. Quelle sauvage et bizarre idée a placé là cet édifice!

« — C'est un monastère détruit, » répond Zénaire. « Cette tour, dit-on, fut bâtie par » une colonie de religieux, avec les arbres » de la forêt, et sur l'emplacement d'un vieux » fort; mais j'en ai oublié le nom. »

Si le nom eût été prononcé, avec quel empressement Alamède eût fui! Ce séjour funeste était un des lieux de réunion des manichéens. C'était le couvent d'Ingolza,

que cette nuit même, et devant lui, la dame de Saint-Chrisogone avait menacé de ses foudres.

La princesse succombe à la fatigue, et le froid du matin l'a saisie. Du repos et surtout un abri sont de nécessité pressante pour lui redonner quelques forces. Les amans ont franchi le pont-levis, ils ont pénétré dans la cour; un silence profond y règne, et l'enceinte est inhabitée.

Entrés sous la tour, ils traversent de grandes pièces basses et démeublées, sans y rencontrer aucun siège. Les chambres qu'ils parcourent sont désertes; ils continuent leurs recherches, et découvrent une petite salle écartée où sont restés plusieurs fauteuils. Zénaire enfin s'est assise.

Cherchant, par des images plaisantes, à distraire sa noble compagne : « — Quelle » aventureuse habitation ! s'écrie Alamède, » et quels étranges pèlerins ! Que trouve-t-on » de mieux dans les légendes ? Un roi s'é- » chappant du dais souverain pour courir les » champs et les bois avec la reine qu'il dé- » trône ;..... la nuit, un vieux fort, des

» ruines ;..... il ne me manque sur ces plages » qu'un dragon ailé à combattre, et qu'un » géant félon à pourfendre. »

Des voix bruyantes et confuses ont interrompu son discours. Une troupe inconnue s'avance à pas précipités; l'écho des ruines a répété le cri rauque du chef qui la commande; et l'ancien cloître d'Ingolza est entouré d'hommes armés.

Le courageux Alamède a repris la main de la reine; et, par un passage tournant qu'il vient d'apercevoir, il espère échapper à la cohorte inattendue. Le malheureux couple se réfugie dans un réduit obscur et étroit, au pied d'un escalier dérobé. Là, pouvant porter leurs regards, par les fentes d'une légère cloison, sur la grande salle d'entrée, ils sont témoins inaperçus du plus horrible des spectacles.

Pierre de Bruys et ses disciples remplissent l'enceinte spacieuse. Ils sont couverts d'acier et de fer, mais une robe monastique cache leur cuirasse et leur glaive. Ils portent une longue barbe, et leurs visages sont féroces.

Ils se débarrassent d'une partie de leurs

armures. Ils forment un cercle autour de la salle ; et la secte manichéenne commence à procéder avec ordre à ses cérémonies sacrilèges.

Une sorte de bûcher est dressé par les impiés, au milieu de la salle. Ils portent à l'entour des statues de saints, des vases sacrés, des crucifix, des hosties consacrées, des châsses, des reliques, des madones, et l'effigie du Saint-Pontife.

L'infâme sacrifice commence... La flamme s'allume et s'élève ; un chant horrible l'accompagne ; et, comme les filles de Pélías, qui, parricides et sanglantes, jetaient dans leur chaudière magique les membres palpitans de leur père, les sectateurs de Bruys, hideusement agenouillés devant l'holocauste infernal, y précipitent leur salut et s'ouvrent l'abîme éternel (1).

Mais quel cri d'alarme est jeté ! quel inconcevable tumulte ! quelle scène d'horreur

(1) Voyez, sur leurs cérémonies sacrilèges, *Vit. sanct. Bern.*, l. III. *Petr. Vols. in. petr. br. bibl. Clun.*, p. 188.

et de confusion !..... Les profanateurs épouvantés, poussant tout à coup d'affreux hurlemens, se sont ressaisis de leurs armes. Un sifflement aigu fend les airs ; une fumée épaisse remplit la salle ; un craquement général ébranle l'édifice. Les manichéens égarés, et comme frappés d'anathème par le Dieu qu'ils osaient braver, se choquent, se poussent, se renversent ; et, fuyant le bûcher maudit, semblent des larves homicides que d'invisibles furies poursuivent.

Quelle puissance vengeresse avait donc tonné sur ces monstres ? La dame de Saint-Chrisogone. Parvenue avec vingt guerriers au monastère d'Ingolza, elle en avait trouvé le pont relevé, et n'avait pu joindre Bruys. Forcée de différer l'attaque, elle s'était cachée dans un bois voisin, puis avait donné l'ordre à l'un de ses soldats les plus dévoués de passer le fossé à la nage, et d'aller mettre le feu au repaire impur de la secte.

A cette intention, par ses soins, et à l'insu des manichéens, des matières combustibles avaient été portées depuis long-temps autour du bâtiment sacrilège. La tour s'em-

brase en un instant; l'éclat de l'aurore s'efface devant les colonnes noires qui obscurcissent les cieux; et les brigands, du milieu des flammes incendiaires, s'élancent vers leurs ennemis.

Mais, entre eux, toute communication est coupée; le pont-levis étant en feu, la sortie du fort est fermée. Alors, sous une pluie de flèches, les assiégés se précipitent dans les fossés, essaient de les traverser; et au dehors comme au dedans ils ne rencontrent que la mort.

Durant l'effroyable massacre, la fanatique Ipsiboë, près des remparts extérieurs, debout et appuyée contre un poteau, implorait le Dieu des chrétiens. Seule en vue sur une éminence, la main levée en chef suprême, d'un air de triomphe sauvage, elle semblait venger le ciel, dicter ses ordres à la terre, et commander à l'incendie.

Tout à coup on la voit chanceler.... Un mouvement convulsif a désordonné ses traits. Ses dents se choquent, ses bras se tordent, ses cheveux se dressent; et un cri tel que la nature humaine n'en peut faire entendre

ici-bas qu'une seule fois dans les siècles: un cri de désespoir, tel que jamais peut-être n'en ont poussé ni les cavernes de la mort, ni les gouffres de la damnation: un cri hors de toute expression et de toute image, s'échappe de son sein.

Au sommet de la tour brûlante, et dans un tourbillon de flammes, son fils vient de lui apparaître tenant entre ses bras la reine Zénaïre expirante... Soudain une partie de l'édifice s'écroule avec le fracas de tonnerre.... Un nuage épais l'enveloppe.... La tour, la princesse, Alamède, tout a disparu; et la dame de Saint-Chrisogone, plus foudroyée que ses victimes, n'a plus, près du poteau fatal, que l'apparence de la vie.

LIVRE ONZIÈME.

Au moment où les manichéens, sortis du couvent embrasé, tombaient sous le fer ennemi, Alamède, ignorant la véritable cause du tumulte, montait l'escalier de la tour, et la reine le devançait. Hélas! parvenus à la plate-forme, ils s'étaient vus à l'improviste entourés d'un cercle de feux... et c'est alors qu'Ipsiboé les avait tous deux reconnus.

La moitié du bâtiment s'enfonçait.... Mais l'escalier que vient de gravir Alamède n'est pas encore la proie des flammes; et, à travers des colonnes de cendre et de fumée, il le redescend à la hâte, entraînant sa noble compagne. Au pied des degrés de la tour, il découvre une porte et l'ouvre. En quel endroit se trouve-t-il? Dans une petite cour fermée, sans voie de salut, sans issue.

Quel supplice! quelle agonie!... Retourner sur ses pas est impossible. Autour des malheureux amans tombent les murs et

les charpentes, ils vont périr écrasés sous les débris ardents de latour. Une pluie de cendres remplit l'air; une noire fumée les suffoque; et cherchant à reprendre haleine parmi de brûlantes vapeurs, c'est la mort même qu'ils aspirent.

Les clartés incendiaires que reflète leur visage pâle sont du pourpré le plus éclatant; leurs yeux sont éblouis et hagards. Les vents étendent le désastre; et le rugissement des feux dévorateurs, l'éroulement des murs calcinés, les cris lointains d'une bataille sanglante, les tumultueuses horreurs d'un embrasement et d'un carnage, la furie des éléments secondant la rage des hommes, tout leur présente une image anticipée de la dissolution générale au jour des derniers jugemens.

Cependant, au milieu de la fatale cour, Alamède aperçoit un ancien puits que recouvre une voûte en briques; il s'en approche, y jette une pierre, et reconnaît qu'il est à sec. Ses murs délabrés par le temps ont comblé lentement et peu à peu la profondeur du bassin; une poulie garnie de sa chaîne

de fer est attachée contre la muraille :
 » — Nous sommes sauvés ! » s'écrie le prince.
 « Zénaire ! entoure-moi de tes bras ; presse-
 » toi fortement sur mon sein ; le divin pro-
 » tecteur des malheureux ne nous abandon-
 » nera point. »

Il dit : la fille de Raymond s'enlace autour de son amant , comme la vigne à l'ormeau fidèle ; et Alamède , saisissant la chaîne du puits , se laisse glisser doucement au fond de l'abîme sauveur.

Là , sur un amas de décombres , au milieu d'épaisses ténèbres , ils se sont assis épuisés. Bientôt la fraîcheur humide du terrain leur a rendu toutes leurs forces ; leur respiration n'est plus oppressée ; mais quelle affreuse position !... Ils n'ont échappé à la mort que pour quelques instans peut-être ; ils sont sans secours , sans lumière , dans une espèce de tombeau. N'importe ! ils se parlent , ils s'entendent ; leurs cœurs battent l'un près de l'autre ; il est encore des joies pour eux.

Doux enchantement de la jeunesse ! magique pouvoir de l'amour !... Leur ténébreux refuge , ses insectes venimeux , ses exhalaisons

glaciales , rien n'a d'horreurs et tout s'oublie. Plus d'effroi pour elle , il est là ; pour lui plus d'angoisses , elle vit.

L'amour croît dans les infortunes , il s'exalte avec les revers. Zénaire laisse tomber quelques larmes sur le sein d'Alamède ; mais ce ne sont ni celles de la faiblesse , ni celles de la douleur : ce sont les pleurs du sentiment , les pleurs de la reconnaissance. Elle voudrait souffrir plus encore afin de lui devoir davantage. Tous deux fiers de leurs maux présents , se trouvent heureux au gouffre obscur qui , devenu pour eux l'univers , met à l'épreuve leur tendresse , les isole de tous les humains , et permet enfin à leurs cœurs toutes les effusions de l'amour.

Plusieurs heures se sont écoulées. L'incendie est éteint. Le couvent d'Ingolza , rasé par les flammes , n'est plus que débris et charbons ; Alamède commence à chercher les moyens de sortir de son noir asile. Les murs dégradés lui présentent irrégulièrement des degrés à pic sur lesquels il appuie ses pieds , tandis que cramponnant ses mains à la

chaîne de fer, il s'élève péniblement. Son courage, sa vigueur et son adresse triomphent des difficultés. Il parvient, grâce à son infatigable persévérance, à monter de pierre en pierre jusqu'à la poulie protectrice; et, après des efforts inouis, il s'élance enfin hors du puits.

Aussitôt, à l'aide de son mouchoir et de quelques vêtemens qu'il déchire, il attache à l'un des bouts de sa chaîne, et en forme de siège, une planche à demi brûlée: puis la descend à sa compagne. Zénaïre s'y est placée, Alamède retire la chaîne; et le couple sauvé, revoyant avec transport la lumière des cieux, respire avec délices l'air pur de la liberté (1).

(1) Un semblable événement eut lieu à Tarragone, lors du dernier sac de cette ville par les Français en 1811. Deux amans nouvellement mariés, au moment du dernier assaut, descendirent dans un puits à sec, placé au milieu d'une petite cour carrée entourée de bâtimens. Bientôt les vainqueurs entrèrent dans leur maison, la pillèrent et y mirent le feu. Tous les bâtimens furent brûlés; et les deux époux restèrent trois jours entiers au fond de leur abîme obscur. L'auteur les vit après leur délivrance et visita le puits

Ils tombent à genoux, et remercient l'Éternel de leur délivrance. Leurs cœurs dilatés par la tendresse et la reconnaissance sont entièrement à la piété; toute âme tendre et dévouée tient du ciel, bien que sur la terre. L'amour noble et pur ici-bas est une étincelle égarée, tombée du foyer immortel: il tend toujours à remonter vers la région attractive, où ses ardeurs sanctifiées formeront l'éternelle vie.

Bien des maux et bien des dangers menacent encore les amans; mais, pour la première fois, ils sont libres; ils oublient leurs premiers destins. Toutes leurs chaînes sont brisées; ils commencent une vie nouvelle; et, vue au miroir fantastique de la jeunesse et du sentiment, la route de l'exil, parée de fleurs et de guirlandes, leur semble l'avenue des félicités.

Ils se relèvent après leur prière. Hélas! un funeste spectacle attriste aussitôt leurs regards. Le disque pâle du soleil, que res-
 sau veur. Il en donne ici l'exacte description, et relate le fait principal tel qu'il se passa.

couvre une nuée pluvieuse, lance sa lumière incertaine sur le théâtre de l'incendie ; la destruction les environne. Du milieu des monceaux de cendres qui couvrent le sol d'Ingolza, s'élèvent çà et là des touffes de flammes que le vent fait tourbillonner, et qui, bouches infernales, paraissent vomir encore les anathèmes sur la montagne réprouvée.

Ils franchissent avec peine les ruines fumantes de la tour, et parviennent aux remparts déserts du couvent. Là, sont entassés des cadavres ; là, autour du plateau brûlant, l'eau morte des anciens fossés est comme la ceinture sanglante du rocher des désolations. Le souffle orageux des autans agite cette onde odieuse ; et, soulevant le vêtement des soldats expirés, rend en quelque sorte à l'immobilité du trépas les convulsions de l'agonie.

Le vieux pont-levis n'existe plus, mais un autre l'a remplacé. Plusieurs manichéens, pendant le combat, avaient jeté de longues pièces de bois en travers des fossés ;..... et par là, s'échappant du cloître, Bruys et

quelques-uns des siens s'étaient soustraits à leurs vainqueurs et au massacre général.

Le prince a fait passer Zénaire sur ce même pont secourable ; ils ont fui la plage des crimes. Une nature riante est devant eux ; ils sont comme sortis du chaos. Joyeux, et se tenant par la main, ils redescendent aux vallons ; et, sous leurs ombrages fleuris, ils croient, semblables aux premiers époux, entrer en libre jouissance des premiers jardins de la terre.

Au bout d'une verte prairie, ils découvrent un toit rustique ; un vieillard leur ouvre sa porte ; et, du pain, du lait et des fruits leur sont offerts sous la cabane.

Au fond de la hutte isolée est un misérable grabat, sur lequel une femme infirme et octogénaire est étendue douloureusement : ses yeux éteints par les années n'aperçoivent aucun objet ; son esprit n'a plus de pensées ; et son occupation machinale est de rouler entre ses doigts, en prononçant quelque oraison, les nombreux grains de son rosaire. Leur contact a pour elle un charme, et ce charme est consolateur. Le seul senti-

ment qui lui reste est l'instinct de la piété.

Son époux, non moins âgé qu'elle, est son unique soutien ; il passe sa vie auprès de son lit à lui prodiguer des secours dont elle ne sent plus le prix. Il n'a pour toute récompense de ses généreux soins qu'une voix intérieure qui le remercie en quelque sorte pour l'ancienne amie de son cœur.

Ce Philémon avait un fils ; mais, appelé sous les drapeaux de son seigneur, il avait quitté ses parens, et ne devait plus les revoir.... Hélas ! le père inconsolable pleure nuit et jour son absence sous la chaumière abandonnée.

Les amans ont fait don au vieillard de plusieurs pièces d'or. Sans lui apprendre leurs vrais noms, ils lui ont raconté le grand événement d'Ingolza, et le moyen miraculeux qui les avait sauvés ; puis, avant la chute du jour, ils sortent, calmes et sereins, de la demeure hospitalière.

« — Cette contrée vous est connue, » demande Alamède à son hôte ; « de quel côté » est Monterolles ?

» — Vous traverserez la vallée par le chemin » de l'orient ; mais il vous faut un jour de » marche pour arriver à ce château.

» — Et sur la route, cette nuit, où pourrions-nous trouver un asile ?

» — Au fort du sire de Sabran.

» — Est-ce un loyal et généreux châtelain ?

» — Il est jeune, vaillant et brave. Il s'est » illustré par des faits d'armes glorieux et des » *emprises* aventureuses. Mais, par ses ardeurs » amoureuses et ses passions effrénées, il » déshonore un nom célèbre. Les jeunes » filles du canton qui reçurent la beauté en » partage ont tout à redouter sur ses terres ; » elles succombent, tôt ou tard, aux séductions d'Amalric. »

Le sire de Sabran était peu connu de la reine ; néanmoins elle avait vu figurer son nom sur la liste des chevaliers dévoués à la dynastie des Raymonds ; et elle se serait hasardée sans crainte à lui demander un asile. Mais un pressentiment secret parle au cœur d'Alamède, et lui peint le sire de Sabran sous les plus noires couleurs : il lui a semblé qu'on lui parlait d'un ennemi ; il a presque frémi à

son nom ; et cependant ce nom ne lui rappelle aucun souvenir, il a oublié l'aventure du *perron de la fontaine*. Combien cette secrète aversion se fût accrue, s'il avait su en ce moment que cet Amalric était le chevalier sur la tête duquel il avait jadis brisé sa mandore auprès du hameau d'Aiguemar !

Zénaire et le fils des Bozons se séparent de leur vieux hôte. La reine s'est couverte d'une mante grise appartenant à la femme infirme, et dont jadis cette dernière se parait aux jours fériés. Son visage est à demi-voilé ; son costume la rend méconnaissable ; et, s'appuyant sur son ami comme une simple fille des champs, elle traverse la vallée.

Ils s'enfoncent dans les montagnes ; le long d'un bois pittoresque, ils rencontrent çà et là plusieurs croix rustiques placées sur des tertres sauvages. Ce sont des monumens destinés à consacrer la mémoire des assassins ; ce sont les souvenirs de l'homicide, les illustrations du poignard (1). O nature !

(1) Courte Epée, *Description de la Bourg.*, t. I, p. 157. — Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français*. — Delamare, *Traité de la police*.

pour que tu sois belle, et surtout pour que tu sois pure, il ne faudrait voir que toi seule ; partout où se montrent les hommes, que s'offre-t-il soudain à leur suite ? le sang, les tombeaux et le crime.

Adossée contre une montagne, et grossièrement taillée dans la pierre, au bord d'un ruisseau limpide, une madone a frappé leur vue. L'image consolatrice a comme descendu sur les sombres pensées de Zénaire un rayon pur et virginal ; la foi ranime son courage, et l'espoir renaît dans son âme. Échangeant de tendres regards, les pèlerins boivent à la fontaine comme à l'eau des saintes amours ; et, agenouillés sur la rive, ils saluent tous deux, en passant, la *Notre-Dame du Rocher*.

O croyances des premiers âges ! mœurs touchantes des vieux temps ! devise des chevaliers chrétiens, *Dieu, ma dame et mon roi* ! hélas ! qu'êtes-vous devenues !.. L'homme des siècles éclairés doute premièrement de son *Dieu*, a peu de confiance en sa *dame*, et reconnaît à peine son *roi*.

Le soleil touchait à l'horizon. Ses feux à leur déclin s'éteignaient sous une nuée orageuse ;

et sa splendeur mourante ne jetait plus que des lueurs de triste présage, telles que les brillans efforts d'un héros au champ des dernières batailles, où vont tomber sa gloire et son sceptre.

Les nuages que, toute la journée, le vent avait dispersés, s'étaient rassemblés à l'orient, comme se réunissent les revers et les calamités pour fondre à la fois et de toutes parts sur un empire qui s'écroule.

Bientôt le vent et la pluie se succèdent alternativement. Les ténèbres remplacent le jour; et les arbres de la forêt, dont les feuilles plient sous l'eau du ciel, ne présentant plus nul abri, ne font entendre au voyageur que leurs mugissemens plaintifs.

A peu de distance des amans, le castel du sire de Sabran élevait alors ses hautes tourelles; aucun autre toit protecteur ne se présentait devant eux. Zénaire, peu habituée aux privations et aux fatigues, porte, en soupirant, sa vue vers le manoir d'Amalric. Sachant que le prince considère comme dangereuse et perfide la demeure de ce suze-

rain redouté des belles, elle n'ose exprimer le désir d'y aller chercher un refuge; elle craint d'affliger Alamède.

Elle s'appuie languissamment contre le tronc d'un chêne antique; ses pieds sont déchirés par les ronces et meurtris par les cailloux de la forêt; elle sent ses genoux défaillir. La pluie a trempé ses vêtemens; son visage est pâle et défait; ses membres sont glacés et tremblans: tout son courage est épuisé. Elle ne se plaint point, il est vrai; mais, cachant ses yeux, elle pleure.

La belle reine de Provence, livrée, au milieu de la nuit, à la fureur des élémens, expirante en un bois sauvage, sans assistance et sans abri, quel spectacle pour Alamède!... Lire sur ses traits ses souffrances, et ne pouvoir les adoucir! Savoir le soulagement à deux pas, et oser le lui refuser! Quel épouvantable supplice!.... C'est plus qu'il ne peut supporter.

« — O Zénaire! s'écrie-t-il, quelle nuit!
» quel affreux moment!... »

Zénaire ne répond point; mais ses yeux, levés vers le castel de Sabran, lui montrent les fenêtres éclairées de l'opulente citadelle.

Ce muet langage a suffi... « — Eh bien ! » reprend-il avec désespoir, « frappons à ces » funestes portes ; entre deux horribles pé- » rils , choisissons le moins évident. »

Il dit : Zénaire, soutenue ou plutôt portée par son amant, se traîne jusqu'à la forteresse ; et bientôt le cor a sonné.

« — Présentons-nous au châtelain, » dit le prudent élève d'Éral, « comme deux époux » revenant d'un pèlerinage lointain. Cachez » votre visage sous votre voile ; je tiendrai » ma visière fermée ; et nous dirons qu'un » vœu sacré nous défend de montrer nos » traits jusqu'au jour où nous remettrons le » pied sur la terre natale. »

La fille de Raymond applaudit à cette idée. Les amans entrent au castel.

Entre deux rangs d'archers portant des flambeaux, ils ont passé sous les voûtes basses de la grosse tour du beffroi. Ils montent ensuite un escalier tournant, qui les mène à la plate-forme d'un édifice crénelé. Sans l'obscurité de la nuit, ils contempleraient de ce lieu aéré et découvert la vaste étendue

du pays, et la rivière navigable qui baigne les murs de la place.

Quittant ce plateau d'observation, ils sont conduits, par une étroite galerie à jour communiquant d'un rempart à l'autre, jusqu'au bâtiment principal où se tient le chef suzerain. Cette haute construction, s'élevant au milieu d'un cercle de tourelles, semble une citadelle imprenable (1).

Les voilà dans la salle d'armes ; ils sont présentés au sire de Sabran. L'orgueilleux chef, sans se lever, leur fait un léger signe de tête ; il jette sur eux un regard ironique et dédaigneux ; il les accueille avec cette insultante bienveillance, enduit transparent de bonté, impertinence vernissée, qui rend insupportable un bienfait.

Assis près du foyer antique, et s'appuyant contre un trophée, il parle à plusieurs preux qui l'entourent, et surtout au fameux Drolon, qui là, parmi les assistans, occupe la première place. Quelle réception pour une

(1) Voyez, sur les vieux châteaux forts, les auteurs cités dans les notes du l. IV.

reine puissante qui voyait naguère à ses pieds les preux les plus hautains du royaume !... et quel nouveau tourment pour le prince , qui reconnaît dans Amalric le paladin *de la fontaine !*

Il s'est avancé vers lui la visière baissée : fidèle à ses résolutions, il lui a demandé l'hospitalité pour quelques heures seulement; et lui a déclaré, que, par suite d'un vœu, lui et son épouse étaient astreints à cacher leurs traits jusqu'au terme de leur voyage.

Le sire de Sabran sourit; et, avec une affabilité moqueuse, il leur adresse ces paroles:

« — Couple intéressant et pieux ! heureux
 » qui vous ouvre un asile ! Oh, combien
 » je me félicite de pouvoir vous offrir mes
 » soins ! Vous épurerez ma retraite par la
 » flamme sanctifiée de vos tendresses conju-
 » gales ; et, sous ces murs trop souvent souil-
 » lés par d'illégitimes amours, vos ardeurs
 » pudiques et licites épandront les bénédic-
 » tions : »

La fille de Raymond se tait. Ses membres engourdis par le froid, commencent à se ré-

chauffer auprès de l'âtre secourable. Elle sent revenir ses forces ; mais que son cœur altier doit souffrir !

« — Drollon ! a repris Amalric, voilà le sujet
 » d'une ballade. Deux pèlerins à tournure
 » équivoque, arrivant seuls on ne sait d'où,
 » voyageant on ne sait comment, se cachant
 » on ne sait pourquoi : le beau début pour
 » un poème ! c'est une mine de mystères, c'est
 » la trouvaille du génie. A l'œuvre, maître en
 » Apollon ! votre canevas est d'or pur. A
 » l'exemple des auteurs modernes, avec de
 » grands mots et du vague, l'amour errant,
 » le clair de lune, l'innocence courant les
 » champs, un serment et des œuvres pies,
 » des fatalités et la rime, vous enfanterez un
 » chef-d'œuvre. »

Le poète a baissé la tête, et les assistans applaudissent. Un sarcasme est toujours charmant lorsqu'il tombe... sur le voisin.

S'étant tourné vers ses guerriers : « — Che-
 » valiers ! » poursuit Amalric, « la pèlerine de
 » céans paraît accablée de fatigue; et je crains
 » pour vous, que, sous peu, elle ne nous dé-
 » robe sa présence ; mais au reste qu'im-

» porte qu'un astre quitte ou non le firmament, s'il est couvert d'un gros brouillard, et s'il n'y doit point être vu ! D'ailleurs, nobles enfans de Mars, sachons nous faire aux privations ; et consolons-nous avec la pensée que le mystérieux n'est pas tousjours l'admirable, et qu'ici-bas ce qui se cache est souvent peu curieux à voir.

« — Sire Amalric ! » répond le prince du même ton de raillerie, « vos paroles sont aussi obligantes que votre accueil est gracieux. En toute autre circonstance, je passerais, avec un plaisir extrême, la nuit entière à vous écouter ; mais, guerrier comme vous, il faut que je me fasse aux privations, et que, me retirant avec ma compagne, je me console avec la pensée que le noble n'est pas toujours le grand, et qu'ici-bas tout ce qui se dit est souvent peu curieux à entendre.

« — Hola ! varlets, écuyers, pages ! » s'écrie le sire de Sabran, « qu'on prépare à l'instant à ce couple édifiant l'appartement aux saints tableaux, et qu'on leur y serve un repas ! Nous devons être probablement

» aux Quatre-Temps ou en Vigile, qu'on n'outrage point ces béats par l'offre d'impurs comestibles ! Il ne leur faut que des racines, des pains azimes et de l'eau pure. Qu'on ne s'avise point surtout de prêter une oreille indiscrete à leur entretien matrimonial, et qu'on se garde de porter un œil téméraire sur l'arche sainte de leurs vies sages ! »

Puis se levant et s'approchant de Zénaire : « — Belle inconnue ! » continue-t-il, « comme je présume que la couche nuptiale et ses joies mondaines sont maintenant au-dessous de vos hautes pensées et ne distraient même plus vos loisirs ; comme je suis convaincu qu'après les pieuses équipées que l'on nomme pèlerinages, il n'est plus pour vous de voluptés à connaître que les espérances ineffables, j'ai placé votre appartement près la chapelle du manoir. Vous pourrez, chastes pèlerins, y faire, si bon vous semble, une demi-douzaine de vœux nouveaux, et, pour mieux reposer vos sens, y passer la nuit à genoux : je me recommande à vos prières. Quant à vous, poète

» Drollon, croyez-moi, prenez votre lyre;
 » suivez-les aux parvis sacrés; et, dans les
 » ombres solennelles de la nuit et de la piété,
 » sur les airs de leurs saints cantiques, im-
 » provisez votre ballade. »

Il dit : Zénaïre, sans prononcer une parole, se hâte de s'éloigner du suzerain insolent et discourtois. Le prince indigné l'accompagne; un varlet du manoir les guide.

Ils parviennent à la chambre qui leur est destinée. Quelques tableaux représentant les supplices des premiers martyrs, en décorent les sombres murs; ses fenêtres sont à vitraux; un lit antique y est dressé; les ornemens en sont lugubres; et, au fond, une porte basse y communique à la chapelle.

Les domestiques du castel dressent une table en cette enceinte; et, selon les ordres du maître, ils servent aux pèlerins un vrai repas d'anachorète. L'un d'eux examine Alamède avec une curiosité inquiète, tourne sans cesse autour de lui, épie ses mouvemens et ses gestes, et semble, à travers sa visièrre, avoir reconnu son visage. L'homme étrange, à force de soins, s'attire l'attention

du prince. O surprise! c'est Izorin, l'ancien ami de son enfance.

Le jeune pâtre d'Aiguemar était retourné à son hameau après sa séparation d'avec son maître; mais Giraud de Simiane, le mortel ennemi d'Alamède, s'était emparé de sa chaumière, et avait prononcé contre lui une sentence de proscription. Izorin avait repris la route d'Aix pour y rejoindre l'élève d'Éral, lorsque, en passant sur les terres du sire de Sabran, il y avait été arrêté comme suspect et vagabond, et s'y était vu contraint de s'enrôler sous les bannières d'Amalric. Bientôt son intelligence et son adresse l'avaient fait remarquer parmi ses compagnons d'armes: le châtelain, n'ayant pas reconnu en lui le jongleur du *perron aventureux*, l'avait rapproché de sa personne; et Izorin, admis au nombre de ses varlets, coulait des jours doux et paisibles.

Alamède a reconnu son ami; mais il n'ose se découvrir à lui, devant les autres servi-

teurs d'Amalric; la prudence le lui défend; le moment n'est pas favorable; et le pauvre Izorin, sortant avec ses compagnons, a poussé un profond soupir, auquel a répondu secrètement le cœur de l'orphelin d'Aiguemar.

Alors, seule et en liberté, la reine a relevé son voile. Alamède parcourt son appartement, visite ses dépendances, et passe dans la chapelle. Ce lieu saint est spacieux. Des piliers massifs soutiennent sa nef; et ses arcades voûtées sont chargées de sculptures gothiques.

Il s'est avancé vers l'autel, où sont allumées plusieurs lampes. Dieu! quel objet frappe sa vue!.... Dans une des niches du sanctuaire, le manche de la lyre brisée *au pas d'armes de la fontaine* est attaché à la crosse d'une statue d'évêque; et au bas, en gros caractères, Amalric a gravé ces mots :

« — *Je jure, au nom du Dieu vengeur, de poursuivre jusqu'au tombeau le misérable ménestrel qui osa lever sur moi sa mandore; de ne jamais lui pardonner; et, dès qu'il*

» *sera en ma puissance, de lui faire expier son crime par le plus horrible trépas (1).* »

Le prince a saisi le manche cassé de l'instrument de Béatrix, et l'ouvre précipitamment. O découverte inespérée! il y retrouve, encore cachetée, la lettre explicative et perdue de la dame de Saint-Chrisogone. Roulée au fond du manche obscur, elle échappait à tous les yeux.

Il retourne vers sa compagne; il lui raconte en peu de mots les premiers événements de sa vie, ses rapports avec Ipsiboé, les mystères du fameux marais, et la perte qu'il avait faite de l'écrit qu'il vient de recouvrer. Puis, s'étant assis auprès d'elle, il lui lit la lettre suivante :

« Alamède, fils bien-aimé! le jour des révélations est venu. Tu n'es point l'orphelin obscur d'un hameau; tu descends du prince immortel dont s'enorgueillit la Provence. »

(1) De pareils vœux étaient alors très-fréquens. Voyez, à cet égard, les notes des livres précédens et les auteurs déjà cités.

Fernand Bozon était ton père, et ta mère est... Ipsiboé.

» Maintenant que ton nom t'est connu, tous tes devoirs te sont tracés. Que ton courage et tes vertus répondent à ta haute naissance. Je vais mettre succinctement sous tes yeux le tableau des événemens qui détrônèrent ta famille.

» Ton aïeul, Bertrand II, gouvernait en paix la Provence lorsque le pontife Urbain, après le célèbre concile de Clermont (1), où la première croisade fut résolue, se rendit lui-même à sa cour. Là, au nom du Dieu des armées, il lui intima l'ordre de se réunir aux princes chrétiens qui partaient pour la Palestine; mais sa démarche, ses menaces, ses prières mêmes furent vaines. Bertrand, inflexible dans ses résolutions, refusa de quitter son royaume; et dès-lors sa perte fut jurée.

» Bertrand II n'avait qu'un fils. Partageant l'engouement public, Fernand voulut prendre la croix et combattre les infidèles. Son

(1) Voyez Anquetil, Mézeray, Velly, etc, etc.

père mit tous les moyens en usage pour l'arrêter; ce fut en vain : son autorité fut méconnue; Fernand s'échappa du palais; et, sans suite, en simple chevalier, il rejoignit l'armée de Bouillon (1).

» Je n'entreprendrai point, ô mon fils! le récit des brillans exploits de ton père. Cet illustre héritier de *Bozon le Grand* se signala aux sièges de Nicée et d'Antioche, se couvrit de lauriers à la bataille d'Ascalon, et l'un des premiers planta l'étendard du Sauveur sur les murs de Jérusalem.

» Hélas! la gloire est, presque toujours, suivie par les infortunes. L'homme heureux contracte une dette que tôt ou tard il paie au malheur. Au funeste assaut de Damas, où, trahis par leurs propres frères, les chrétiens furent repoussés, ton père fut fait prisonnier.

» J'étais en Palestine à cette époque, et je faisais partie de cette fameuse phalange d'amazones, nommées *les dames aux pieds d'or* (2), qu'immortalisa la victoire. Je n'é-

(1) Godefroi de Bouillon.

(2) Dès la première croisade, on vit dans les rangs

tais que la fille d'un riche laboureur du Tirol, ce qui l'explique mes paroles : « *Ton* » *dernier aïeul fut un serf.* » Je n'avais reçu du ciel en partage ni rang, ni titres, ni puissance; mais j'étais belle, enthousiaste; et, dans un cloître renommé, j'avais passé mes premiers ans.

» Sous les auspices de l'abbesse qui, ayant conçu pour moi une affection maternelle, m'avait élevée avec soin, j'avais été présentée à l'empereur Conrad III au moment de son départ pour la Terre-Sainte. Grâce à sa protection souveraine, j'étais parvenue, bien que dépourvue de naissance, à me faire admettre parmi les *dames aux pieds d'or*; et, armée du casque des braves, portant l'éperon des chevaliers, j'étais au siège de Damas, où combattait ton noble père. Il était beau,

de nos armées les belles comtesses de Flandre, de Blois, de Toulouse, et même plusieurs souveraines. Voyez Michaud, *Hist. des Croisades.*

Quant à la fameuse phalange *des dames aux pieds d'or*, voyez *Gaule poétique*, Marchangy.

jeune, vaillant; il me vit.... et nous nous aimâmes.

» En apprenant sa captivité, ma douleur fut inexprimable. Je m'étais flattée d'abord que les princes chrétiens le réclameraient, et que, par échange de prisonniers ou par promesses de rançon, ils briseraient les fers du héros. Espérance illusoire! ils avaient reporté sur le fils la haine qu'ils avaient vouée au père; et ils répandirent le faux bruit que Fernand n'existait plus.

» Cette fatale nouvelle est parvenue promptement en Provence: le roi Bertrand se livre au désespoir; son âge était avancé, sa santé languissante; il succombe en peu de semaines au coup affreux qui le frappait; et sa dynastie semble éteinte.

» Le chef de l'Église profite du moment. Raymond Bérenger s'était signalé dans ses expéditions contre les Sarrasins: Urbain lui donne l'investiture de la Provence, lui fait épouser une princesse du sang des Bozons pour concilier tous les esprits; et déjà le trône vacant est au comte de Barcelone.

» Alors, dans l'univers entier, il ne restait plus
5° *Édit.* II.

à Fernand... qu'un cœur fidèle et dévoué, c'était le mien. J'avais acquis la certitude que le captif vivait encore ; toutes mes prières en sa faveur ayant échoué auprès des souverains croisés, je conçois le plan le plus hardi, et je l'exécute sans crainte.

» L'armée du sultan Saladin était au pied du mont Liban, je me rends en parlementaire aux avant-postes de son camp ; je lui fais demander un entretien particulier, je l'obtiens, et je suis reçue sous sa tente.

» Là, avec toute l'éloquence du sentiment et de la vérité, je lui peins l'infâme conduite des princes chrétiens envers le malheureux Fernand ; je lui expose que leur inimitié provient des refus du roi Bertrand II de porter contre lui ses armes ; je lui promets au nom de la Provence, une rançon considérable, s'il veut relâcher son captif ; et je m'offre en otage à sa place jusqu'au paiement de la somme offerte.

« — Jeune et noble étrangère ! » me répond Saladin, non moins frappé de mon courage qu'étonné de ma confiance, « celui dont tu » plaides la cause avec tant de chaleur doit

» avoir une âme qui réponde à la tienne ; il » mérite la liberté. Fernand reverra son » royaume ; je ne veux ni rançon ni otage. » Que la générosité des musulmans fasse con- » traste avec la déloyauté des chrétiens ! Re- » tournez tous deux en Provence ; et que » votre patrie apprenne de vous que, parmi » les chefs infidèles, il est des âmes magna- » nimes. »

» Fernand me fut rendu le jour même. Il n'entraît plus en notre pensée de combattre de nouveau Saladin. Je quittai mes éperons d'or ; le fils des Bozons se dépouilla de son armure ; et, sous le simple vêtement des pieux voyageurs au Saint-Sépulcre, nous reprîmes seuls, et à pied, la route de la terre natale.

» Craignant la perfidie des croisés, nous traversâmes, toujours déguisés, les provinces qu'ils gouvernaient ; et nous parvîmes au port de Césarée. Là, malgré la distance qui me séparait de lui, Fernand me conduisit à l'autel, et voulut, avant de s'embarquer pour l'Europe, me prouver sa reconnaissance en me donnant le titre d'épouse.

» Des vents contraires et de nouveaux événemens malheureux, inutiles à détailler, retardèrent notre arrivée en Provence. Hélas ! quand nous débarquâmes à Marseille, Raymond portait depuis long-temps le diadème des Bozons.

» Fernand se rend secrètement chez le duc de Roquemire, un des suzerains du royaume les plus dévoués à sa famille. Bientôt un parti formidable proclame le retour du prince ; et le père de Zénaire, attaqué par une armée vaillante, a vu chanceler sa couronne.

» Mais après quelques alternatives de succès et de revers, la fortune, injuste et volage, se déclare pour l'usurpateur. Les nombreux alliés de Raymond soutiennent le pouvoir illégitime ; et l'héritier de Bertrand II, vaincu dans une bataille sanglante, tombe au pouvoir de l'ennemi.

» Le comte de Barcelone, triomphant, fait enfermer son prisonnier dans une abbaye ; et, rasé, abreuvé d'opprobres, revêtu de la robe monastique, séparé pour jamais de tous les êtres qui lui étaient chers, l'auguste victime du sort mourut de douleur dans l'année.

» Par mes prières et mes pleurs, j'obtins sa dépouille mortelle ; et, proscrire, désespérée, je désirai m'ensevelir en quelque retraite sauvage, inaccessible à tout mortel. Je découvris le marais de Saint-Chrisogone, j'y portai le corps de Fernand ; et, sous le nom d'*Ipsiboë*, nom d'une Grecque, ancienne amie que j'avais perdue à Damas, j'y dérobaï mon existence.

» Je portais en mon sein le gage de l'amour le plus tendre : tu naquis, Alamède, et ton herceau fut baigné de pleurs. Mes traits étaient inconnus au marquis d'Aiguemar, que je savais être ennemi des Bérengers ; je lui remis l'enfant du malheur, sans lui révéler son vrai nom et sans lui découvrir qui j'étais. Éral était humain, généreux, et n'avait point d'enfans ; il me promit d'élever en père celui que je confiais à ses soins. Alamède, tu sais le reste.

» Plusieurs années après ta naissance, Raymond étant absent du royaume, je crus pouvoir sortir sans danger de ma prison mystérieuse. Mon devoir de mère me prescrivait de tenter encore la fortune pour te replacer sous

la pourpre. Soit à la cour de Frédéric, soit parmi les princes chrétiens en Palestine, j'avais connu presque tous les personnages marquans de l'Europe; et quelques-uns des plus célèbres m'avaient témoigné l'intérêt le plus vif: il me fut facile de rétablir entre eux et moi des relations secrètes. Je fus trouver le duc de Roquemire, qui, grand-maître des templiers, avait bravé l'inimitié du roi vainqueur, et n'avait rien perdu de ses vastes possessions. J'en fus accueillie avec transport; et, de ce jour, pour relever le trône légitime, rendre aux peuples la liberté, et fonder un gouvernement à vues sublimes et nouvelles, nous commençâmes à organiser la grande association secrète connue sous le nom d'*invisibles*.

» O mon fils! noble comte Edgar! reprends désormais ton vrai nom; et puisse l'école de l'adversité avoir été pour toi celle des vertus! Tu dois ouvrir cette lettre dans la chapelle où fut baptisé ton père: porte les yeux autour de toi; les hauts faits de tes ancêtres sont retracés, par la peinture ou le ciseau, sur les murailles du lieu saint; que

cette vue t'enflamme du désir de marcher sur leurs traces! ... Montre-toi grand sans être altier: l'orgueil sied à un sang illustre, comme le vin sied à la coupe; mais il ne faut pas qu'il déborde. J'ai supplié les chefs *invisibles* de te parler peu de ton rang, le moins possible de tes droits, et constamment de tes devoirs. Cher Edgar! n'oublie point ta mère, et sois le digne fils des Bozons.»

La lettre d'Ipsiboé est achevée. Au bas de la dernière page se remarquent encore ces lignes: « — Ci-incluse est une note qui » t'instruira des signes, réglemens et statuts » du Grand-Ordre des *invisibles*. Étudie-les » avec attention. Que tes défenseurs et tes » frères puissent reconnaître leur prince! »

Mais, dans sa précipitation à terminer sa longue dépêche, la dame de Saint-Chrisogone avait oublié cette note, et elle manquait à l'écrit. Oh! néanmoins, quelle profonde impression a faite son narré sur le cœur d'Alamède! Comment ne pas admirer cette femme extraordinaire, que n'ont jamais découragée ni les souffrances, ni l'in-

fortune ; qui connut presque toutes les puissances de la terre , et qu'aucune n'intimida ; qui , persécutée par l'injustice des hommes , rêvait encore le bonheur des peuples ; qui s'éleva au trône , et en redescendit avec la même grandeur d'âme ; et qui , dans toutes les circonstances , fidèle épouse , tendre mère , se montra pure en sa conduite , et sublime en ses sentimens !

« — Compagne du malheureux Fernand ! » s'écrie la reine avec douleur , « quelle destinée fut la tienne ! que de tempêtes ont battu ta vie !... Ah ! le ciel te devait Edgar , et à Edgar le diadème. Héritier des Buzons , suis-moi ! Raymond a fait périr ton père ; remonte au rang de tes aïeux , et venge ta famille outragée !

« — Zénaire ! » interrompt le prince , « je vais te répondre ; suis-moi. »

A ces mots , saisissant sa main , il l'entraîne vers la chapelle ; et , près des autels , à genoux , la main levée sur la croix sainte : « — Arbitre suprême ! s'écrie-t-il , écoute mon serment solennel ! Instruit par l'histoire de mes pères , par la vie écrite des

» princes , et par le tableau de tous les règnes , je jure de ne jamais ceindre la couronne , quelque brillante qu'elle paraisse ; de ne jamais poursuivre la gloire sous quelque aspect divin qu'elle s'offre ; de ne chercher enfin le bonheur que dans une existence cachée , avec les vertus et l'amour ! Je vous connais , grandeurs humaines ; sous vos pompes je vous vois nues ! Le sceptre des rois est un hochet sur des poignards , la gloire des héros une fumée sur des ruines , et la renommée des grands hommes un vague tintement dans le vide.

« — Et moi , » s'écrie à son tour Zénaire avec la même exaltation , « je jure de ne jamais reprendre le pouvoir souverain , me fût-il offert de nouveau par tout un peuple agenouillé ; de repousser avec horreur toutes les adulations de la terre , comme l'encens des dieux du mal ; et de rejeter tous les titres à la réserve d'un seul nom... celui d'épouse d'Alamède !

« — Dieu puissant ! » a repris le prince , « toi qui lis ici dans nos cœurs ! accueilles-tu notre serment ?

» — OUI, » répond une voix sourde et mystérieuse du fond obscur du sanctuaire.

Et l'écho des arches gothiques répète ce *oui* solennel.

Les amans alarmés tournent les yeux vers une porte basse, ouverte à droite du chœur, d'où le monosyllabe est parti. Une figure voilée en sort : son ombre se projette, immense, sur le pavé des saints parvis ; elle est seule ; elle vient à eux ; et, soudain, découvrant ses traits, elle leur montre..... Ipsiboé.

« — Mon fils ! mon cher Edgar ! » s'écrie-t-elle d'un accent tendre, mais plaintif.

Et elle le presse dans ses bras.

Puis elle reprend d'un air austère et glacé : « — Fille de Raymond ! j'ai oui vos sermens au Seigneur ; et si je ne puis vous aimer, je puis du moins vous rendre justice. A une beauté accomplie vous joignez une âme sensible. Maintenant que j'ai pu vous voir, vous observer et vous entendre, je conçois l'amour d'Alamède.

» — Plus de bonheur pour moi sans elle, » dit le prince avec passion ; « Zénaire, ou plus

» d'existence ! Vous avez aimé comme nous ; » ma mère, bénissez vos enfans ! »

Et tous deux sont à ses genoux.

« — Se pourrait-il, ou m'abusé-je !..... » reprend la dame du marais ; « quoi ! l'héritière de Raymond, l'orgueilleuse puissance d'Aix, la reine de Provence à mes pieds !.... »

« — Non, » dit Zénaire tremblante, « la reine de Provence n'est plus. Ici plus d'orgueil, plus de titres ; il n'est, prosternées devant vous, d'autres puissances..... que l'amour. »

Ipsiboé, attendrie, unit les mains des deux amans, étend les siennes sur leurs têtes, murmure une oraison secrète ; et, implorant pour eux le ciel avec la foi d'une chrétienne et la tendresse d'une mère : « — Amans infortunés ! s'écrie-t-elle, soyez époux, je vous bénis. »

Puis, ses prières terminées : « — Edgar ! » reprend-elle soudain par une de ces transitions heurtées qui lui étaient si naturelles, « c'est toi sans doute qui sauvas la reine à Moralin ; mais comment t'es-tu trouvé au

» couvent d'Ingolza?... et qui t'a conduit
» dans ce castel? »

Alamède allait lui répondre. « — Non,
» ce n'est point, continue-t-elle, l'instant
» des explications; je sais déjà par quels
» moyens tu échappas à l'incendie du cloi-
» tre des manichéens; et je vois, dans le
» concours des circonstances extraordinaires
» qui nous ont rassemblés ici, une manifes-
» tation déclarée des desseins de la Provi-
» dence. A d'autres temps d'autres détails.
» Connais nos destins actuels : la fortune
» m'a encore trahie : hier je combattais triom-
» phante, en ce moment je fuis proscrite;
» et, avant que, par un vœu solennel, tu aies
» rejeté le trône, le trône t'avait rejeté.

» — Déjà!... dit Alamède en riant. Quel
» accord entre lui et moi! Se mieux enten-
» dre est impossible.

» — Le comte de Toulouse, poursuit Ip-
» siboé, déloyal comme la plupart des triom-
» phateurs, s'est joué du parti puissant qui
» l'avait appelé à son aide; il s'est ri de ses
» traités et de ses sermens; et, maître de la

» capitale; au lieu de couronner un Bozon
» il s'est proclamé roi de Provence.

» — Et vous le proclamez fourbe et fé-
» lon, » répond gaîment le comte Edgar.
« Nouveaux titres, nouveaux mérites; vous
» complétez ses droits au trône.

» — Emportée, ajoute-t-elle, par le désir
» de purger nos climats d'une secte odieuse,
» j'étais sortie d'Aix pour anéantir le repaire
» des manichéens; et j'étais tombée expi-
» rante auprès de la tour embrasée, croyant
» avoir perdu mon fils, lorsqu'un détache-
» ment de Toulousains envoyé contre moi
» vint fondre sur ma faible troupe. Le duc
» de Roquemire s'était vu arrêté par le même
» Alphonse Jourdain qui devait l'aider, la
» nuit même, à faire reconnaître au peuple
» l'héritier de Fernand Bozon; les princi-
» paux chefs *invisibles* venaient d'être char-
» gés de chaînes; et ma mort était com-
» mandée. ®

» Mais le ciel protégeait mes jours : au
» milieu du combat nocturne, j'échappe aux
» satellites d'Alphonse; seule, après une lon-
» gue marche, j'arrive au toit hospitalier qui

» t'avait servi de refuge; et là, par les récits
 » du vieillard auquel tu t'étais confié sans
 » pourtant lui dire ton nom, j'apprends qu'Ed-
 » gar existe encore.

» Le sire Amalric de Sabran, récemment
 » admis parmi les *invisibles*, était dévoué à
 » ma cause. Je me réfugie dans son manoir,
 » et m'y dérobe à tous les yeux. Tout à coup
 » Izorin, t'ayant reconnu, vient m'annoncer
 » ton arrivée; et j'accours à cette chapelle
 » qui touche à ton appartement.

» — Ainsi la perfidie triomphe, » dit Zé-
 » naire inquiète et troublée. « Ne vous reste-
 » t-il plus d'espoir? La capitale plierait-elle
 » sous le joug des chefs toulousains? Sa cita-
 » delle est-elle prise?

» — Fille de Raymond! » répond Ipsiboé
 d'un ton sévère, « vos pensées encore, je le
 » vois, se tournent du côté de la pourpre. Ah!
 » le cœur généreux d'Edgar fait-il de sembla-
 » bles questions?

» Mais, princesse! rassurez-vous. Le comte
 » de Toulouse ne triomphera point. Ce soir,
 » avant d'entrer dans ce castel, j'ai su que le
 » roi votre père était débarqué à Marseille où

» chaque jour on l'attendait: qu'une élite
 » guerrière, portée sur de nombreux vais-
 » seaux, avait accompagné ses pas: et qu'il
 » marchait déjà sur Aix. Les troupes qui vous
 » sont dévouées courent de toutes parts se
 » réunir à lui; Alphonse, avant trois jours
 » peut-être, aura perdu son nouveau sceptre.

» — Mon père! » dit la reine alarmée,
 « dans trois jours il serait ici!

» — Il vient, » continue la dame de Saint-
 Chrisogone avec un sourire amer, « pour
 » conclure un auguste hymen, et pour don-
 » ner une compagne au roi divorcé de la
 » France. Cette nouvelle doit peu vous sur-
 » prendre. N'aviez-vous point préparé les fê-
 » tes de la cérémonie nuptiale?

» — Ah! sauvez-moi! » dit Zénaire, sai-
 sissant avec force le bras d'Ipsiboé; « sauvez-
 » nous! vous me jugez mal. Arrachez-moi à
 » l'affreuse gloire où cherche à m'élever mon
 » père! L'indigence, l'exil, la mort, je pré-
 » fère tous les supplices au trône du monarque
 » français. Je ne demande au monde entier
 » que son oubli..... et Alamède.

» — Viens, ma fille! viens dans mes bras!... »

s'écrie la dame du marais avec son exaltation habituelle lorsqu'elle retrouvait en autrui sa propre magnanimité ; « amante digne d'être aimée ! Oui ! viens ! tes dernières paroles t'ont gagné mon cœur à jamais. »

Puis, d'un ton grave et prophétique :
« — Mes enfans ! quel que soit le pouvoir de vos ennemis, quelque orage qui vous menace, aimez-vous, et ne craignez rien ; je réponds de vos destinées. En dépit des grands de la terre, vous serez époux, vous serez heureux.

» — Ah ! dit Edgar avec ivresse, Zénaire a gagné votre cœur, et vous protégez notre flamme. Il ne manque plus, ô ma mère ! à notre bonheur mutuel qu'une solitude inconnue, où je n'entende plus parler de princes ni de couronnes, où je ne sois que tendre fils, où je ne sois qu'époux fidèle.

» — Eh bien ! reprend Ipsiboë, je vous y conduirai moi-même, nous partirons au point du jour. Comme les routes qui mènent à ce castel sont maintenant couvertes d'émissaires envoyés par Alphonse à votre poursuite, et que Zénaire, d'ailleurs, ré-

» sisterait difficilement à la fatigue d'une longue marche, je vais préparer, pour votre évasion, une voie prompte, facile et sûre. Au pied de cette forteresse coule une rivière qui va s'enfoncer, à peu de distance, en des rochers inaccessibles ; cette nuit, à l'insu d'Amalric, auquel il faut cacher nos secrets, je me procurerai une barque et plusieurs habits de pêcheur. Puis, avec l'aide d'Izorin, nous fuirons ensemble ces lieux. »

Ce plan est accueilli avec transport, et Zénaire lui a remis ses pierreries : « — Épouse d'Edgar ! » poursuit-elle, « vous renoncez donc pour toujours aux grandeurs, au pouvoir, au trône ?

» — A toutes les pompes de la terre, » répond avec feu la princesse.

« — J'y dois donc aussi renoncer, » reprend la veuve de Fernand ; « mais ce n'était que pour mon fils que je les avais désirées. Ah ! pour moi, le vrai sacrifice eût été d'en charger ma vie.

» Alamède ! et vous Zénaire ! cachez vos traits soigneusement jusqu'à votre entière

» délivrance; et quant à Raymond, votre
» père...

» — Il ne fut jamais que mon roi, » in-
terrompt l'amante d'Edgar; « sa fille chérie
» fut la gloire, il m'aura bientôt oubliée.

» — Vous n'aurez ni rang ni trésors!...

» — J'aurai plus... : le cœur d'Alamède.

» — Et vous échangez sans regrets un pa-
» lais pour un sol d'exil?

» — Pourvu qu'Alamède me suive, du
» trône je passe au bonheur.

» — O ma mère, vous l'entendez!... »
s'écrie le prince avec passion : « et moi,
» pour prix de tant de sacrifices, je n'ai
» qu'un cœur à lui offrir, qu'une vie à lui
» dévouer! »

La dame de Saint-Chrisogone s'est recou-
verte de son voile; des larmes d'attendrisse-
ment ont coulé le long de ses joues. Elle
croise ses mains sur sa poitrine, et prie silen-
cieusement. Puis, par un brusque mouve-
ment, sortie du plus profond repos : « — A
» l'aube du jour, » s'écrie-t-elle, « trouvez-
» vous dans ce temple... Adieu. »

LIVRE DOUZIÈME

ET DERNIER.

CEPENDANT la foudre grondait sur le couple
persécuté. Le comte de Toulouse avait appris
le débarquement du roi d'Aragon à Marseille,
et tremblait déjà sur son nouveau trône. Son
animosité contre Raymond, que le temps
aurait dû calmer, n'avait fait que s'accroître
encore. En possession d'Aix, l'un de ses plus
ardens désirs, comme moyen de vengeance
et de triomphe, était de s'emparer de Zé-
naïre, et de l'immoler à sa haine; aussi, de
toutes parts, ses troupes étaient à sa recher-
che; et il venait enfin de découvrir, par
des indices certains, qu'elle et son amant
s'étaient réfugiés au fort du sire de Sabran.

Amalric lui était connu; cet orgueilleux
Provençal, nouvellement reçu parmi les *invi-*
sibles, était peu dévoué au parti de ses an-
ciens rois. Ambitieux, déloyal et vindicatif, il
était aussi variable dans ses opinions, que
méprisable en ses principes, et qu'inso-

» délivrance; et quant à Raymond, votre
» père...

» — Il ne fut jamais que mon roi, » in-
terrompt l'amante d'Edgar; « sa fille chérie
» fut la gloire, il m'aura bientôt oubliée.

» — Vous n'aurez ni rang ni trésors!...

» — J'aurai plus... : le cœur d'Alamède.

» — Et vous échangez sans regrets un pa-
» lais pour un sol d'exil?

» — Pourvu qu'Alamède me suive, du
» trône je passe au bonheur.

» — O ma mère, vous l'entendez!... »
s'écrie le prince avec passion : « et moi,
» pour prix de tant de sacrifices, je n'ai
» qu'un cœur à lui offrir, qu'une vie à lui
» dévouer! »

La dame de Saint-Chrisogone s'est recou-
verte de son voile; des larmes d'attendrisse-
ment ont coulé le long de ses joues. Elle
croise ses mains sur sa poitrine, et prie silen-
cieusement. Puis, par un brusque mouve-
ment, sortie du plus profond repos : « — A
» l'aube du jour, » s'écrie-t-elle, « trouvez-
» vous dans ce temple... Adieu. »

LIVRE DOUZIÈME

ET DERNIER.

CEPENDANT la foudre grondait sur le couple
persécuté. Le comte de Toulouse avait appris
le débarquement du roi d'Aragon à Marseille,
et tremblait déjà sur son nouveau trône. Son
animosité contre Raymond, que le temps
aurait dû calmer, n'avait fait que s'accroître
encore. En possession d'Aix, l'un de ses plus
ardens désirs, comme moyen de vengeance
et de triomphe, était de s'emparer de Zé-
naïre, et de l'immoler à sa haine; aussi, de
toutes parts, ses troupes étaient à sa recher-
che; et il venait enfin de découvrir, par
des indices certains, qu'elle et son amant
s'étaient réfugiés au fort du sire de Sabran.

Amalric lui était connu; cet orgueilleux
Provençal, nouvellement reçu parmi les *invi-
sibles*, était peu dévoué au parti de ses an-
ciens rois. Ambitieux, déloyal et vindicatif, il
était aussi variable dans ses opinions, que
méprisable en ses principes, et qu'inso-

lent dans ses discours. Sous quelques actions de courage, il avait su masquer ses vices; et le monde, trompé par de faux dehors, lui croyait la vertu des braves.

Le comte de Toulouse lui envoie un de ses plus éloquens affidés avec des instructions secrètes: et Amalric apprend de lui que des deux inconnus qui lui ont demandé asile, l'un est la reine Zénaïre, et l'autre un orphelin d'Aiguemar, obscur aventurier, se disant fils de Fernand Bozon.

Le messenger d'Alphonse ouvre aux yeux du suzerain la plus brillante perspective de fortune et d'élévation, s'il veut se saisir de la reine, et la faire périr, ainsi qu'Alamède, dans une prison de son castel. Il ébranle son âme ambitieuse et mercenaire, par les offres les plus séduisantes. Il lui peint comme assuré le triomphe des Toulousains, soutenus, dit-il, par les ducs de Bourgogne et par l'empereur d'Allemagne; enfin il persuade Amalric, et le marché du sang est conclu (1).

(1) Le sire de Sabran prit parti contre Raymond Bérenger dans les guerres de Provence. Il se rangea

Une circonstance fatale avait déterminé la résolution du sire de Sabran, et servi le comte de Toulouse. Il venait d'être informé que le fils de Fernand Bozon était l'orphelin d'Aiguemar, élève du marquis d'Éral; et c'était ce même orphelin qui, selon les informations par lui naguère recueillies, l'avait frappé de sa mandore. Il voyait donc en son pouvoir celui qu'un serment solennel lui commandait d'assassiner.

Alphonse eût mieux aimé sans doute tenir Zénaïre en ses fers; mais il n'eût pas été prudent de la faire transférer à Aix. Elle aurait pu être délivrée sur la route par ses défenseurs dévoués, dont le nombre était considérable; et la capitale, d'ailleurs, la revoyant chargée de chaînes, eût pu se soulever pour elle. L'astucieuse politique d'Alphonse a préféré qu'elle pérît par la main d'un de ses sujets. L'odieux de ce meurtre infâme retombe tout entier, non sur lui, mais sur le sire de Sabran.

sous les drapeaux d'Alphonse Jourdain. Voyez Papon, *Hist de Prov.*, t. II, p. 207.

La dame de Saint-Chrisogone venait de quitter Alamède; et le prince, craignant d'alarmer Zénaïre, lui avait caché avec soin l'inscription menaçante qu'avait gravée son ennemi contre un des murs de la chapelle. Rentrés dans leur appartement, ils allaient, pressés par la faim, s'asseoir au souper dérisoire qui leur avait été préparé, quand, la porte s'étant ouverte, Amalric s'offre à leurs regards.

Alamède ferme sa visière, et Zénaïre s'est voilée. Le félon châtelain s'approche; et, attentif à leurs moindres mouvemens, son regard les fixe tous deux à la fois, aussi pénétrant que celui de l'insecte ailé dont chaque œil a, selon les véridiques savans, dix-sept mille trois cents facettes (1).

» — Guerrier! » dit le sire de Sabran d'un air sombre et d'un ton railleur, « un envoyé du nouveau souverain de la Provence me

(1) Loin d'ajouter, je retranche : le papillon en a 34, 650, qui sont autant d'yeux. Ceux qui voudront s'en assurer n'auront qu'à les aller compter : quant à moi, j'aime mieux en croire les savans sur parole. — Voyez *L'Homme des champs* de Delille, note 46 du troisième livre.

» fait savoir à l'instant que la reine détronée, » ayant fui de Moralin avec je ne sais quel » aventurier, erre déguisée dans ces parages. » Loin de moi l'étrange pensée que la don- » zelle qui vous suit puisse être la fille des » rois. Zénaïre, orgueilleuse et belle, a trop » le sentiment de ses devoirs et de sa dignité » pour s'être échappée en grivoise avec un » misérable égrillard; cependant... »

Le prince, indigné, l'interrompt : « — Avant » de songer aux devoirs d'autrui, occupez- » vous des vôtres, seigneur. Rappelez-vous » les lois de la chevalerie. Un noble et vail- » lant paladin, dans son castel hospitalier, » prête assistance aux malheureux, et n'in- » sulte jamais les femmes.

» — Illustre et docte pèlerin! » a répliqué le chef perfide avec un rire sardonique, « je » vous rends grâce de la leçon, j'en avais sans » doute besoin; et vous savez, pour la donner, » choisir votre temps à merveille. Mais reve- » nons d'abord au sujet important qui m'a » mène; plus tard, sur nos communs de- » voirs, nous pourrons ensemble, à loisir, » commencer un cours de morale.

» Un ordre d'Alphonse Jourdain me com-
 » mande de m'assurer de tout voyageur in-
 » connu, jusqu'à la prise des proscrits. De
 » plus, mon usage est d'arrêter en mes do-
 » maines tous rôdeurs et *caimands* (1) sus-
 » pects. Je veux croire que vous n'êtes point
 » de cette espèce déplorable, bien que peut-
 » être l'apparence me servirait d'excuse au
 » besoin; je veux bien aussi me persuader
 » que cette dame, alerte et modeste, est vo-
 » tre continence moitié, bien que ses péré-
 » grinations, tant soit peu libres et gaillardes,
 » jettent du louche sur sa pureté; mais,
 » pour obéir à mon roi, je suis forcé, quoi-
 » qu'à regret, de vous demander vos vrais
 » noms; et vous m'allez montrer vos traits.

» — Pour obéir à votre roi!..... » s'écrie
 Zénaïre avec force. « Eh quoi! le sire de Sa-
 » bran, chef intrépide et loyal, se courbe-
 » rait honteusement sous le joug de l'usur-
 » pateur, oublierait ses premiers sermens, et
 » trahirait déjà sa reine!...

» — Juste ciel! répond Amalric, quelle

(1) Mendians clandestins. Quêteurs cachés.

» chaleur inopinée! quelle éloquence inat-
 » tendue! pour une sainte à douce extase.
 » quelle effervescence mondaine! la fille du
 » roi d'Aragon ne m'eût pas mieux apostro-
 » phé. Je vous remercie, gente dame, d'a-
 » voir daigné me rappeler mes premiers ser-
 » mens à ma reine. Il me paraît que vous et
 » votre compagnon avez pris à tâche de me
 » présenter mon devoir en tous ses points et
 » sur toutes ses faces. Cette fureur d'endoc-
 » triner entre-t-elle dans les lois dévotes du
 » vagabondage sacré?

» — Trêve d'ironie et d'insultes! » dit Ala-
 mède d'un air calme, et en comprimant sa
 fureur: « vous ne pouvez exiger que nous
 » transgressions notre vœu en vous décou-
 » vrant nos visages. Trahir ses promesses au
 » Ciel, c'est manquer au Seigneur lui-même;
 » et prescrire à l'homme un forfait, c'est le
 » commettre le premier.

» — Encore de sages réprimandes! encore
 » de nouvelles maximes! » reprend l'indigne
 suzerain. « Vos préceptes sont péremptoires;
 » vos sentences sont admirables; vous l'em-
 » portez sur moi en logique; mais je l'em-
 »

» porte sur vous en autorité : partant , je vous
 » ordonne à tous deux de lever et visière et voile.

» — Sire Amalric ! » dit la princesse du son
 de voix le plus touchant, « ne déshonorez
 » pas votre nom par cet acte de félonie ; votre
 » vie fut celle des braves, ne la souillez point
 » par un crime. Grand par vos aïeux et vos
 » titres, soyez-le plus encore par vos vertus !

» — Exhortation vraiment pathétique ! » ré-
 pond le traître. « La pèlerine, je l'avoue,
 » prêche mieux que le pèlerin : je rétracte
 » mon premier ordre en faveur de son doux
 » accent. Mais, conservant vos traits cachés,
 » vous allez me jurer ici, vous ! que vous
 » n'êtes point Alamède ; vous ! que vous n'êtes
 » point Zénaire.

» — Non, jamais, interrompt le prince, un
 » commandement tyrannique ne m'arrachera
 » de force un serment. Tout fils des preux...

» — Tu ne l'es point, » dit Amalric cessant
 de feindre et la main posée sur sa dague :
 » abject orphelin d'un hameau ! imposteur
 » paré d'un faux nom ! plus de détours, jé
 » te connais. Lâche ! rappelle-toi la fontaine
 » où tu m'osas frapper de ta mandore. Ma ven-

» geance aura été tardive , mais elle n'en sera
 » que plus terrible.

» — Arrêtez ! sire de Sabran ! » s'écrie la
 princesse éperdue , se jetant entre les guer-
 riers : « non , vous ne pouvez être un monstre.
 » J'en appelle à l'âme d'un brave et remets
 » mon sort en vos mains. Descendant de
 » chefs magnanimes ! je me confie à votre hon-
 » neur. Amalric ! je suis votre reine. »

Elle dit, arrache son voile ; et ses paroles,
 sa beauté, sa majestueuse attitude, troublent
 un moment le perfide... Hélas ! le charme a
 peu duré , la haine et la vengeance ont déjà
 repris sur lui leur empire ; il a appelé ses
 soldats : « — Gardes ! que ces captifs soient
 » conduits à la tour écartée de l'ouest ; et que
 » son donjon ténébreux soit leur prison et
 » leur tombeau ! »

Puis, se tournant vers Alamède : — « Élève
 » d'Éral ! poursuit-il , tu es entré dans la cha-
 » pelle ; l'inscription du sanctuaire a dû s'offrir
 » à tes regards. *Trahir ses promesses au Ciel,*
 » c'est manquer au Seigneur lui-même ; j'ai tes
 » hautes leçons présentes, et j'accomplirai
 » mon serment. »

Le monstre s'éloigne à ces mots, et donne à voix basse un nouvel ordre au commandant de ses archers. Vainement le prince, en sa rage, a voulu résister aux gardes, le malheureux est désarmé; ses mains et celles de Zénaire sont chargées de fers; et leur arrêt de mort est prononcé.

Ils sont traînés par les satellites du suzerain au sommet d'une tour isolée, située à l'extrémité de la citadelle. Une porte massive en chêne, tourne et se referme sur eux; ils sont dans une étroite enceinte, qui n'a pour clarté qu'une lampe et pour lit qu'un monceau de paille. O barbarie épouvantable! des coups de marteau retentissent. Condamnés au plus horrible des supplices, ils entendent clouer la porte, qui ne doit plus s'ouvrir à leur vue: porte fatale, qui, semblable à celle de l'enfer du Dante, eût pu porter pour inscription: « Ici entré, plus d'es-
» pérance! »

Quelle exclamation d'horreur échappe aux deux infortunés! Ils envisagent leur destin; ils anticipent leur agonie.

Le prince cherche, mais en vain, à rendre

quelque espoir à la reine; lui-même, hélas! n'en a aucun. La dame de Saint-Christogone ne les aura pas oubliés; mais, comme eux pros- crite et trahie, que peut-elle faire pour les sauver! Les défenseurs de Zénaire, informés par Ipsiboë de l'action infâme d'Amalric, peuvent accourir à leur aide; mais avant qu'ils aient battu les troupes d'Alphonse et pris d'assaut le fort de Sabran, le spectre à la faux inflexible aura frappé les deux victimes.

« — Si jeune encore cesser de vivre!... » dit la malheureuse captive, tombée sur la paille de sa prison: « et jamais, ô cher Alamède! »
« je n'ai tant aimé l'existence... Mourir quand »
« j'allais être heureuse! quand l'amour et la »
« liberté, m'ouvrant une carrière nouvelle, »
« semblaient, déités caressantes, me tendre »
« leur coupe enchantée!... »

Ses pleurs ont étouffé sa voix. « — Non, » s'écrie le fils de Bozon avec un accent à la fois plein de tendresse, d'angoisse et d'énergie; « non, tu ne mourras point ici! »

« — Le crois-tu? » répond Zénaire.

Et, relevant son visage pâle comme la figure en marbre que vient d'achever le sculpa-

teur, elle lui sourit à travers ses larmes... ; mais ce n'est point le sourire de l'espérance, ce n'est que celui de l'amour.

Elle penche sa tête abattue sur le sein d'Alamède; et elle oublie pour quelques instans sa prison et ses douleurs. Mais le prince l'a pressée contre son cœur avec trop de passion, elle se retire doucement...

« — Alamède! vois où nous sommes!.....

» Le Ciel seul peut briser nos fers; ah!
 » gardons-nous de l'offenser! »

Elle dit; et, s'agenouillant, elle implore le Créateur; le prince a suivi son exemple; et la foi ranime leurs âmes.

Zénaire veut se lever, mais les souffrances de la veille avaient déjà miné ses forces; l'excès des maux et des fatigues anéantit ses facultés; et un engourdissement léthargique vient appesantir sa paupière.

Elle porte un œil inquiet sur sa couche et sur son amant. Le prince a saisi sa pensée.

« — Ma bien-aimée, je te le jure, je respècterai ton repos. Dors en paix et sans
 » nulle crainte sur cette couche douloureuse;

» dors du sommeil de la vertu, je veillerai
 » sur toi.... et sur moi. »

Il a dit: se fiant à lui, elle apprête son lit funèbre; l'infortunée essuie ses larmes avec les anneaux de sa chevelure; et, comprimant un long soupir, elle ferme les yeux et s'endort.

Alors, seul à ses tristes pensées, Alamède, prenant la lampe, a fait le tour de sa prison. Point de fenêtres, nulle issue; il n'aperçoit autour de lui que des caractères tracés sur le mur par d'autres victimes de la tyrannie: ce sont les dates de la mort, les empreintes du désespoir, les imprécations de la rage, les derniers mots de l'agonie.

Alamède lit et frissonne... Il sent ses cheveux se dresser; et une sueur froide mouille son front. Que cette enceinte a vu de crimes! qu'elle a ouï de gémissemens! ses pré-décèsseurs y subirent toutes les horreurs de la faim; les mêmes supplices l'attendent; c'est le lieu des lentes tortures, c'est le sol des derniers soupirs.

Assis sur un des bancs de sa prison, il attache sur sa compagne un œil hagard et

consterné. Elle dort; sa figure est calme : grand Dieu ! quel sera son réveil!..... Soudain la lampe, près de s'éteindre, jette une plus vive lueur : bientôt cette lueur vacille, puis elle diminue par degrés..... Effroyable idée ! voilà peut-être les dernières clartés qui brilleront aux yeux du prince : et les ténèbres de la tombe vont l'entourer avant la mort.

Il s'élançait vers la lumière qui, l'instant d'avant, lui paraissait un flambeau sépulcral, et qui présentement lui semble un astre bienfaiteur. Ses regards la supplient de vivre, comme s'ils s'adressaient à un être animé. Vœux inutiles ! Elle pâlit, et s'efface comme le sourire du désespoir devant l'irréparable malheur. Elle s'agite en expirant, et ses faibles secousses ressemblent aux battements d'un cœur qui touche à sa fin et se glace... Que ne donnerait maintenant Alamède pour pouvoir relire sur le mur ces empreintes fatales dont il venait de détourner la tête avec horreur!... C'en est fait, la lampe est éteinte ; et, pour le captif d'Amalric, c'est le commencement de la mort, l'apprentissage du cercueil.

« — Alamède, mon Alamède ! » s'écrie tout à coup la princesse, « quelle nuit profonde ! où es-tu?... »

» — Auprès de toi, » lui répond-il en posant sa main sur la sienne ; « ma Zénaïre, » me voici.

» — Ah ! si tu n'avais pas répondu !... » si je ne t'eusse pas senti près de moi !... » que serais-je devenue !... Alamède, parle-moi encore : tant que j'entendrai tes accents, il me semble que je pourrai vivre. » Mais qui nous a repris notre lampe?... »

» — Elle s'est éteinte faute d'huile.

» — Ainsi donc, mes regards ne rencontreront plus les tiens, et je mourrai sans revoir tes traits!...

» — O Zénaïre ! que dis-tu ! chasse cette horrible pensée ! Une voix secrète me l'affirme, nous serons secourus et sauvés.

» — Vaine et trompeuse illusion !... Alamède, je t'ai conduit à l'abîme où nous périssons ! C'est moi qui, malgré ta résistance, ai voulu demander asile au sire de Sabran ; c'est moi qui t'ai forcé d'entrer dans cette funeste citadelle ; tu quittas Aix

» pour me sauver ; mon amour t'a fait perdre
 » un trône , mon amour te donne la mort.

« — Oh ! ne me tiens pas ce langage ! Ce
 » que j'ai fait je le ferais encore. Tu m'as
 » aimé , je fus heureux ; vivais-je avant de te
 » connaître ! Non , je ne me plains point du
 » sort. Pour moi , je le dis ici même , une
 » tombe avec Zénaïre , vaut mieux qu'un trône
 » vide et sans elle.

« — O mon ami ! » répond la reine d'une
 » voix étouffée , « l'altière fille de Raymond
 » méritait-elle un semblable cœur ! Je l'ai
 » dit , et je le répète , je n'étais pas digne
 » de toi. Dieu ! faut-il que je ne connaisse
 » toute la grandeur de son âme et tout le prix
 » de son amour , qu'au moment des derniers
 » adieux ! »

Ses larmes amères et brûlantes tombent
 sur la main d'Alamède. Le malheureux n'ose
 parler , de crainte que ses accens douloureux
 ne trahissent l'angoisse inexprimable de son
 âme , et ne portent ainsi le coup mortel à sa
 compagne.

Cette interruption d'entretien s'est pro-
 longée plusieurs instans. « — Quelle obscurité !

» quel silence ! » s'écrie tout-à-coup la prin-
 cesse en tressaillant de tous ses membres.
 « Alamède , es-tu là ? Réponds !... Parle ,
 » un bruit quelconque , ou je meurs ! »

Déjà ses esprits s'égarèrent ; ses artères
 battent avec violence , et la fièvre allume son
 sang.

« — Paix ! n'entends-tu pas , reprend-elle ,
 » le sourd tintement d'une cloche ?... C'est
 » l'heure des agonisans... c'est l'appel de
 » l'éternité. »

Mais quel cri a jeté le prince ! C'est un cri
 d'espoir et de joie. Un rayon de lumière a
 pénétré dans la prison ; pour lui , c'est le
 rayon de la vie. Zénaïre revient à elle , et
 voit la muraille éclairée... Une meurtrière
 pratiquée dans l'épaisseur du bâtiment , et
 que les captifs n'avaient point remarquée ,
 laisse entrer le jour renaissant. Avec quel
 transport ils tiennent leurs yeux fixés sur ce
 pâle crépuscule , qui leur semble une bril-
 lante aurore !... Le point lumineux s'agran-
 dit , et avec lui le doux espoir... En sortant
 d'une obscurité qu'ils avaient dû croire éter-
 nelle , que l'aube leur paraît céleste !

Ils se revoient avec ivresse, comme si des siècles d'absence les avaient séparés; ce n'est plus seulement de la voix, c'est du regard qu'ils se parlent. « — Tes pressentimens » s'accomplissent, » dit la princesse ranimée; » nous sommes secourus... par le ciel. »

Alamède a posé l'un sur l'autre contre le mur les bancs de sa prison. Du haut de ce siège branlant, il atteint à la meurtrière. À travers l'étroite crevasse il porte sa vue au dehors; et l'aurore ayant reparu, il découvre au loin la campagne. « — Que vois-je! s'est-il écrié, des troupes autour du castel!... » Que de boucliers! que de lances! Une bannière se déroule... Dieu! Zénaire, c'est la » tienne.

« — Alamède, se pourrait-il!... Un miracle! et tu l'as prévu!

« — J'explique aisément ce miracle: tes » défenseurs, réunis autour de la capitale, » auront appris d'Ipsiboë la lâche trahison » d'Amalric; Zénaire, ils te sauveront!

« — Ah! dis donc: ils nous sauveront; » point de salut pour moi sans le tien.

« — Tes preux sont au pied des remparts,

» et l'attaque du fort commence; mais à peine » puis-je distinguer leurs diverses évolutions; » la tour où nous sommes captifs est fort loin » de la citadelle. Écoute! entends-tu leurs » clairons?

« — C'est le chant guerrier de mes braves... » Oui, je reconnais leurs fanfares.

« — Des nuées de flèches se croisent: que » la lutte sera terrible! Les créneaux de la » forteresse sont hérissés de combattans.

« — Amalric les commande-t-il?

« — Je l'aperçois, non loin de nous, sur » la grosse tour du midi.

« — A-t-il des chefs autour de lui?

« — J'en remarque un qui m'est connu; le » chevalier à la camise. Il porte, cette fois, » un casque, des brassards et une cuirasse: » mais étroits, menus, alongés, semblables à » des chevilles de charpente. Le corps effilé » du squelette me paraît danser sous l'armure » comme une vieille amande en sa coque.

« — Alamède! » interrompt douloureusement la reine, « en de tels momens peux-tu » rire! »

Hélas ! cet éclair de gaieté devait, selon toute apparence, être le dernier de sa vie.

Il continue à observer et à décrire les combats. Zénaïre écoute, inquiète ; et, selon les récits du prince, son visage exprime tour à tour la terreur ou l'espérance. Une égale fureur anime les guerriers ennemis ; et la défense est aussi opiniâtre que l'attaque est impétueuse.

Les assiégeans sont parvenus néanmoins à renverser les pieux et les palissades extérieures ; les premières barrières sont franchies. Ils ont pénétré jusque sous les fossés du castel ; et ils cherchent à s'approcher d'une poterne fortifiée, que leurs haches pourraient abattre.

Mais des javelots, des pierres, de l'huile et de la poix bouillantes pleuvent sur eux, du haut des remparts ; la mort a moissonné leurs rangs, et la cohorte est repoussée.

Bientôt elle revient à la charge avec un nouvel acharnement. La journée entière se passe en alternatives cruelles d'avantages et de revers. Aucun résultat décisif, aucune victoire complète.

Le grand astre est à son couchant ; ses feux, d'un écarlate foncé, jetaient une couleur uniforme sur la citadelle et ses murs, sur les combattans et leurs armes, sur le terrain et ses cadavres. Partout, à ses sanglantes clartés, on se massacre, on s'extermine. « — Des échelles !... » s'écrie le prince. « Nos preux montent à l'escalade. Je recon- » nais à son cimier le vaillant chef qui les » conduit : c'est le sire de Monterolles. Il est » le premier à leur tête ; il touche déjà le » sommet des créneaux. Ah ! si ce héros et » les siens... »

Alamède n'a pu poursuivre. « — Eh bien ! » où sont-ils ? que font-ils ?..... » reprend Zénaïre alarmée.

Mais le prince, sans lui répondre, a couvert ses yeux de ses mains.

« — Ah ! c'en est fait ! » ajoute-t-elle, « je » te comprends, tout est perdu. »

En effet, le fils de Bozon a vu Monterolles et ses braves renversés du haut des murailles. Des poutres précipitées sur eux ont mis en pièces leurs échelles. Hugues et les siens n'existent plus.

Il quitte la funeste meurtrière, où des images de désolation se succèdent à ses regards; et, tout à sa noble compagne, il cherche dans sa pensée des paroles consolatrices. « — Non, » dit-il, « tout n'est pas perdu. » Un premier assaut a manqué, mais un second peut réussir. La nuit vient, c'est demain peut-être...

« — Demain ! » répète Zenaïre, « vivrons-nous encore demain ! »

Ces mots ont glacé le sang d'Alamède : jusqu'à ce moment la reine avait comprimé ses souffrances ; mais les angoisses de la faim devenaient plus aiguës d'heure en heure ; et, près de tomber d'inanition, elle voyait s'approcher la mort.

« — La nuit vient, » a-t-elle ajouté d'une voix basse et frémissante ; « oui, la nuit, » l'éternelle nuit... Alamède, soulève-moi » jusqu'à la hauteur de cette meurtrière... » et que je regarde, une fois encore avant » de descendre au tombeau, cette terre et » cette nature, à laquelle il faut dire adieu. »

Le prince l'élève en ses bras : « — Qu'il » doit être pur, » poursuit-elle, « le souffle

» de l'air extérieur ! Ne peut-il, venant jusqu'à moi, rafraîchir un instant mes sens... » Déjà les ombres me dérobent les vues lointaines ; je n'aperçois aucun soldat ; je ne vois çà et là que des arbres..... »

Puis, avec une expression déchirante : « — Des arbres !... Te rappelles-tu cette forêt où nous nous égarâmes dans notre fuite ? ces sapins à l'ombre desquels j'écoutais l'aveu de ta flamme ? cette nuit de félicités où je quittais le trône et les hommes pour l'amour et la liberté ? Dieu ! quels momens ! quels souvenirs ! Et je me croyais alors à plaindre !... »

« — Bien que notre sort présent soit horrible », interrompt le prince accablé, « il pourrait l'être plus encore. Nous sommes captifs, mais non séparés ; nous souffrons tous deux, mais ensemble. »

« — Alamède, est-ce par pitié qu'Amalric nous a réunis !... Non, c'est une barbarie de plus. Le monstre se connaît en tortures ; il a voulu que chacun de nous ajoutât à ses propres angoisses celles de l'objet adoré ; il

» a voulu doubler nos supplices : nous aurons
» deux fois à mourir. »

Elle dit : la prison n'était presque plus éclairée. Déjà les poignantes douleurs de la faim qu'Alamède dissimulait, avaient décomposé ses traits ; et un reste de jour douteux, projetant sur lui ses reflets, donnait à sa physionomie l'expression la plus sinistre.

Zénaïre, au contraire, brûlée par une fièvre intérieure, n'avait jamais paru plus belle. Ses lèvres vermeilles, ses yeux brillans, ses joues vivement colorées, paraissaient défier la tombe ; et, telle que l'arc-en-ciel radieux se dessinant sur la tempête, elle s'offrait éblouissante au sein des désolations.

Leurs regards fixent en silence la clarté qui fuit lentement le long des murailles funèbres. Elle se perd... elle disparaît... Ils demeurèrent anéantis, comme si cette dernière lueur était leur dernière espérance ; et, n'ayant plus ni la force ni la volonté de se mouvoir, ils restent sans voix, sans souvenir, sans idée, comme deux pierres de plus parmi les pierres du donjon.

En cet effroyable état de stupeur et d'anéantissement, ils ont laissé couler plusieurs heures... Un peu avant l'aube du jour, la princesse a repris ses sens.

« — Alamède ! » s'est-elle écriée.

Ah ! malgré le supplice de la faim, il a sa première pensée : avant tout son cœur a parlé. Quelle est sa première demande ? Non pas la vie, mais Alamède.

« — Bientôt le jour va reparaitre, » répond le prince avec effort, « et le jour de la délivrance. »

La fille de Raymond tressaille. « — Est-ce bien, » reprend-elle avec terreur, « ton accent que je viens d'entendre ? Pourquoi m'a-t-il fait frémir ? Ta voix a pris un son étrange : tient-elle déjà de la tombe ?... Le jour de la délivrance, dis-tu !..... Entends-tu par ces mots, la mort ?... Approche, où est ta main ? »

« — Dans la tienne. »

« — Qu'elle est froide ! je la sens à peine... Oh ! presse-moi contre ton sein. »

Elle se traîne péniblement jusqu'à lui, et, s'appuyant sur sa poitrine, « — Je suis

» mieux , » a-t-elle ajouté ; « j'entends les bat-
 » temens de ton cœur ; avec eux je reviens
 » à la vie.

» — L'aube paraît , » dit Alamède , » en-
 » core quelques heures de courage , et nos
 » maux seront terminés. Ce matin le fort
 » sera pris , ce matin nous serons sauvés. »

Elle sourit , mais quel sourire !... Pénible , patient et forcé , il peint mieux l'agonie de l'âme que ne le ferait la parole. Triste comme un reflet de lune sur un océan orangeux , il est la lueur des désastres.

Le fils de Bozon se lève , et le retour de la lumière semble lui rendre sa vigueur ; il s'élançe à la meurtrière : « — Les voilà ! l'assaut recommence. Les assaillans se précipitent à la poterne des fossés ; ils la frappent à coups de hache.

» — Alamède ! » interrompt la reine » j'entends une clameur bruyante... qu'annonçait-elle ?..

» — O bonheur ! un nouveau renfort de guerriers : ce sont les troupes de Raymond.

» C'est ton père , Alphonse est vaincu.

» — Arbitre éternel ! Dieu puissant ! »

s'écrie Zénaire à genoux , « accorde la victoire à ses armes , jette un œil de pitié sur nous !

» — La poterne résiste encore.... Elle est donc de fer ou d'airain. Mais , au nord de la citadelle , une autre escalade est tentée... Les assiégés font une sortie : quelle confusion ! quelle mêlée ! »

En effet , le sire de Sabran , ses plus intrépides soldats , et son ami Giraud de Simiane , avaient fondu sur l'ennemi. La bataille la plus terrible se livre aux portes du castel. Amalric , enflammant les siens , se signale par sa vaillance ; et tout recule devant lui.

Mais , forcé de céder au nombre , le chef , après de longs combats , rentre en bon ordre dans la place , et s'y renferme de nouveau. Sa sortie a eu le succès qu'il en attendait ; son entreprise a réussi , car tandis que les assiégeans , quittant les murailles crénelées , s'élançaient sur lui avec rage , ses peux restés sur les remparts , brisaient les échelles abandonnées , et la prise du castel par escalade redevenait encore impossible.

Durant toute la journée , l'œil fixé sur le

théâtre du carnage, l'élève d'Eral tour à tour avait espéré ou frémi. Une fois, à la porte du donjon, des émissaires d'Amalric étaient venus prêter l'oreille aux gémissemens des victimes, et s'assurer de leur trépas.... Le soleil touche à l'horizon, les assaillans perdent courage, et le fort paraît imprenable.

Les souffrances physiques d'Alamède étaient alors portées à leur comble; sa force morale seule le soutenait encore, et, le débarassant en quelque sorte de sa dépouille expirante, le rendait comme inattentif aux frissons du corps défaillant.

Vers le soir sa voix s'affaiblit; ses paroles s'entrecourent; son accent lugubre et confus n'est presque plus un son humain; et son œil, fixe, terrifié, a comme le regard du spectre.

Cependant il s'écrie soudain avec un reste d'énergie: « — Zénaire, nos preux triomphent!... A l'extrémité du fort ils ont planté de nouvelles échelles; ils montent... ils atteignent les créneaux.... ils sont maî-

» tres d'une tourelle.... Quelle épouvante!
» quel massacre!... »

La princesse ne répond point. Assise sur la paille au fond de la prison, la tête cachée entre ses genoux, elle est repliée sur elle-même; et, frémissant sans remuer, elle n'a plus qu'un instinct de souffrances et de terreur, qui place son être tout entier entre l'immobilité et la convulsion. Sa respiration, pour ainsi dire inanimée, n'est ni la mort ni l'existence.

« — Oui, » poursuit le prince d'un ton lent et sépulcral; « oui, je le crois, ils sont vainqueurs.... Mais un voile couvre mes yeux; tout est indistinct... tout se brouille. Chaque objet se perd à ma vue. Que dis-je! mon cerveau sans doute est maintenant frappé de vertiges... Je vois des fantômes, du sang, des glaives, un écroulement et des flammes. »

Il se tourne vers Zénaire. Hélas! elle est immobile comme l'urne des mausolées: elle n'entend plus la voix dont naguère le son cheri allait si rapidement à son cœur: elle est évanouie.... ou morte. Le prince pousse

un cri horrible, semblable à celui de la victime que vient de poignarder l'assassin, et se précipite vers elle...

« — Zénaire! ma Zénaire!... »

Elle soulève sa tête mourante, et tressaille comme n'ayant plus conservé le souvenir de sa présence. Ses joues sont pourpres et ses lèvres blanches; elle presse entre ses dents quelques anneaux de ses longs cheveux. Le délire s'est emparé d'elle; ses fibres sont brûlantes; son œil, vif mais sans expression, est à-la-fois ardent et terne. Elle regarde son ami comme essayant de le reconnaître; et le rire le plus affreux succède à ce lugubre examen.

D'un air calme et d'un ton glacial : « — Il est tard, dit-elle, j'ai faim. »

Puis, cherchant à montrer du doigt un des coins obscurs du donjon : « — Oui, j'ai faim, » donne-moi ces fruits. »

C'en est trop!... le prince succombe à ce complément des supplices. Chancelant, il tombe auprès d'elle; et, l'entourant encore de ses bras : « — O ma bien-aimée!... s'é-

» crie-t-il, attends!..... ne meurs pas avant moi! »

Zénaire, bien que privée de la raison, paraît sensible à ses caresses. « — Ami compatissant! poursuit-elle, tu me consoles... » mais j'ai froid. Un peu de feu, je t'en supplie. »

Puis, d'un accent bref et haché : « — Barbare! donne-moi ces fruits. De grâce! approche-moi de ce feu! Pour t'attendrir, faut-il pleurer?... Je ne puis, je n'ai pas de larmes.

» — Dieu de justice et de bonté! que t'avons-nous fait!... dit le prince. Peux-tu laisser souffrir ainsi tes malheureuses créatures!... n'est-ce point assez de tortures!... par pitié! par pitié! la mort! »

En ce moment, des cris lointains perçaient les airs, et c'étaient ceux de la victoire... Mais les captifs n'entendent point ces annonces de délivrance. Des pas approchent du donjon. Un guichet pratiqué dans la fatale porte s'ouvre à la hâte; et Alamède, ô secours inespéré! voit passer à travers l'é-

troite ouverture un panier renfermant des alimens et un vase contenant du vin.

Il s'empare de la corbeille ; et la princesse dévore avec avidité la nourriture qui lui est offerte. Le prince, que la soif consume, a saisi le breuvage et boit. Déjà ses forces revenaient, lorsqu'un papier jeté dans la corbeille, et qu'en sa précipitation, il n'avait point remarqué avant de désaltérer ses lèvres desséchées, un papier écrit lui offre ces mots :

« — Le fort est au moment de se rendre, vous » allez être délivrés... ; mais gardez-vous de » boire ce vin : les traîtres l'ont empoisonné. »

L'écriture était d'Izorin. Le prince se croyait sauvé, et la mort coule dans ses veines.

La reine est revenue à elle ; le calme rentre en ses organes ; elle recouvre sa raison ; et, tendant une coupe à son ami, elle veut à son tour étancher sa soif ; mais Alamède ne répond à sa demande que par un geste d'horreur : il jette le vase contre les murs, et l'a brisé en mille pièces.

A cette violence inattendue, qui semble un acte de démence, Zénaire regarde le

prince ; les derniers rayons du jour éclairaient encore ses traits : elle recule épouvantée... Tout ce que la terreur a de plus sinistre, tout ce que la pensée a de plus délirant, tout ce que la souffrance a de plus aigu, tout ce que le désespoir a de plus déchirant, étaient empreints sur son visage.

« — Alamède ! pourquoi cette subite horreur !... O ciel ! qu'as-tu ? qu'éprouves-tu ?

» — Rien ! » répond le prince égaré. « Je » suis bien, très-bien... ; je suis mieux. »

Et sa main, avec un mouvement convulsif, essuyait les gouttes glacées qui coulaient de son front livide..... Puis, péniblement, il ajoute : « — Zénaire, le fort est pris.

» — D'où le sais-tu ? Qui te l'a dit ?

» — N'importe ! Remercions le Seigneur. » Tu vas être libre et sauvée.

» — *Je vais être libre et sauvée !* » répète la princesse éperdue. « Que dis-tu ! qui ! moi seule ?.... et toi ?... »

En prononçant ces paroles, elle aperçoit, au milieu des débris du vase cassé, le fatal papier d'Izorin. Elle s'élance, le ramasse... et en a lu le contenu.

« — Cher Alamède ! » s'écrie-t-elle en des transes inexprimables, « as-tu touché à ce » breuvage ?...

» — Non, » répond-il, « rassure-toi. Déjà » nos chevaliers vainqueurs...

» — Et, sans toi, sans ton existence, que » m'importent nos chevaliers, le fort, la li- » berté, l'univers !..... As-tu touché à ce » breuvage ?...

» — Ne t'alarme point, je suis bien. Je » puis me lever ; et bientôt... »

La perfide boisson agit ; sa voix meurt, et son sang s'arrête. Il veut se rapprocher de la meurtrière, vains efforts ! ses membres s'engourdissent, ses lèvres se contractent, et son cœur a cessé de battre..... Il tombe au pied de la muraille.

Zénaïre a saisi sa main. Cette main est déjà glacée comme le marbre des caveaux :

« — Il n'est plus !.... » s'est-elle écriée.

Puis, d'un son de voix déchirant : « — Non, » tu n'es pas mort, » reprend-elle. « Tu n'as » pu me quitter ainsi... ; tu n'aurais pu m'a- » bandonner avec cette froide barbarie..... » tu ne m'avais pas dit : ADIEU. »

De bruyantes clameurs parviennent jus- qu'à son oreille. On monte l'escalier de la tour. Seraient-ce des libérateurs, ou sont-ce de nouveaux bourreaux ? Elle entend pro- noncer son nom, et se détourne avec hor- reur de la porte qui se renverse sous la hache retentissante. Pour elle il n'est plus d'espé- rance ; elle a l'affreuse certitude qu'Alamède n'existe plus.

Elle arrête un instant ses yeux sur sa dé- pouille inanimée, sur ce lis flétri, dont les formes gracieuses et la beauté conservent encore leur éclat, même entre les bras de la mort... Elle s'enveloppe ensuite le visage de ses longs cheveux pour ne plus voir, ni être vue... Et, de sa couche funéraire, s'adres- sant aux soldats armés qui s'ouvrent vers elle un passage, elle exhale ces derniers mots :

« — Inconnus ! qui que vous soyez, vous » êtes inutiles dans ces lieux. Si vous arrivez » en sauveurs, je n'ai plus besoin de secours ; » si vous êtes des assassins, j'ai reçu le coup » de la mort. »

Cependant, à la fin du jour, ainsi qu'Alamède l'avait vu, une des tours de la citadelle avait été prise d'assaut; mais Amalric aussitôt y avait fait mettre le feu, avait fait couper la galerie crénelée qui de la tour menait au fort; et les écroulemens et les flammes que l'élève d'Éral avait pris pour des vertiges de son cerveau n'étaient rien moins qu'illusions.

Sur un bâtiment isolé, au milieu d'un embrâsement, les guerriers vainqueurs vont périr, lorsqu'un incident imprévu assure le triomphe à leurs armes. Tandis que tous les

preux d'Amalric combattaient au nord de la place, un des serviteurs du manoir (et c'était sans doute Izorin) ouvrait au midi la poterne à une poignée d'assaillans.

Bientôt, par ce passage secret, Raymond et ses braves cohortes s'introduisent dans le castel. Ils délivrent leurs devanciers; la victoire suit leurs bannières. Les sires de Sabran et de Simiane périssent de la main du monarque; la citadelle enfin est soumise; et, selon l'usage des héros en pareille circonstance, la garnison entière, généreusement sauvée de la honte, est passée au fil de l'épée (1).

Le roi Raymond, à peine débarqué à Marseille, s'était porté vers Aix à marches forcées. Des milices volontaires étaient venues de toutes parts, le long de la route, se ranger sous ses étendards: les partisans de Zénaire avaient volé à sa rencontre; et son

(1) Raymond Bérenger finit par triompher des comtes de Toulouse et de Forcalquier. Il rétablit la paix en Provence. — Voyez *Histoire de Provence* de PAPON.

armée, grossie à chaque pas, était arrivée formidable sous les murs de la capitale. Là, en une bataille rangée, dans l'espace de quelques heures, Alphonse, complètement défait, avait perdu son nouveau trône, et avait fui vers ses états. Tandis que plusieurs légions poursuivaient ce chef détesté, le roi Raymond accourait au castel perfide, où déjà, par le bruit public, il savait sa fille captive.

Les ombres de la nuit couvraient la forteresse de Sabran. Raymond, vainqueur, a fait chercher de tous côtés son auguste fille. Inutiles perquisitions!... Les prisons et les souterrains, tout est vide, tout est désert. Aucun prisonnier au castel; et nul renseignement ne peut être donné par les défenseurs d'Amalric, qui tous ont péri dans l'assaut.

Des preux ont découvert, en un réduit obscur et caché, un varlet échappé par miracle au glaive exterminateur. Ce malheureux se nomme Orbas; il est traîné devant Raymond; et tel est le résultat de ses ré-

ponses aux diverses interrogations du monarque :

« C'est au donjon de la tour isolée de l'ouest que Zénaïre avait été renfermée. »
 « Amalric, se voyant perdu, avait envoyé Orbas, le matin même, au hameau voisin, demander un poison actif à la magicienne Alfernie. Le sire de Sabran, ayant craint que les amans ne fussent sauvés par les assiégeans avant d'avoir succombé à la faim, avait résolu de les empoisonner, afin d'accomplir à la fois son serment et sa vengeance.

« Orbas, selon les ordres de son maître, était sorti du castel par une issue secrète, et s'était rendu chez Alfernie. L'infâme confidente d'Amalric, n'ayant nul poison préparé, avait couru en chercher un chez quelque autre génie du mal, s'était fait attendre toute la journée; et le breuvage perfide n'avait pu être porté aux captifs qu'au moment de la prise du fort. »

Quels affreux détails pour Raymond! Il n'en peut ouïr davantage, et court à la hâte au donjon. Autre surprise! autre mystère! les portes de la tour sont brisées; et la prison,

ouverte et vide, n'offre que les débris épars du vase empoisonné.

De nouvelles questions sont faites au serviteur d'Amalric; mais ses réponses sont peu claires; en voici les traits principaux:

« La poterne du midi avait été livrée par un varlet du manoir, nommé Izorin, à des guerriers que conduisait une femme. Cette troupe s'était dirigée, pendant le tumulte du combat, vers la tourelle des captifs, et là s'était soustraite aux regards.

» Orbas, quelques momens après, cherchant à se cacher pour échapper au massacre général, croit avoir vu, par la fenêtre d'un bâtiment donnant sur la rivière, une barque fendant les flots. La femme inconnue, qui lui parut alors d'une taille gigantesque, y dictait ses ordres à quatre soldats faisant l'office de bateliers. Elle tenait dans sa main un flambeau résineux. Izorin était auprès d'elle, penché sur deux corps inanimés, étendus au milieu de la nacelle. Soudain la torche s'était éteinte; et la barque mystérieuse, semblable à celle du vieillard de l'Achéron passant les âmes aux

» sombres bords, avait disparu sous les ténèbres. Cette étonnante vision était-elle fantastique ou réelle? Orbas n'ose rien affirmer.»

En quelle perplexité nouvelle cet incroyable récit a jeté l'âme de Raymond! Des recherches sont ordonnées; mais hélas! les nombreux soldats envoyés à la découverte parcourent inutilement les monts, les forêts et les plaines: ni la barque, ni les bateliers, ni l'inconnue, ni les cadavres, n'ont été vus sur aucune rive; Alfernie a fui du canton; toutes perquisitions sont vaines.

Zénaire et Alamède ne sont-ils plus, ou vivent-ils?... Ces questions restent à résoudre. Où sont leurs corps? nul ne le sait. Pourquoi se cacher, s'ils existent? En de semblables conjonctures, on peut tout se persuader ou rejeter toute hypothèse; on peut tout nier ou tout croire. Un fait certain, c'est que Raymond, triomphant et désespéré, règne sur la Provence paisible. ®

ÉPILOGUE.

Près d'un an s'était écoulé depuis la défaite d'Alphonse ; et le roi de Barcelone et d'Aragon , paraissant oublier l'Espagne , habitait encore la Provence. Que de fois , ayant réuni son conseil privé , il avait délibéré sur les moyens à prendre pour retrouver sa fille , ou du moins sa dépouille mortelle !.... Hélas ! et selon la coutume des assemblées , qu'avait fourni l'événement à l'examen des nobles chefs ?... Toujours un texte à des harangues , souvent une harangue hors du texte , et jamais de résultats clairs.

Le remords de sa vie passée tourmentait alors le monarque. Il s'était couronné de gloire à la façon des grands guerriers ; sa main avait égorgé ses ennemis par centaines , et sa voix les avait détruits par milliers. Habile dans l'art des massacres , il avait , en plus d'une circonstance , expédié des populations en-

tières pour l'éternelle vie ; et les hommes , dans tous les temps , n'avaient été pour lui que des nombres qu'il s'était plu à calculer , à chiffrer ou à effacer , pour résoudre de sanglans problèmes.

Étrange caprice du cœur ! Raymond n'était devenu père qu'après avoir perdu sa fille. Toutes les églises retentissaient de prières adressées par son ordre aux saints et patrons du royaume pour leur redemander Zénaïre ; mais ces prières commandées n'avaient eu que peu de succès. Les saints et patrons provençaux , tels que la majorité absolue d'une chambre législative , avaient passé à l'ordre du jour sur la requête des supplians.

Raymond , pour expier ses crimes , qui rendaient sans doute le ciel sourd à sa voix , fait à diverses abbayes de nombreux legs , payables après son décès ; mais , nonobstant l'acte sacré , il n'a point retrouvé sa fille. La pénitence que le prince religieux avait imposée par contrat , non à lui-même , mais à ses héritiers , fut médiocrement agréable aux congrégations apostoliques ; elles trouvèrent

son sacrifice fait avec trop peu d'abandon. Le *testament* du roi, dirent-elles, n'a pu changer pour lui les destins : Dieu, pour faire droit à ses plaintes, voulait *donations entre vifs*.

Enfin le père repentant, convaincu par l'inutilité de ses recherches que sa fille n'existe plus, commande un service funèbre digne de sa haute naissance. La pompeuse solennité attire tous les peuples du royaume ; les places, les rues, les maisons, les monumens et les palais de la capitale sont tendus de noir. Jamais convoi plus magnifique n'avait mieux célébré... la mort.

La procession funéraire traverse les mêmes carrefours où peu de jours auparavant s'évertuaient les diables et les anges, le dieu Mornus et saint Christophe, les mages, le Veau d'or et Bacchus ; mais des chants joyeux cette fois n'accompagnent point le cortège. A différentes stations, selon les réglemens tracés par l'autorité compétente aux nombreux figurans du drame, les guerriers devaient pousser des gémissemens plaintifs, les artisans se tordre les bras, les vieillards se rouler sur la

terre, et les femmes s'arracher les cheveux (1). L'exécution quelquefois répondait mal à l'ordonnance. Des éclats de gaîté inconvenans partaient du milieu même du désespoir ; puis le silence solennel qu'il fallait garder par intervalles était prolongé outre mesure ; enfin souvent, se rappelant trop brusquement de quoi il était question, la gent larmoyante, par une subite explosion de douleur mal calculée, communiquait un rire électrique à la multitude assistante. Hélas ! dans ce vallon de sottises, qu'il a toujours été difficile de bien remplir un rôle quelconque !... Qui sait si, dans la création, notre terre, globe de fous, n'est point une charge burlesque ! Le grand maître de toutes choses, afin d'égayer ses spectacles, plaça peut-être une parodie parmi ses ouvrages sublimes, et nous sommes cette misérable.

Plusieurs chevaliers du Temple, revenus d'une mission secrète, sont introduits un soir

(1) Voyez, sur les anciens usages de nos pères, les auteurs cités dans les notes du liv. V.

après de Raymond. Ils portent une nouvelle étrange. Selon eux, la reine existe encore; ils croient avoir découvert la solitude qu'elle habite. Tel est le récit de leur chef, du templier Saurin de Volnare :

« — En traversant une contrée peu distante de la capitale, nous nous étions arrêtés à la lisière d'un bois qui dominait un vaste marais; tout-à-coup, sur l'humide plaine, une femme qu'un voile noir enveloppait des pieds à la tête, se glisse, seule, à pas furtifs, derrière des halliers sauvages... Notre aspect l'avait effrayée; son costume, son maintien, sa marche, tout en elle nous avait frappés de surprise.

« Un pâtre s'offrit à nos yeux; nous voulûmes le questionner. Il habitait depuis peu le vallon. « Tout ce que je sais, nous dit-il, c'est que la dame mystérieuse est inconnue à la contrée; que les uns la regardent comme une magicienne, d'autres comme une fée, et d'autres comme une grande princesse que le malheur et de violens chagrins ont confinée sur cette plage. Nul n'approche de sa demeure; on

» lui donne des noms bizarres; personne ne voit son visage; et l'on pense qu'un vœu sacré lui défend de lever son voile. »

« — C'est ma fille! » s'écrie Raymond; « ce doit être ma Zénaïre. Une grande princesse, dit-on; en est-il d'autres en Provence? Mais comment expliquer?... N'importe! Retournez demain au marais, pénétrez jusqu'à sa retraite, et ne revenez point sans elle. Vous respecterez sa personne, et ses mystères, et son vœu. Ne vous permettez auprès d'elle aucune question curieuse; que son voile reste baissé. Entourez-la de soins et d'égards. Partez à l'instant, hâtez-vous: votre roi va compter les heures. »

Le jour suivant, le monarque, retiré dans ses appartemens, vaquait aux soins importans du royaume, quand le templier Saurin lui est annoncé. Il a couru à sa rencontre :

« — Où donc est-elle? » s'écrie-t-il, « quoi! vous êtes de retour, et seul! »

« — L'inconnue vous est amenée. Sire, j'ai devancé ses pas, et vous allez la voir paraître. »

« — Est-ce la reine? est-ce ma fille? »

» — Elle n'a pas levé son voile, et nous n'avons pu voir ses traits.

» — Mais sa voix ?

» — Nous est inconnue. Arrivés à sa mystérieuse habitation, nous l'avons respectueusement informée du sujet de notre message : elle a d'abord paru surprise, a dédaigné de nous répondre, puis nous a suivis en silence.

» — En quel lieu l'avez-vous trouvée ?

» — Dans un laboratoire chimique, entourée de creusets, de mortiers, de fourneaux, de soufflets et d'herbes.

» — Se peut-il ! et qu'y faisait-elle ?

» — Si cette inconnue est la reine, sire, Sa Majesté travaille, à ce qu'il nous a paru, à la transmutation des métaux. Toute aux secrets de la nature, elle s'occupe à compléter ses imparfaites concoctions.

» — Quoi ! Zénaire aurait quitté la royauté pour l'alchimie, et le sceptre pour l'alambic !

» — Le troc en effet est bizarre, » répond le noble templier, « d'autant que, sans l'aller chercher dans de sombres distilleries,

» savoir bien porter la couronne est le véritable *grand œuvre*.

» — Trêve à vos réflexions déplacées ! » interrompt l'orgueilleux monarque ; « sans ma permission souveraine, nul ne doit penser devant moi : s'il l'ose, du moins qu'il se taise ; mais on vient, on entre : c'est elle ! »

Environnée d'une troupe de templiers à manteaux blancs, une grande figure noire s'avance à pas comptés et solennels ; sa démarche, étrangement majestueuse, est non moins théâtrale que celle des victimes dramatiques conduites en cadence au supplice sur une scène à grand spectacle. Sa taille est droite, sa tête haute ; et un voile immense la couvre.

Elle s'arrête au pied du trône avec la gravité funéraire du représentant d'un fantôme en une tragédie lugubre. Sous son vêtement ténébreux, elle croise ses bras sur sa poitrine, et garde un silence sévère, analogue à son attitude.

« — Etrangère ! » dit Raymond d'une voix émue, « veuillez relever votre voile. »

Mais l'inconnue n'a répondu que par un geste dédaigneux et par un signe négatif.

Accoutumé à être obéi, le prince impé-rieux commande; et l'un de ses preux, d'une main humble et soumise, exécute l'ordre imposé. La mante noire de la dame tombe au même instant à ses pieds.

« — Monarque tyran ! s'écrie-t-elle, es-tu » satisfait maintenant ? »

Satisfait n'était pas le mot : qu'a vu le roi?... Ipsiboë.

Le front découvert et rasé comme un enfant de chœur, et l'œil étincelant comme une pythonisse sous l'influence du feu magique, la dame de Saint-Chrisogone restait immobile et debout. Une robe de soie vert pomme, taillée en manière de sac, était nouée sous son menton ; elle descendait à ses pieds, et par de larges échancrures laissait un passage à ses bras. L'un d'eux, qu'elle s'était blessé dans une opération chimique, était enveloppé de bandelettes comme un membre d'une momie ; et l'autre, nu jusques au coude, était taché des divers sucs de plantes, d'écorces,

et de minéraux qu'elle broyait et triturait avec ardeur au moment où les envoyés du roi l'aborderent.

Elle porte à ses pieds des sandales que nouent des lisières de cuir garnies d'agrafes en bronze ; au milieu de sa poitrine est attaché un saint Fernand de cuivre dans un petit pavillon d'étain ; enfin, un chapelet rouge à grains de la grosseur d'une noix laisse pendre devant elle, à la hauteur du genou, un crucifix d'ébène doré.

En ce singulier appareil, elle semblait l'informe essai d'une madone des temps barbares, la statue sainte d'une niche, le décor d'un autel gothique.

Jamais dame en pareil costume ne s'était montrée à la cour ; et jamais nulle genti-femme n'avait, avec plus d'assurance, traversé la salle du trône.

Le monarque stupéfié, le corps rejeté en arrière, la regarde et reste sans voix.

« — Raymond ! » reprend-elle avec force, « semblable à tous les oppresseurs couron- » nés, tu ne respectes pas plus la liberté in-

» dividuelle que toutes les autres libertés
 » publiques. Ma demeure a été violée, les
 » droits de mon sexe méconnus. Tes seules
 » volontés sont les lois; tu te joues du com-
 » mun des hommes. Eh bien! fier despote,
 » triomphe! Me voici, que veux-tu de moi?

» — Quel discours et quelle arrogance! »
 répond le prince courroucé; « femme! sais-
 » tu qui je suis?

» — L'usurpateur de la Provence, l'as-
 » sassin de Fernand Bozon. »

Un des templiers, furieux, s'avance vers
 elle à ces mots; et, cherchant à la dérober
 à l'emportement du monarque, il veut l'en-
 lever de la salle; mais Ipsiboë, le repoussant
 avec indignation: « — Comte de Barcelone! »
 reprend-elle: « ôte à l'instant de devant moi
 » ces estafiers du despotisme. J'ai droit de
 » commander ici; j'y portai jadis ta cou-
 » ronne, et ce palais était le mien. Usurpa-
 » tion, baisse les yeux devant la légitimité!
 » Toi qui m'oses faire arrêter, sais-tu toi-
 » même qui te parle?... Une reine, au moins
 » ton égale: la veuve de Fernand Bozon. »

Elle dit, et jette un œil fier sur les assis-

tans étonnés. Son maintien, soudainement
 ennobli, avait pris un aspect auguste, une
 dignité souveraine; la ridicule forme de ses
 vêtemens avait disparu devant la mâle éner-
 gie de son langage; sa fermeté, captivant
 l'admiration, l'élevait à une hauteur qui ne
 permettait plus aux regards de s'arrêter sur
 des dehors que sa grande âme dédaignait;
 ce n'était plus l'inconnue d'un marais, c'était
 la veuve d'un monarque.

Raymond cède lui-même à l'empire de
 l'étrange femme aux contrastes. Il éloigne ses
 chevaliers. « — Épouse de Fernand! lui dit-
 » il, qu'ai-je entendu! quoi! vous seriez cette
 » Ipsiboë si célèbre!...

» — Oui, si célèbre, interrompt-elle, par
 » ses constantes infortunes. Mais quel qu'ait
 » pu être mon sort, je le préfère encore au
 » tien: des longues épreuves de la vie je sors
 » sans tache et sans reproche. Raymond! en
 » peux-tu dire autant? ®

» — Je sais quelle fut ta carrière, » a ré-
 pliqué le roi d'Aragon; « je sais quelles furent
 » tes intrigues avec une secte fameuse qui
 » t'avait choisie pour son chef; mon trône fut

» ébranlé par toi; espères-tu l'abattre encore ?

» — Non : mes yeux se sont dessillés. Les
 » peuples ignorans de ce siècle aiment mieux
 » être gouvernés avec une faux et des verges,
 » qu'avec un sceptre et des balances. Les
 » couronnes, je le vois, ne conviennent qu'à
 » des tyrans; elles sont les proies déplorables
 » que s'entre-arrachent les conquérans, vrais
 » vampires du genre humain. Ne redoute plus
 » rien de moi; j'abdique à jamais les gran-
 » deurs. Perfide, sanguinaire, absolu, règne !
 » tu mérites le trône.

» — Et que sont devenus tes *Invisibles* ?
 » ta grande société secrète ?

» — Je le saurais, que je ne t'en informe-
 » rais point.

» — Tes régénérateurs sont anéantis; leur
 » feu redoutable est éteint.

» — Éteint, non; mais il est couvert. L'as-
 » sociation des grandes âmes qui veulent
 » l'émancipation de la terre, la liberté des
 » nations, et l'extension des vraies lumières,
 » n'est pas d'un siècle, mais de tous. Osten-
 » sible ou cachée, elle fut, elle est, et sera
 » comme l'éternelle Providence qui se mani-

» feste sans être vue, et triomphe sans mon-
 » trer ses armes. Elle serait morte aujour-
 » d'hui qu'elle revivrait demain. Ta flamme
 » a pu brûler le temple : mais, tel que l'im-
 » mortel phénix, il ressortira de ses cendres :
 » il a pour base la sagesse, pour clef de voûte
 » les vertus. Les lois des régénérateurs ont
 » leur siège en tout noble cœur, elles seront
 » de tous les âges; leurs principes sont la
 » justice, ils seront admirés de tous temps.

» Un jour ils prévaudront sur la terre, les
 » sages régénérateurs qui ne veulent point
 » abattre, mais redresser; qui ne veulent
 » point les révolutions, mais les perfection-
 » nemens. Alors les vérités nationales vain-
 » cront les erreurs populaires; les princes et
 » les citoyens auront chacun leurs privilèges;
 » un équilibre universel affermira tous les
 » pouvoirs; les hommes, en tant que de droit,
 » seront égaux, libres et frères; et, bien que
 » le monarque gouverne, les lois seront la
 » royauté, et non la royauté les lois. Raymond,
 » je me suis fait entendre; la pensée-mère
 » s'est fait jour; la grande carrière est ou-
 » 5^e Edit. II.

» verte ; le présent , au nom du passé , a fait
» appel à l'avenir. »

Elle dit : tout ce qu'une âme grande et généreuse a d'inspirations et de force , éclatait dans son regard magnanime. Un enthousiasme prophétique semblait illuminer ses traits ; des teintes neuves et sublimes avaient coloré ses tableaux ; et la pureté de ses vœux se manifestait en ces éloquentes paroles. Ah ! si ses plans n'étaient que démenche et ses espérances que songe... ; que la démenche était brillante , et que le songe était divin !

Quoique mécontent et troublé, Raymond ne l'a point interrompue. Il change de sujet d'entretien : « — Ipsiboë ! pourquoi t'ensevelir dans un marais couvert de vapeurs et de reptiles?... Pourquoi ?... »

« — Je ne crains de vapeurs , » répond la veuve de Fernand, « que celles dont s'entoure le crime, et ne fuis, parmi les reptiles, que ceux qui marchent debout. »

« — Savante alchimiste , dit-on, tu sondes et veux pénétrer les secrets de la création. »

« — C'est que je les crois préférables aux secrets de la créature. Des soins opposés

» nous occupent. Moi , j'extraits les vertus des
» plantes ; toi , tu détruis celles des hommes. »

» — Qu'espères-tu tirer de tes simples ? »

» — Ce que tu ne saurais tirer des courti-
» sans qui l'environnent : une essence pure
» et utile. »

Le prince , altier et violent , s'était jusqu'alors contenu ; mais il allait tonner contre elle , lorsqu'une soudaine pensée vient imposer à son âme une nouvelle contrainte. La dame de Saint-Chrisogone est mère d'Alamède , et le destin de Zénaïre peut lui être connu. « — Veuve de Bozon ! » lui dit-il d'un ton calme et affectueux, « je rends grâce au hasard qui nous a fait connaître l'un à l'autre ; quelle que soit la demeure que vous choisissiez , elle sera désormais inviolable. J'honore vos nobles sentimens , et j'admire votre mâle courage. Je vous ferai rendre partout les honneurs dus au rang des princes ; et , quelque désir que vous m'exprimiez , je serai heureux de le satisfaire. »

» — Fais-moi donc avancer un siège. En ces lieux , de toutes manières, nous sommes

» déplacés l'un et l'autre ; tu es assis, je suis
» debout. »

Raymond quitte son fauteuil royal ; et, sur
un divan asiatique, ayant pris place à côté
d'elle : « — Princesse ! » a-t-il continué, « vous
» fûtes frappée par le sort, il m'accable aussi
» comme vous ; j'ai perdu mon unique fille.

» — Que dis-tu ! Pour perdre une fille il
» faudrait avoir été père. Raymond ! tu ne le
» fus jamais.

» — Ipsiboë ! le noir mystère qui couvre
» sa disparition t'aurait-il été dévoilé?... Ne
» peux-tu me rendre au bonheur?... Ipsiboë,
» je t'en conjure.....

» — J'étais certaine, » répond-elle, « que
» tes offres et tes promesses préludaient à
» quelque prière. Les princes ne flattent que
» par nécessité, et ne caressent que par po-
» litique. Quand vous lui êtes nécessaire,
» l'arbre royal offre de beaux fruits ; mais n'a-
» t-il plus besoin de vous, ces fruits sont ceux
» du lac Asphalte, ils ne sont remplis que de
» cendres.

» — Princesse ! » poursuit le monarque,
feignant de n'avoir pas entendu, « vous eûtes

» un fils de Fernand, il portait le nom d'Ala-
» mède, et fut aimé de Zénaire. Je n'ignore
» pas que ce noble héritier des Bozons, le
» jour même où les *invisibles* comptaient le
» proclamer souverain, rejeta la grandeur
» suprême pour suivre la reine proscrite. Je
» sais que, tombé au pouvoir d'un perfide,
» il partagea les fers de ma fille ; je sais qu'un
» breuvage fatal leur fut à tous deux présenté ;
» mais les captifs ont-ils péri ?

» — Non, interromp Ipsiboë. Le ciel n'a
» point permis ce crime. Lorsque l'infâme
» sire de Sabran envoya demander en toute
» hâte une poudre mortelle à Alfernie, cette
» odieuse créature n'en avait point de prépa-
» rée : peu habile en son art perfide, et,
» d'après des bruits mensongers me croyant
» une autre Médée, elle vint à Saint-Chriso-
» gone ; et le ciel voulut què j'y fusse. Alfer-
» nie m'était inconnue, sa prière me fut
» suspecte ; et je lui remis, comme poison
» subtil, un fort et puissant narcotique. Le
» traître d'abord fut joué ; puis la liqueur
» trompa mon fils, Zénaire, et même Izorin.

» — Ainsi, dit le prince ravi, les captifs

» ont été sauvés!..... Achevez, vivent-ils
» encore ?

» — Ils sont morts pour toi et le monde.

» — Mais leurs destins ?...

» — Sont fortunés. Ils sont libres, ils sont
» époux. Ils goûtent en paix, l'un et l'autre,
» au fond d'une retraite pure, toutes les dé-
» lices de la vie. Au riant vallon qu'ils ha-
» bitent, il ne manquait qu'un couple heu-
» reux pour être un paradis sur la terre.

» — Zénaire! fille chérie! » s'écrie Ray-
mond avec transport. « Tu vis! je pourrais te
» revoir! Dieu du ciel, tu m'as exaucé! oh!
» reçois mes actions de grâces! »

Sa joie était vive et sincère, ses prières
étaient ferventes; la dame de Saint-Chriso-
gone, ne le regardant néanmoins qu'avec
un dédain ironique, a pris la parole en ces
mots :

« — Quelle métamorphose en toi!... avec
» quelle prompte vigueur se sont soudain
» développés dans ton âme, jadis incrédule,
» les sentimens religieux! Partie du fond
» d'un cœur glacé, quelle subite explosion
» de sensibilité paternelle!...

» — Tu me juges mal, répond-il. Les an-
» nées ont changé Raymond; il commit des
» fautes sans doute, mais son repentir les
» efface. La disparition de ma fille, en déchi-
» rant mon âme, l'a rouverte aux tendres
» affections de la nature: éclairé enfin par
» le ciel, j'ai vu le néant de la gloire, et je
» sens le vide du trône. O toi dont une seule
» parole a plus fait battre mon cœur en un
» instant, que ne l'avaient fait en un demi-
» siècle toutes les voix flatteuses de la re-
» nommée! rends-toi, de grâce, à mes
» prières! que, par ton généreux secours,
» je puisse revoir Zénaire!»

Pour la première fois, oubliant l'orgueil
de son rang, le roi d'Aragon, les mains join-
tes, et dans une attitude suppliante, implore
humblement..... une femme. Ipsiboé pa-
rait émue.

« — Je voudrais croire à ta conversion,
» reprend-elle; mais hélas! je connais Ray-
mond. Devenu subitement père et chré-
» tien, il se jette au champ des vertus comme
» un soldat au champ des massacres; c'est

» pour lui le sol d'une journée , demain il
» foulera d'autres terres.

» Comte de Barcelone ! Zénaire est calme
» et heureuse , pourquoi veux-tu troubler
» son bonheur ? Épouse d'Alamède , elle ne
» peut plus l'être du roi de France. Contente-
» toi des jouissances de la grandeur , laisse-lui
» celles de l'amour...

» — Ah ! ce n'est point pour l'enlever à
» celui qu'elle aime , » répond le monarque ,
» ni pour l'unir à Louis VII , que je rede-
» mande ma fille ; non , je ne veux que la
» voir encore et l'embrasser avant ma mort.
» Ipsiboé , je te le jure , si tu la rends à ma
» tendresse , je couronnerai ton fils roi de
» Provence ; il partagera le sceptre avec Zé-
» naire ; et un gouvernement tel que tu le
» désires pourra être établi par toi. J'unirai
» ainsi les deux dynasties rivales ; je conten-
» terai tous les partis ; j'éteindrai toutes les
» haines : les Bozons et les Bérengers ne fe-
» ront plus qu'une famille ; enfin , la paix et
» le bonheur publics seront ton ouvrage. »

Il dit , et son langage est vrai. La dame de

Saint-Chrisogone a réfléchi profondément ;
puis elle s'exprime en ces termes :

« — Le malheur des guerriers célèbres et
» des politiques fameux est d'inspirer peu de
» confiance. Pour eux des traités ne sont que
» des délais , et des promesses que des mots :
» se fiera-t-on à tes sermens ?

» D'ailleurs , un obstacle plus grand encore
» s'oppose à l'accomplissement de tes vœux.
» Alamède et Zénaire se sont engagés , au pied
» des autels , à n'accepter jamais aucun trône ,
» et à ne vivre que pour eux-mêmes. Assez
» riche par mes présens et par les pierreries
» de ta fille , Alamède en sa solitude n'a rien à
» désirer sur la terre ; son amante et lui rejet-
» teront toutes tes offres.

» — Non , si ton éloquence persuasive plaide
» la cause paternelle. Ils se doivent à leur pa-
» trie , ils se doivent à leur famille ; et le Saint-
» Pontife de Rome pourra les relever de leur
» vœu.

» — Eh bien ! » reprend Ipsiboé , « je con-
» sens à leur faire parvenir ta prière ; j'ap-
» puierai tes propositions autant que je croi-

» rai le devoir ; et je te communiquerai leur
» réponse.

» — Leur demeure ?...

» — Je ne puis encore ni ne veux te la ré-
» véler.

» — Elle n'est pas la tienne ?

» — Non ; ils ne vivent point près de moi.
» Pour que l'amour reste durable , il ne faut
» pas de tiers entre époux ; je me rends sou-
» vent à leur retraite , mais je n'y séjourne
» que peu.

» — Et quand aurai-je leur réponse ?

» — Viens , le dernier jour de ce mois , à
» la neuvième heure du soir , au marais de
» Saint-Chrisogone. La décision des époux te
» sera fidèlement transmise.

» — Par toi-même ?

» — Oui , si elle doit combler tes vœux ;
» sinon..... tu ne me reverras jamais. »

En prononçant ces derniers mots , la voix
d'Ipsiboé était sombre ; et son visage avait
pris une expression singulière et mystérieuse,
qui semblait annoncer qu'une résolution
étrange et subite venait d'être prise en son
âme. Raymond, par un pressentiment invin-

cible , et sans pouvoir s'en expliquer la rai-
son, a frémi intérieurement comme à l'annonce
d'une catastrophe.

La dame du marais se lève. « — Prin-
» cesse ! » dit le roi d'Aragon , « oserais-je
» vous demander si vous écrirez à votre fils ?
» ou si vous-même , en son asile ?...

» — Je lui écrirai , répond-elle , car je ne
» puis quitter en ce moment mon laboratoire
» chimique. D'importans travaux m'y retien-
» nent , des travaux auxquels sont attachées
» les destinées du genre humain... Apprenez
» que , mue par une inspiration divine , et
» éclairée par une révélation de la grâce ,
» je suis à la veille de découvrir le *magiste-*
» *rium* (1) tant cherché , la poudre de pro-
» jection (2) , la liqueur d'immortalité.

» — Quoi ! vous croyez , » dit le monarque,

(1) Nom donné par les alchimistes à la pierre phi-
losophale. Voyez Paracelse et autres.

(2) C'est avec cette poudre que se fait la transmu-
tation des métaux. Elle est indispensable pour opérer
le grand œuvre. Voyez *Encyclopédie* , art. *Projection*
et art. *Hermétique*.

» à l'élixir donnant la vie, à la pierre philo-
» sophale ?

» — Le ciel, » s'écrie Ipsiboé avec exalta-
» tion, « le ciel l'a promis à la terre, et le grand
» œuvre tôt ou tard ne sera plus le grand mys-
» tère ; toutes les substances de la nature,
» imparfaites et confondues, contiennent
» l'or potable et la vie ; il ne s'agit unique-
» ment que d'en rejoindre en un seul corps
» les parts divisées et distinctes. Le premier
» homme, dans Eden, avait cet élément
» immortel, alors nommé l'*Arbre de vie* : une
» faute nous l'a ravi, mais seulement pour un
» temps fixe : caché sous diverses formes, il
» existe encore sur ce globe, mais inconnu,
» mais invisible, et devant nous être rendu.

» Les Écritures, les prophètes, nos saints mys-
» tères, Dieu lui-même, nous l'annoncent en
» mille endroits et sous mille sortes d'em-
» blèmes. Lorsque tout l'offre à notre vue,
» aveugles ! nous fermons les yeux. La manne
» des Israélites est une image symbolique
» révélant l'essence divine que l'homme doit
» trouver, ou mourir. La nouvelle Jérusa-
» lem, la ville de l'Apocalypse, figure le

» grand secret découvert et le jour de l'éter-
» nité ; le serpent d'airain de Moïse est la re-
» présentation de l'*arcanum* (1) qui doit un
» jour, du grand tombeau, s'élever vainqueur
» de la mort. La *panacée* (2) récupérée, le
» cercueil ne s'ouvrira plus pour l'être ver-
» tueux et croyant ; la foudre écrasera l'impie ;
» et l'univers purifié redeviendra l'ancien
» Éden. »

Le front d'Ipsiboé rayonnait de son en-
thousiaste délire, et le monarque la contemple
avec une nouvelle surprise. Après avoir oui
son discours sur la transmutation des métaux,
le despote lui pardonne au fond du cœur
son antécédente tirade sur l'émancipation des
peuples.

« — Puissent vos vœux être exaucés ! » lui
répond-il en souriant, et d'un ton demi-iro-
nique ; « puissiez-vous donner à la fois, je le
» désire sincèrement, un gouvernement par-
» fait aux nations et un arbre de vie aux

(1) Autre nom donné à la pierre philosophale.
Voyez Paracelse et autres.

(2) Ou remède universel.

» hommes! L'un est aussi possible que l'autre.»
Puis tous deux se sont séparés.

Avec quelle impatience le roi d'Aragon appelle de ses vœux le jour fixé par Ipsiboë pour leur conférence au marais! Que la marche du temps lui paraît lente! et pourtant combien il redoute la décision qu'il attend!

Enfin l'époque du départ est venue; et, suivi d'une escorte peu nombreuse, il a pris la route de Saint-Chrisogone. L'astre du jour éclairait depuis long-temps un autre hémisphère, lorsqu'il parvint au fameux marais.

Une vapeur infecte et noire, élevée de ses eaux stagnantes, couvrait la vallée redoutable. Raymond, glacé par l'humidité de l'air, considère, avec un certain effroi, les solitudes sinistres qu'il traverse, et cherche à découvrir dans le lointain la demeure d'Ipsiboë; mais l'obscurité s'épaissit, et ses regards voient à peine les buissons qui bordent la route.

Soudain, ô prodige inattendu! le brouillard change de couleur, comme sous le pinceau d'un artiste; et ses haleines ténébreuses

deviennent des vapeurs pourprées. Cette métamorphose-féerie semble provenir d'un globe enflammé sorti du fond des lacs; il s'accroît, s'élève, s'étend.... Bientôt ses longs jets élatans paraissent, du sein de la brume, sillonner une mer de feu.

Le souverain de Barcelone, l'œil fixé sur le météore confus et fantastique que lui voile magiquement une sorte de crêpe rouge, continue sa marche pressée: mais des routes impraticables et des passages dangereux le forcent à ralentir ses pas. Son impatience est à son comble.... Ce n'est qu'après de longs efforts qu'il arrive, lui et les siens, à la maison mystérieuse.

Ils sont au pied de l'édifice. La grande clarté s'était déjà éteinte depuis plusieurs instans. Le phénomène merveilleux leur est à la fin expliqué.

Au sommet du vieux bâtiment construit en pierres et en briques, était une plate-forme pavée en larges dalles, sur laquelle avait été élevée une petite tour en bois, garnie de vitrages. Cette tour servait de laboratoire à la dame de Saint-Chrisogone; et,

de ses fenêtres, elle étudiait la voûte étoilée. O singulier événement ! le feu, mis à dessein ou par accident à cet observatoire inflammable, l'avait entièrement consumé. Du soufre, du bitume et autres matières combustibles remplissaient l'enceinte chimique ; et c'était ce violent incendie, dont le brasier dévorateur avait illuminé le marais.

Mais, seul, le belvédère a brûlé. Les pierres cimentées du plateau sur lequel il était dressé avaient coupé toute communication à la flamme ; et l'habitation principale n'a éprouvé aucun dommage.

Le monarque et ses chevaliers en parcourent les salles basses... Tout est désert, abandonné. Vainement ils cherchent, ils appellent... Aucune voix ne leur répond. Partout le vide et le silence.

Ils montent à la plate-forme. Quelles images désastreuses ! à la place où fut naguère la tour, sont entassés des débris de pontres brûlantes, des vitrages pulvérisés, des charbons, des cendres fumantes : puis, parmi ces objets divers, des restes d'alambics et de vases, des enclumes, des marteaux, des creu-

sets, des cornues, des cloches et des instrumens de chimie de toute forme et de tout genre.

Le roi d'Aragon et ses peux examinent attentivement les décombres encore ardents sous lesquels a péri peut-être la dame de Saint-Christogone. Posée sur un énorme fourneau, une grande chaudière a éclaté ; il leur paraît possible que cette explosion ait été la cause de l'incendie. Ipsiboé a pu être victime d'une expérience alchimique ; cependant, il ne s'offre à eux aucune dépouille mortelle, ni aucun ossement humain. Rien ne prouve un trépas tragique ; et rien n'indique évidemment que l'étonnante catastrophe ait été imprévue ou réglée.

Ils redescendent à la grande salle d'entrée. Au milieu de cette rotonde voûtée, est une statue de la Madeleine sur une table en granit noir. Raymond s'en approche, et découvre un coffre de plomb, portant pour adresse ces mots : « *Au souverain de Barcelone.* »

Il s'en saisit avidement, l'ouvre, et en tire deux billets : ce sont les réponses d'Alamède et de Zénaire aux propositions du monarque.

Mais quelles extraordinaires lettres !.... Ipsiboé, toujours étrange et mystérieuse, en a supprimé plusieurs phrases, en a effacé le début et rayé les dernières lignes : de manière que, semblables aux œuvres de certains poètes, aux manuscrits dramatiques revenus des bureaux de certaine censure, aux arrêtés de certains critiques, et aux articles de certaines gazettes, les écrits remis à Raymond n'ont ni commencement ni fin.

Alamède à Ipsiboé.

De..... le.....

« Non, c'en est fait ; jamais
 » nos fronts ne porteront le diadème. Notre
 » détermination est irrévocable. Nos vœux
 » nous paraissent sacrés, et les rompre se-

» rait un crime. Raymond jure, nous dites-
 » vous, de ratifier notre hymen ? Eh ! me
 » fierais-je à des sermens dont, selon ses
 » propres paroles, un pape peut le relever !

.....

 » Izorin est auprès de
 » nous, et partage nos jouissances. La bonne
 » Béatrix n'est plus.

..... » Encore une fois, jamais
 » nous ne quitterons notre asile, où les fé-
 » licités nous enchaînent. Point de trône,
 » mais le bonheur.

..... » Bientôt, un gage
 » de l'amour.

..... » Nous vous attendons sur
 » nos rives. Un laboratoire nouveau.

..... » Hâtez-vous, accourez.
 » Nos cœurs. »[®]

Sur l'un des autels étaient gravés ces mots :

« AU GOUVERNEMENT SANS ABUS. »

L'autre portait cette inscription :

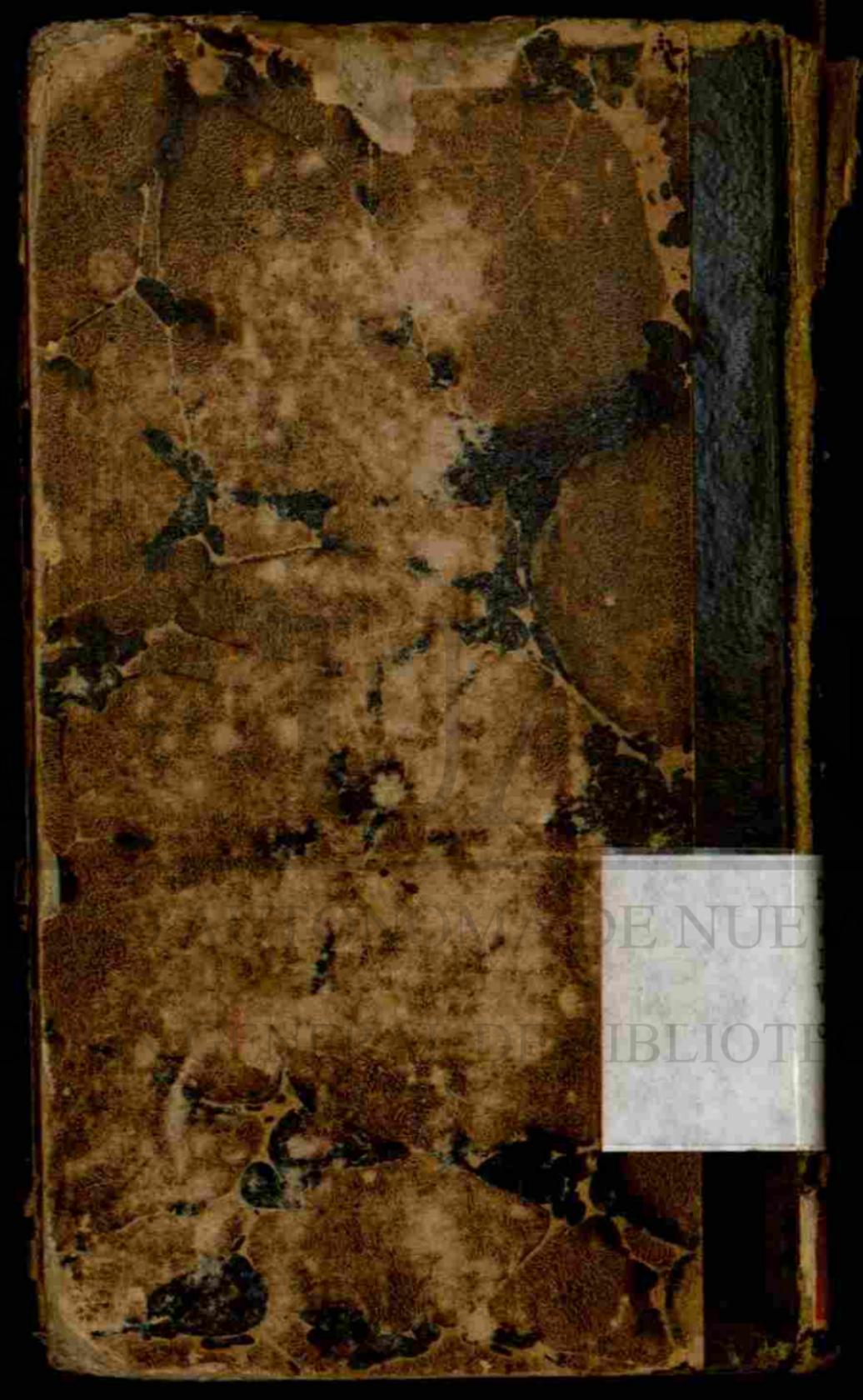
« A LA PIERRE PHILOSOPHALE. »



U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



ANATOMIA DE NUEVA
BIBLIOTECA